

PLAIDOYER
POUR ET CONTRE
J. J. ROUSSEAU
ET

LE DOCTEUR D. HUME,
L'HISTORIEN ANGLOIS.

AVEC DES ANECDOTES INTÉRESSANTES
RELATIVES AU SUJET.

*Ouvrage moral & critique, pour servir de suite
aux Œuvres de ces deux grands Hommes.*

Par M. BERGERAT. K



A L O N D R E S,

& se trouve

A L Y O N,

PIERRE CELLIER, Libraire, Quai St. Antoine;

A P A R I S.

Chez } DUFOUR, Libraire, ci-devant au Cabinet Litté-
raire, à présent rue de la Vieille Draperie, au
bon Pasteur, du côté du Pont Notre-Dame,
vis-à-vis Sainte-Croix, en la Cité.

M, DEC. LXVIII.



18
18
18

30



LA VÉRITÉ

A CEUX QUI SE PLAISENT

A L'ENTENDRE.

IL est peu de conversations où l'on ne s'entretienne des Grands Hommes qui tiennent un rang distingué dans la République des Lettres : tantôt c'est de Voltaire & quelquefois de J. J. Rousseau Les jugemens que l'on a portés sur la conduite de ce Philosophe Genevois , & particulièrement sur son démêlé avec le Docteur D. Hume ont tant de fois varié , qu'il n'a jamais été possible

A iij

de tabler sur quelque chose de certain relatif à ces deux objets. Je vais donc essayer de fixer à cet égard les discours du Public. Mais qu'entend-on par le Public ? Combien de fois a-t-on essayé de le peindre sans pouvoir cependant le faire ressembler à l'original ? Je n'entreprendrai pas de faire ici son tableau dans toute son étendue : j'avoue que ma capacité ne va pas jusques-là. Je tâcherai seulement de le définir de mon mieux & voici comment.

Le Public est un arbre antique , planté depuis la création du monde , qui compte avec un nombre infini de générations , une multitude de branches attachées à son corps & soutenues par le même tronc. Il y en a de grosses , de médiocres , de plus faibles , de plus minces & de plus élevées les unes que les autres ,

& il n'y en a pas une qui se ressemble.

Si le Lecteur ne me considere que comme la moindre des feuilles attachées à cet arbre-là , il ne m'offensera pas : d'ailleurs je n'ambitionne point l'honneur de lui être connu particulièrement. Je me borne à la faculté de pouvoir réfléchir , censurer , absoudre , condamner & écrire selon mes lumieres. Les siennes sont bien plus étendues & plus étincellantes , je le sai , & je n'ignore pas qu'après tous les efforts que j'aurai faits pour lui plaire , bien loin de m'en tenir compte à mon avantage , il me réfutera , me censurera , me condamnera , m'approuvera peut-être : c'est à quoi tout Ecrivain doit s'attendre. Ce qui m'encourage à me livrer au penchant qui m'entraîne à mettre au

jour ce que je pense des procédés réciproques entre Mr. Hume & Mr. J. J. Rousseau, c'est qu'en dépit même de la critique la plus amère, je suis certain de trouver des approbateurs. Je n'irai pas follement braver le Public ; je ne viendrai pas lâchement gémir & pleurer pour obtenir son suffrage : je fais qu'il est sévère quand il le veut , indulgent quand il le faut ; qu'il aime la droiture & rend toujours justice à la vérité.

Mais j'entens le public sensé qui s'écrie :

AU FAIT, AVOCAT.

M'y voici.

Les Editeurs de la Piece qui a donné lieu à celle-ci , pour vous faire voir, Messieurs , qu'ils ont

étudié en Rhétorique , débntent en
 exposant à vos yeux un tableau bien
 séduisant : c'est l'éloge pompeux des
 talens & des belles qualités de Mr.
 Hume. Ils peignent aussi avantageu-
 sement qu'il leur est possible , le
 Héros de leur Comédie scandaleuse.
 Ils jettent avec beaucoup d'adresse
 de la poudre aux yeux des specta-
 teurs , pour séduire , autant qu'il est
 possible , le préjugé , & le faire
 pencher du côté de celui qu'ils se
 flattent de pouvoir innocenter. De-
 là ils passent subitement au portrait
 de son adverse partie ; mais ce ne
 sont plus les mêmes couleurs qu'ils
 employent , ils abandonnent le car-
 min & l'outremer , pour ne trem-
 per leurs pinceaux que dans le noir
 & l'obscur. Sur la droite , tout est
 brillant & flatteur ; sur la gauche ,
 tout est hideux & révoltant. D'un

côté sont les roses , de l'autre les épines. Voilà le fin du métier. C'est un piège où il n'y a que les petits génies qui s'y laissent prendre ; mais les gens éclairés sçavent adroitement l'éviter. Ils s'approchent & fixent attentivement les objets , confrontent les copies avec les originaux , & si les Peintres , soit par passion ou par enthousiasme , sont tombés dans les extrêmes ; qu'ils ayent flatté ce qui ne devait pas l'être , & trop ridiculisé ce qui ne le méritait pas , on les fustige & l'on ne les regarde plus que comme des barbouilleurs.

Fixez , je vous prie , Messieurs , ce premier chef-d'œuvre. Ce doit être le portrait en grand du Philosophe Anglais. *Des mœurs douces & simples , beaucoup de droiture , de candeur & de bonté ; & la modération de son caractère se peint dans ses écrits.*

Il a employé les grands talens qu'il a reçus de la nature & les lumieres qu'il a acquises par l'étude , à chercher la vérité & à inspirer l'amour des hommes. Jamais il n'a prodigué son tems & compromis son repos dans aucune querelle ni littéraire ni personnelle, &c.

La suite du panégyrique n'est qu'un reste de fumée échappée de l'encensoir , pour dissiper les exhalaisons. Je la supprime pour vous faire remarquer , Messieurs , que voilà en bien peu de lignes la peinture d'un homme accompli , c'est-à-dire du Sage qui l'emporte de beaucoup sur tous ceux dont Plutarque nous a fait les portraits.

Il ne m'appartient pas de démentir un éloge aussi pompeux & si prévenant en faveur du célèbre Ecrivain , qui peut-être lui-même ne s'y reconnaît pas , parce que je

me persuade qu'il n'a pas encore assez d'orgueil & d'amour-propre pour se croire infallible. S'il se croyait tel , je le prierais de se ressouvenir que feu M. le Général Barrington fut obligé , en 1762 , d'envoyer à M. Smolet , autre Historien non moins estimé en Angleterre & dans la République des Lettres que son Emule , une relation authentique de la conquête de la Guadeloupe , afin de détromper le public & l'instruire d'une vérité négligée par M. Hume : vérité importante & qui ne l'était pas moins pour la réputation du Général Anglais , que pour les intérêts particuliers des Insulaires qui venaient d'être conquis.

Cette anecdote qui paraît tout-à-fait étrangère à mon sujet , le serait bien davantage si elle n'indiquait pas un Ecrivain , qui se livre avec

trop de précipitation à des bruits populaires : qui , pour remplir une feuille périodique * à certain prix , se hâte d'y insérer , sur la foi du premier venu , ce que le second avec preuve en main peut démentir.

Une telle conduite dénote toujours un homme bien plus avide de gain que de réputation : d'où l'on pourrait conclure que si M. Hume se fût autant appliqué à chercher la vérité , ainsi que ses Apologistes veulent le faire croire , qu'elle ne lui eut point échappé , sur-tout dans la circonstance dont je viens de parler.

L'on peut repliquer à ce que je viens de dire , qu'un Ecrivain gagé

* On achetait l'Histoire de M. Hume en détail , par deux & trois feuilles , qui faisaient un Numéro.

par un Libraire, est souvent forcé, pour retirer le fruit de ses veilles, de remplir sa feuille à la volonté de celui qui le paye. M. Hume feroit-il réduit à cette fâcheuse extrémité? Il en est plus à plaindre & moins coupable, j'en conviens : mais cette situation laisse toujours soupçonner une vénalité qui fixe l'appas du gain de l'Ecrivain obligé de subsister par ses talens. J'en ai connu plus d'un qui auraient été charmés de trouver quelque ressource auxiliaire dans la plume d'un habile homme, réduit à la fâcheuse nécessité de labourer à bon marché. Non, je ne prête pas encore cette intention à M. Hume, vis-à-vis de J. J. Rousseau, c'est une idée passagère : peut-être aurai-je occasion d'y revenir & pourrai justifier dans la suite que si je n'ai pas rencontré juste, au moins ne me

suis-je pas fort éloigné du but.

Que la modération de Mr Hume convienne à son éloge , quand il s'agit d'examiner de sang froid les critiques ou les censeurs de ses ouvrages : qu'il fasse briller ce grand phlegme philosophique si naturel aux Ecrivains Anglais : tout cela est fort louable & l'aurait été davantage , s'il eût témoigné plus de tendresse , ou sinon plus de pitié pour l'accablement où se trouvait son soi-disant ami , & particulièrement quand celui-ci eut la faiblesse de marquer tant d'excès de sensibilité pour des procédés dont le ridicule réjaillissait sur ceux qui avaient eu assez de lâcheté pour les faire naître.

Plus M. Hume était persuadé que les querelles des Gens de Lettres sont le scandale de la Philosophie , plus il devait faire d'efforts pour préve-

nir & pour étouffer par une justification amicale , la dispute qui venait d'éclorre entre lui & J. J. Rousseau. C'était-là , assurément , une occasion tout-à-fait heureuse , pour attirer au phlegme philosophique tous les éloges qu'il mérite ; mais il ne l'a pas fait , les Editeurs de ses griefs s'y sont opposés : ces Messieurs voulaient peindre. Voici le pendant de leur premier tableau.

Tout le monde fait , disent-ils , que M. Rousseau , PROSCRIT DE TOUS LES LIEUX qu'il avait habités , s'était enfin déterminé à passer en Angleterre.

Un démenti n'est plus à la mode , je ne m'en servirai pas. Au reste les proscriptions contre J. J. Rousseau , ne sont point un reproche à lui faire , elles sont à bien des égards son éloge , si l'on excepte l'article qui regarde la religion. Il n'a pas été
proscrit

proscrit du Comté de Neuchâtel ;
sa maladie * seule l'en a fait sortir ;
& cette façon d'habiller des por-
traits devrait couvrir de honte ceux
qui s'en servent.

Socrate fut proscrit , & de même
quantité de Philosophes dont on res-
pecte encore la mémoire. C'est le
fort de tous les hommes extraordi-
naires , qui veulent s'élever au-des-
sus des préjugés reçus. Le grand
Wolff fut proscrit , & son rappel
n'a pas moins illustré l'exilé , qu'é-
ternisé la gloire du Monarque sa-
vant qui l'engagea à revenir dans
ses Etats éclairer l'une des plus cé-
lebres Universités de l'Allemagne.

* Une humeur inquiète , ombrageuse ,
taciturne , qui selon les Pythagoriciens s'éva-
pore en fumées qui attaquent le cerveau &
font faire à l'esprit bien des sottises & des
extravagances : c'est l'aveu de J. J. Rousseau
lui-même.

Les choses qui souvent paraissent les plus éloignées , se rapprochent. Si la force d'un certain parti , à Genève , reprenait le dessus , Rousseau pourrait encore y trouver un asyle , & peut-être une statue , tandis que les barbouilleurs qui ont voulu le noircir à toute outrance , ne trouveraient par-tout que des huées & des mépris.

Il y a toujours de la bassesse à reprocher à un homme qu'il est proscrit ; & sur-tout quand il ne l'est pas pour des faits qui déshonorent.

*Les amis de M. Hume , disent les Editeurs , se sont réunis pour l'engager de rendre sa justification publique.**

* Dans un autre endroit M. Hume déclare que plusieurs autres de ses amis lui avaient conseillé le contraire : ceux-ci connaissaient mieux l'art de donner de bons conseils.

Ah que ce siecle est abundant en amis pour M. Hume ! Mais de tels amis ne le font gueres , ou tout au moins ils ne paraissent pas l'être de la premiere classe. De vrais amis ne donnent jamais de conseils qui puissent troubler le repos de ceux qu'ils aiment. Au contraire , ils s'écrient , fuyez les éclats qui peuvent vous attirer mille inquiétudes & scandaliser le public. Si vous êtes innocent , méprisez par le silence les invectives d'un ennemi méprisable par sa méchanceté. Si vous êtes coupable , avouez votre faute , retractez-vous , reconciliez-vous : toutes ces choses sont possibles ; il n'y a que la façon de le faire qui édifie , & qui fait connaître , *qu'errer est d'un mortel , pardonner est divin.* *

* Pope.

Les choses qui souvent paraissent les plus éloignées, se rapprochent. Si la force d'un certain parti, à Genève, reprenait le dessus, Rousseau pourrait encore y trouver un asyle, & peut-être une statue, tandis que les barbouilleurs qui ont voulu le noircir à toute outrance, ne trouveraient par-tout que des huées & des mépris.

Il y a toujours de la bassesse à reprocher à un homme qu'il est proscrit ; & sur-tout quand il ne l'est pas pour des faits qui déshonorent.

*Les amis de M. Hume, disent les Editeurs, se sont réunis pour l'engager de rendre sa justification publique.**

* Dans un autre endroit M. Hume déclare que plusieurs autres de ses amis lui avaient conseillé le contraire : ceux-ci connaissaient mieux l'art de donner de bons conseils.

Ah que ce siecle est abundant en amis pour M. Hume ! Mais de tels amis ne le font gueres , ou tout au moins ils ne paraissent pas l'être de la premiere classe. De vrais amis ne donnent jamais de conseils qui puissent troubler le repos de ceux qu'ils aiment. Au contraire , ils s'écrient , fuyez les éclats qui peuvent vous attirer mille inquiétudes & scandaliser le public. Si vous êtes innocent , méprisez par le silence les invectives d'un ennemi méprisable par sa méchanceté. Si vous êtes coupable , avouez votre faute , retractez-vous , reconciliez-vous : toutes ces choses sont possibles ; il n'y a que la façon de le faire qui édifie , & qui fait connaître , *qu'errer est d'un mortel , pardonner est divin.* *

* Pope.

Les Editeurs terminent leur avertissement en assurant que *M. Hume*, en livrant au Public les pièces de son procès, les a autorisés à déclarer qu'il ne reprendra jamais la plume sur ce sujet, & continuent en outrageant son adversaire, de le défier de revenir à la charge, qu'il peut produire des suppositions, des interprétations, des inductions, des déclamations nouvelles : qu'il peut créer & réaliser de nouveaux phantômes, & envelopper tout cela des nuages de sa rhétorique, qu'il ne sera pas contredit. Et ils finissent par avertir le public que *M. Hume* abandonne sa cause au jugement des esprits droits & des cœurs honnêtes.

Pensaient-ils, en parlant ainsi, que ces esprits droits, plus ils le feront, plus ils tâcheront de le faire connaître, & que ces cœurs honnêtes qui se trouvent parmi le pu-

blic , plus ils auront de probité , plus ils s'empresseront à embrasser & à deffendre la cause , je ne veux pas dire seulement de l'innocent , mais d'un homme à talens , persécuté pour des singularités qui ne font point des crimes , si tant est qu'ils ne soient pas les premiers symptômes d'une maladie incurable.

Je passe à l'exposé de M. Hume.

Rien de plus obligeant & de plus noble que le premier procédé de cet Anglais à l'endroit du Genevois expatrié. Il lui offre chez-lui un asyle & *n'avait pas besoin d'autre motif*, ajoute-t-il , *pour être excité à cet acte d'humanité , que l'idée que lui avoit donnée du caractère de ce Genevois , la personne qui le lui avoit recommandé.* C'est-à-dire que cette même personne, déjà bien connue de M. Hume , était capable de se connaître en hommes &

d'apprécier leurs vertus & leur mérite. Mais à ce titre magnifique il en ajoute un autre : *la célébrité de son génie , de ses talens & de ses malheurs était une raison de plus pour s'intéresser à lui.*

Je ferais tenté de penser , moi qui crois de connaître un peu le génie Anglais , que *la célébrité de son génie & de ses talens* , était le motif le plus puissant qui engageait M. Hume à ce bel acte d'humanité , & que l'espérance que le bienfaiteur avait conçue de tirer partie de cette bruyante célébrité , lui avait fait concevoir le dessein d'attirer chez lui un homme de génie , & dont les talens s'étaient acquis en Angleterre une réputation distinguée , par une multitude d'éditions de ses ouvrages , qui avaient enrichi les Libraires qui les avaient publiés.

Il n'y aurait pas eû une grande gloire à remplir un acte d'humanité à ce prix-là, attirer un homme chez soi, qui fait, ou que l'on soupçonne qui peut mériter de nouveaux suffrages de la part du public, l'engager à quêter des souscriptions, & enfin se procurer par son travail de quoi fournir à sa subsistance & peut-être encore à grossir la fortune de son prétendu bienfaiteur : voila le point de perspective que j'apperçois dans ce bel acte d'humanité, & qui pourtant ne mérite pas que l'on blâme trop celui qui le fait, en considération de ce que l'intérêt personnel fait aujourd'hui la base de presque toutes les liaisons humaines & des bienfaits que l'on répand dans le monde.

On me reprochera de prêter ici à M. Hume un point de vue que peut-

Être il n'a jamais eu. Peut-être ai-je mal jugé quant à ce célèbre Ecrivain, & je lui fais mes plus humbles excuses d'une supposition qui ne prend son origine que dans ce que j'ai vu moi-même en Angletterre à l'égard de plusieurs hommes à talens. Ils y arrivaient peu décorés des faveurs de la fortune , il est vrai , mais ils pouvaient y déployer leur savoir-faire. Quand c'étaient gens d'un mérite distingué , leurs confreres opulens & accrédités , les accueillaient avec empressement & leur offraient quelquefois les moyens de débiter. Mais ces moyens se réduisaient , en travaillant sans relâche , à pouvoir joindre les deux bouts de la semaine. Leurs prétendus bienfaiteurs prênaient avec enthousiasme leurs productions : ils faisaient plus ; j'en ai vu qui s'en chargeaient pour les montrer ,

montrer , en retiraient eux-mêmes le prix , qui ne tombait jamais entier dans les mains de l'artiste ou de l'ouvrier.

Je ne mettrai point en parallele avec un homme de lettres aussi respectable que M. Hume l'Ex-Arlequin d'un certain Théâtre , qui a eu le secret , à la faveur d'une semblable industrie , de former un magasin d'une quantité de chef-d'œuvres de toute espece , fruits précieux de la capacité des meilleurs ouvriers ou des plus habiles Peintres deffinateurs & mécaniciens en tous genres , à qui cet usurier ne procurait que la vie & l'habit , tandis qu'il acquérait à leurs dépens l'immense fortune dont il jouit.

Je pourrais appliquer à la plûpart des Libraires de Londres , à quantité de Négocians & de Mécaniciens ,

cette trop coupable industrie envers ceux qu'ils font travailler comme des Esclaves, pour ne leur accorder non pas de quoi vivre, mais uniquement de quoi languir & ne pas mourir de faim.

Si ceux qui se sont enrichis en Angleterre par le moyen des productions de J. J. Rousseau avoient tant soit peu de conscience & d'équité, ce Genevois seroit bientôt à couvert des injures de la fortune.

La Lettre écrite par J. J. Rousseau de Môtiers-Travers, en Février 1763, n'a pas été écrite par Rousseau malade, mais par Rousseau se portant bien. Elle développe avec toute la sagacité & la noblesse convenables les sentimens de la plus vive reconnoissance & de l'amitié la plus sincère pour les offres généreuses que M. Hume lui faisoit. L'Auteur

d'Emile ne s'y déguise point : ses aveux font naïf ; les transports de son âme s'y font sentir avec cette véhémence qu'inspirent la sagesse & la probité.

Je désie que l'on puisse jamais arracher de la plume d'un homme né méchant quelque éloquent qu'il soit, des expressions aussi pures & aussi naturelles que celles dont il se sert pour faire connoître les replis les plus secrets de son cœur. Ce n'est point le langage affectueux de ce siècle, c'est celui des hommes des premiers tems, où la franchise & la sincérité se glorifioient de paroître avec toutes les beautés qui les accompagnoient alors.

Ce n'est point un homme absolument libre quant aux facultés de l'âme, c'est un captif qui se croit enchaîné par les mépris du Fanatisme.

me , qui se voue en entier à un confrère qu'il s'imagine être son vrai libérateur , mais qui dans la fuite ne paraît vouloir briser ses chaînes que pour lui en préparer de plus dures & de plus pesantes.

Dans la Lettre du même Auteur datée du 4 Décembre 1765. on remarque toujours le même esprit de sensibilité , la même confiance , & le même point de vue , qui fait soupirer le Philosophe Gènevois , après une retraite solitaire , libre , où il puisse finir ses jours en paix. Ce projet étoit facile à exécuter , autant par les soins de M. Hume , que par la bonne volonté de celui qui bernoit toute sa fortune à ce bien-être philosophique , qui , disait-il , fixait toute son ambition.

Ce qui prouve que Rousseau n'étoit pas tout-à-fait bien sain lors-

qu'il écrivit cette seconde Lettre ; c'était cet excès de confiance qu'il mettait avec trop de légèreté dans les offres de services que venait de lui faire le Philosophe Anglais. Il le faisait penser à sa manière, c'est-à-dire , avec ses sentimens héroïques si familiers aux Héros de l'As-trée ou du Grand Cyrus : & recevant les promesses pour les réalités , il se flattait trop légèrement d'une conquête qui n'était pas encore bien certaine.

Le destin qui voile à nos yeux l'avenir en avait autrement disposé ; le projet échoua : tous deux s'en étonnent : autre preuve que l'un & l'autre n'avaient pas assez de bon sens pour sentir que cette prétendue étroite amitié , contractée par deux esprits si différens, n'était pas une chaîne indissoluble.

La Lettre de M. Rousseau à M. Clairaut n'est pas en apparence plus simulée que les précédentes ; l'Auteur en y peignant l'étroite situation où il se trouvait de faire ressource de son *Dictionnaire de Musique pour avoir du pain*, paraissait bien moins faire cet aveu pour exciter la commiseration du Public, que pour engager un Sçavant charitable à se charger de la correction & de la vente de son Ouvrage.

L'interprétation que M. Hume donne à cette démarche n'est point à son éloge : elle ne fait pas voir le Philosophe, ni même l'homme sensé : elle montre une âme vile, un esprit dur, & tout ce que la vengeance peut graver de plus noir dans le cœur humain.

Quand un homme ne doit ses disgrâces qu'à des infortunes & non

pas à sa mauvaise conduite, pour-
 quoi rougirait-il de sa misère, qui
 n'est que l'ouvrage des coups du
 sort, pour ne pas dire des injustices
 des hommes ? Pourquoi, avec la
 preuve de sa vigilance en main, se
 ferait-il scrupule de recourir avec
 décence aux âmes nobles & aux
 cœurs bienfaisans, qui sont les ins-
 trumens dont la Providence se sert
 pour aider nos âmes vertueuses,
 mais plus particulièrement aux hom-
 mes laborieux ?

Rousseau qui se contredit assez
 souvent dans ses ouvrages, comme
 dans ses sentimens, avait oublié qu'a-
 près avoir refusé les libéralités de
 plusieurs personnes distinguées par
 leurs dignités ou par leur fortune,
 il ne lui convenait plus, en deman-
 dant un service à M. Clairaut, de
 terminer sa Lettre, en lui disant, *qu'il*

exercerait une charité très-utile. Cette maniere de s'exprimer convient assez à un mandiant du bas étage , & jamais à un homme qui sçait manier à son gré la parole , & qui peut être le maître des expressions dont il se sert , sçachant sur-tout l'art de les annoblir à son gré. Au reste , ce n'est dans le fond qu'une légère contradiction de sentimens opposés les uns aux autres & qui ne méritaient pas que M. Hume épanchasse son fiel jusqu'à dire , qu'il sait avec certitude que cette affectation de misère & de pauvreté extrême , n'est qu'une petite charlatanerie que Rousseau employe avec succès pour se rendre plus intéressant & exciter la commisération du Public , & qu'il était bien éloigné alors , c'est-à-dire en accueillant ce Gènevois , de soupçonner un semblable artifice.

Il aurait dû assaisonner cette petite noirceur de quelques exemples ou de quelques traits qui eussent pû servir de preuve à cette trop grossiere calomnie. Sans doute que M. Hume en se livrant avec trop de chaleur à son ressentiment, ne s'apercevait pas que cette accusation devenait un véritable paradoxe , en avançant un instant après , *Qu'il savait que plusieurs personnes attribuaient l'excès fâcheux où se trouvait M. Rousseau , à son orgueil extrême qui lui avait fait refuser les secours de ses amis. Défaut qu'il appelle respectable parce que , ajoute-t-il, trop de gens de Lettres ont avili leur caractère en s'abaissant à solliciter les secours d'hommes riches indignes de les protéger.*

Qu'il me soit permis de faire ici une petite digression pour deman-

der à M. Hume, si tous ses Ouvrages sont raisonnés de la même manière? Je n'en crois rien, ils risqueraient trop de ne faire qu'un saut de la boutique du Libraire chez l'Epicier.

Cette petite charlatanerie employée par un homme qui aurait sa réputation à cœur serait une très-coupable supercherie digne du plus grand mépris, & qui aurait été bientôt publiée par l'un ou l'autre des faux bienfaiteurs dont ce siècle abonde.

Quoi! Rousseau aurait cherché à s'attirer par cette ruse, quelques écus pour refuser hautement des poignées de louis d'or! Il n'aurait étalé son extrême pauvreté que pour s'opposer avec plus d'effronterie & d'orgueil aux bienfaits d'un grand Monarque! Son égarement ne

va pas encore jusques-là. Je croirais plutôt que J. J. Rousseau a contracté une façon de penser, sur les bienfaits qui émanent de l'ostentation, qui ne peut convenir qu'à lui seul, & qui, selon moi, ne s'accorde du tout point ni avec la raison ni avec les sentimens de la nature. J'oserais même dire qu'une semblable conduite, de la part d'un homme sensé serait une insulte aux décrets de la Providence, & que s'opposer aux dons qu'elle veut nous faire par les mains d'un homme pieux est en quelque sorte nous déclarer indigne de ses soins & de ses bénédictions. Recevons toujours, & apprenons à faire un bon usage de ce qu'elle nous donne, d'abord pour nous mêmes & ensuite pour les objets de pitié qui ne s'offrent que trop fréquemment à nos yeux.

Peut-être que par une haine misanthropique contre tous les hommes en général , M. Rousseau croit qu'il est indigne à un honnête homme d'accepter des secours de ceux que l'on n'aime pas véritablement. Eh ! pourquoi ne pas aimer ceux qui se distinguent par une vertu si rare & si louable ? Mais il n'est pas le seul de ce caractère ; j'en ai connu je ne dirai pas de ces hommes orgueilleux , mais de ces fortes d'insensés qui préféreraient les douleurs de la nécessité aux secours généreux que leur offraient des hommes opulens , ou qu'ils soupçonnaient ou trop orgueilleux , ou même trop remplis d'ostentation.

Je crois même entrevoir dans les procédés de J. J. Rousseau que rien ne coûterait plus à cet Auteur si célèbre que d'être obligé de montrer

de la reconnaissance pour des services qui ne partiraient pas d'une âme véritablement loyale, ou d'une générosité qui ne ferait pas accomplie.

Un esprit inquiet, & aigri par de violens chagrins, peut aisément adopter des préjugés de cette espèce ; on ne saurait l'applaudir parce qu'il en est plus malheureux. Pour devenir ami véritable il faut être droit, né sensible & libéral, il faut que l'esprit soit orné & que l'âme ne soit point malade ; sans ces qualités essentielles à cimenter l'amitié, il n'est pas possible d'avoir un cœur vraiment reconnaissant.

C'est peut-être parce que la plupart des bienfaiteurs ne connaissent pas assez les devoirs qui précèdent les actes de bienfaisance & d'humanité, qu'il y a presque autant d'ingrats

que de personnes obligées. Il est si ordinaire d'être bienfaiteur par ostentation ou par intérêt qu'il est très-difficile , même en obligeant avec profusion , d'inspirer une véritable & sincère reconnaissance.

Sentir un bienfait, désirer de le reconnaître & de marquer avec joye l'obligation dont on est pénétré, voilà la reconnaissance, & voilà ce que toutes les premières Lettres de J. J. Rousseau à M. Hume expriment parfaitement. Il reste à savoir si le cœur de ce Genevois en était véritablement pénétré? Je le crois, parce qu'il s'attendait que son nouvel ami réaliserait, à sa fantaisie, ou selon ses souhaits, les services qu'il en espérait.

Madame Deshoulières dit que , *chacun parle bien de la reconnaissance, mais que peu de gens en font voir:*

elle a raison ; parce que peu de gens s'en rendent dignes.

Il y a dans le cœur de la plûpart des hommes & sur-tout dans le plus grand nombre des gens de Lettres , beaucoup trop d'amour-propre ou de vaine gloire , trop de fausse délicatesse & de présomption pour qu'ils puissent être vraiment reconnaissans. Pareillement dans le nombre de ceux que la fortune favorise , il y a trop d'impériorité & d'ostentation dans la manière avec laquelle ils font couler leurs bienfaits pour qu'un cœur né sensible ne s'en trouve pas un peu blessé. Quel appareil peut-on appliquer sur cette playe ? sinon d'oublier généralement le titre de bienfaiteur , pour ne se parer en silence que de celui d'homme libéral & bienfaisant. M. Fagel , l'immortel Fa-

gel, * l'homme du monde ou plutôt le particulier qui se distinguait avec le moins d'éclat par l'effusion d'une multitude de bienfaits & d'œuvres pies , soutenait qu'il n'avait jamais trouvé des ingrats.

Il y a des cœurs nobles & solidement vertueux formés par la probité & par la sensibilité , qui trouvent de la grandeur d'âme à témoigner leur reconnaissance ; il en est de même qui poussés par les mêmes vertus , trouvent un plaisir inexprimable à rendre des services prompts & efficaces ; qui ne cherchent leurs récompenses que dans la joye secrète qui se glisse au fond de leur âme , à mesure qu'ils partagent le

* Greffier des Etats Généraux , Oncle de celui de même nom , qui remplit aujourd'hui le même emploi.

pouvoir de la Providence , en faisant du bien aux hommes. Ceux-ci sûrs de ne jamais faire des ingrats , sont ordinairement ceux à qui une pure & vraie reconnaissance vient rendre l'hommage le plus sincère.

M. Rousseau , à ce que je pense , n'a refusé les services que l'orgueil , l'amour-propre & l'opulence lui présentaient , que parce qu'il appréhendait d'être humilié par la hauteur , le dedain & les froideurs qui ordinairement les précédent ou les accompagnent. Il sentait peut-être plus vivement qu'un autre l'impossibilité qu'il y avait d'être véritablement reconnaissant , quand on acceptait des graces à ce prix-là.

Lorsque la sagesse & la raison agissent de concert pour régler les penchans des hommes , le cœur devient le siege de la gratitude , l'âme

ne respire que tendresse & sensibilité, & l'esprit ne sert plus alors qu'à mettre le sentiment en œuvre & porte la délicatesse jusqu'à épargner à l'infortuné le soin de se mettre en frais de reconnaissance. Quand celle-ci est sincère, elle n'attend pas qu'on la recherche : elle se fait gloire à paraître ; son émotion est visible, elle n'évite pas, mais elle court au devant du bienfaiteur. Eh ! pourquoi s'abstient-elle ordinairement de faire ce trajet ? c'est parce que l'opulence orgueilleuse la voudrait toujours voir à ses pieds. On peut inférer delà, que la plupart de ceux que l'on oblige ne sont ingrats, qu'à cause qu'ils n'envisagent la reconnaissance que comme une servitude qui fait expirer de honte & de regrets l'amour-propre, l'orgueil & la fausse délicatesse.

Il n'y a presque point d'homme qui ne voulut être en état de se passer des services d'autrui, & il n'y en a point qui d'une manière ou d'une autre, ne soit réduit à la nécessité d'y recourir.

Si tous les hommes pensaient de tems en tems à la fragilité de la nature humaine, à leur existence exposée à tant de maux différens & à leur fin prochaine, ils connaîtraient mieux les disproportions de fortune qui les désunissent. L'opulence serait moins superbe & l'indigence moins rampante. Le riche ferait un usage tout différent de ses trésors : le pauvre Ouvrier qui s'en ressentirait davantage, tirerait une meilleure partie de ses forces & de ses travaux.

Le riche, quand il fait agir le pauvre, ne fixe que l'ouvrage qu'il

lui commande, sans se donner la peine de pénétrer dans le fond de son âme ou de ses pensées; loin de le plaindre ou de le consoler de son état d'abjection, il le méprise, & l'avilit souvent outre mesure : à peine lui prête-t-il la faculté de penser, tandis que cet Ouvrier capable de raisonnement & de réflexion, gémit à l'aspect d'un Crésus indigne de sa fortune; il n'ose le mépriser ouvertement, mais il grave ses vices dans le fond de son cœur, ce n'est plus pour l'homme opulent qu'il montre de la déférence, ce n'est que pour les richesses que celui-ci possède. Son humilité en devient seulement le *tire-bourre*.

Moins de fierté ou d'impétuosité du côté de l'homme heureux adoucirait beaucoup les maux & les peines de l'infortuné : le premier ferait

mieux servi & plus aimé, & le second plus actif & plus attaché à son devoir. L'avare seul ferait l'ennemi de la société : on le mépriserait, on le fuirait pour n'offrir des vœux & de la considération qu'à l'homme juste, intègre & libéral : alors l'ingratitude ferait moins connue, parce que le bienfaiteur serait plus sensible & plus humain, & qu'en faisant du bien à quelqu'un il s'imaginerait ne payer qu'une dette contractée entre lui & l'obligé par les caprices de la fortune.

Je pense que ce n'est qu'à la suite de semblables réflexions & des sentimens qu'elles font naître dans le cœur d'un honnête homme, que le plus distingué de mes bienfaiteurs, m'écrivit ce que je vais rendre autant que ma mémoire peut le faire pour suppléer à sa lettre originale

que je n'ai pas auprès de moi.

« Cessez de peindre , je vous prie ,
» vos sentimens de reconnaissance.
» Je les crois fort beaux & je les
» croirais encore plus magnifiques
» si vous ne m'en eussiez pas parlé ;
» je n'ai fait en vous obligeant que
» ce que tout homme aisé doit exé-
» cuter de gayeté de cœur à l'en-
» droit d'un homme de mérite que
» la fortune ne favorise pas. Le
» plaisir que j'ai trouvé à adoucir
» vos inquiétudes m'a tenu lieu de
» toutes les marques de gratitude
» que vous pourriez m'en donner.
» Je juge de vos bonnes qualités ,
» par vos mœurs & votre conduite ,
» & j'infere delà , que vous n'agis-
» sez que par de bons principes. Plus
» un homme est éclairé , plus je
» pense qu'il fait faire un bon usage
» de ses lumieres. En prévenant vos

» intentions , je me suis mis à votre
 » place , je vous ai transporté à la
 » mienne. Je vous ai fait penser
 » comme je pense , & j'ai agi comme
 » je me persuade encore que vous
 » l'auriez fait , si vous eussiez pû
 » disposer en ma faveur du billet de
 » banque dont vous m'avez annoncé
 » la réception.

» Je vous avertis que pour mieux
 » oublier le titre que vous me donnés
 » de bienfaiteur , j'ai brûlé l'article
 » de votre Lettre qui me le prodi-
 » guoit à trop de reprises.

» Cessez pour toujours de le pro-
 » noncer dans vos Lettres. Ce se-
 » rait me défendre d'y répondre. Je
 » compte bien que vous vous en
 » servirez encore moins de vive
 » voix , autrement je m'imaginerais
 » que vous le feriez à dessein de
 » me faire rougir. Un service rendu

» en mérite un autre. Celui que je
 » vous demande , & dont vous ne
 » pouvez vous dispenser , c'est de
 » me considérer comme votre bon
 » ami & rien de plus. Soyons libres
 » avec décence , familiers sans affect-
 » tation , polis sans contrainte , &
 » jouissons sans nous oublier des
 » privileges de l'égalité. E. E.

Après une pareille déclaration , je
 demande s'il serait possible à l'hom-
 me le moins vertueux de devenir
 ingrat ? Je n'en crois rien.

Le plus libre de tous les devoirs ,
 quoique très-légitimes , c'est celui
 de la reconnaissance : donnez-lui des
 chaînes , quelques douces que vous
 vouliez les forger , l'ingratitude s'a-
 vance & ne cherche qu'à les rompre.

Que l'Editeur de l'ouvrage que
 je réfute fasse ses efforts pour mon-
 trer aux yeux du public J. J.

Rousseau

Rouffseau comme le plus ingrat & le plus méchant de tous les hommes. S'imagine-t-il d'en être cru sur sa parole ? Ses argumens tous brillans qu'ils paraissent ne persuaderont jamais que des esprits bornés & incapables de discernement, & toutes les couleurs qu'il employe pour peindre M. Hume comme le plus généreux Mecène de son siècle, ne serviront de même qu'à faire paraître sa partialité, & non pas les sentimens d'un homme juste & raisonnable.

Mais ce ne sont plus les éditeurs, c'est M. Hume lui-même qui va parler, c'est lui qui va caractériser son adverse partie. *Je croyais, dit-il, qu'un noble orgueil, quoique porté à l'excès, méritait de l'indulgence dans un homme de génie, qui soutenu par le sentiment de sa propre*

Supériorité, ou par l'amour de l'indépendance, bravait les outrages de la fortune & l'insolence des hommes.

Est-ce le langage d'un homme qui n'a étudié, comme le disent les éditeurs, *que pour éclairer le genre humain ?*

Je ne fais si ma mémoire me trompe, mais j'ai toujours oui dire, que l'orgueil était un vice détestable & détesté par tous les Philosophes qui ont contribué à éclairer l'humanité. Que rien n'était plus nuisible au bonheur de la société qu'un orgueilleux insolent : & quand il plaît à M. Hume de l'enoblir, il me paraît qu'il s'éloigne beaucoup du devoir attaché à l'état qu'il a embrassé, lui qui, sans doute, aurait dit dans une autre occasion que l'orgueil conduisait à la tyrannie, qu'il étouffait les sentimens de cordialité & de bienfaisance, qu'il faisait sans

cesse la guerre aux amis de la vertu ;
& foulait à ses pieds l'innocence
& la candeur.

Si l'épithète de noble , pouvait
convenir à ce vice affreux , sur-tout
quand il est poussé à l'excès , je
dirais qu'un noble orgueil porté au
suprême degré avait si fort aveuglé
M. Hume , qu'il ne s'apercevait pas
du ridicule qu'il s'attirait dans le
monde , en prenant lui-même la
trompette pour publier en gros &
en détail tout ce qu'il avait fait en
obligeant le Philosophe Genevois.

Il accorde & ne peut refuser du
génie à J. J. Rousseau. Est-ce qu'on
a jamais vu un homme de génie
pousser l'orgueil à l'excès ? Un Pé-
dant pétri des préjugés qui règnent
sur les bancs de l'école se gonfle
quelquefois d'orgueil , & s'attire
par-là l'indignation de tous ceux qui

Ie connaissent. Mais a-t-on vu quel-
 que homme d'un vrai mérite donner
 tête baissée dans ce vice abomina-
 ble ? Non, sans doute, Newton,
 Wolff, Fénelon, Fontenelle, Mafei,
 le Franc de Pompignan & nombre
 d'autres que je pourrais nommer,
 étaient par leur candeur & leur
 affabilité les antipodes de l'orgueil.
 A-t-on jamais oui dire *que l'orgueil*
porté à l'excès méritait de l'indulgence
dans un homme de génie ? Qui peut
 lui accorder cette indulgence ? si-
 non, un esprit superbe & hautain.
 Eh ! comment la lui accorde-t-il ?
 comme un tribut qu'il ne lui paye,
 que pour le recevoir à son tour.

Pour bien définir un objet, ou
 pour peindre les vices du cœur &
 les faiblesses de l'esprit humain, il
 faut être maître de la parole & con-
 naître la valeur des termes.

Que M. Hume me permette en-

core de lui demander ce que c'est qu'un orgueil excessif soutenu par le sentiment de sa propre supériorité autant que par l'amour de l'indépendance qui brave les outrages de la fortune & l'insolence des hommes ? Quant à moi, je ne trouve dans cette phrase qu'un paradoxe indéfinissable. Tout ce que je puis dire, c'est qu'un orgueil de cette espèce, n'est qu'une folie outrée, qui ne mérite d'autre indulgence que celle que l'on devrait employer pour la faire loger aux petites maisons. Un homme qui croit être né pour lui seul, qui pense n'avoir besoin de personne & que personne ne doit avoir besoin de lui : qui croit en refusant les services nécessaires au besoin de la vie, braver les outrages du sort & l'insolence des hommes, n'est qu'un insolent lui-même,

qui devrait être conduit , non pas en Angleterre par un Auteur accrédité , mais dans quelque Isle déserte par un Antropophage , & placé au milieu d'un bois épais qui lui déroberait pour toujours la lumière du soleil. Car s'il fixait attentivement cet astre bienfaisant , il apprendrait , à force de réfléchir , que sans le secours de ses rayons , la terre ne produirait que des rochers & des glaces perpétuelles , & que puisqu'il éclaire les hommes , qu'il les réchauffe & qu'il concourt à leur existence , il semble en même-tems les exhorter à se reconnaître , à se rapprocher & à se secourir réciproquement.

Or quand M. Hume est convaincu qu'un homme est tel que lui-même dépeint J. J. Rousseau , y a-t-il plus de folie que de raison , à vouloir

l'introduire d'abord dans la bonne société? y a-t-il beaucoup de prudence à faire des démarches réitérées pour lui obtenir une pension? y a-t-il de la sagesse à exposer un grand Monarque à un refus, sur-tout de la part d'un insensé, qui croit faire dépendre sa gloire & son honneur du plaisir de mourir de faim & de braver les Rois.

Puisque l'Auteur Anglais voulait avoir de l'indulgence pour cet illustre Genevois expatrié, il pouvait, en étudiant de prime abord le fond de son caractère, le servir à sa guise, & ne pas le détourner, malgré lui, du chemin de Bethlam. *

J'ai toujours cru depuis la publication du Discours de J. J. Rousseau qui remporta le prix de l'A-

* Maison des foux à Londres.

cadémie de Dijon, que cet Auteur cherchait à se singulariser, pour ne pas dire s'éterniser par des traits tout-à-fait opposés au bon sens & à la raison.

On ne peut lui refuser beaucoup de connaissances & de capacité, dont il a fait le partage, tantôt pour enfanter bien de bonnes choses, & tantôt pour en créer de fort absurdes. Les premières pouvaient lui mériter non-seulement l'indulgence, mais encore une protection toute particulière de la part de ses confreres en littérature aisés ou opulens. Les secondes devaient charitablement s'oublier; ou si l'on voulait s'en ressouvenir, ce ne devait être que pour ne laisser voir en lui que l'homme animé par deux âmes différentes, dont l'une le guidait vers le beau, le sublime & le mer-

veilleux, en attendant que l'autre vînt étaler les égaremens & les caprices dont il était farci. Enfin on devait avoir pour lui quelque indulgence en considération qu'il n'y a point d'homme qui soit né exempt de faiblesses ou d'imperfections. Mais le timpaniser, l'avilir, le tourner en ridicule n'était pas le plus sûr moyen pour le réfondre & lui faire changer de conduite; c'était l'aigrir & l'irriter, jusqu'au point, comme il le dit lui-même, de lui faire faire bien des sottises.

Rouffleau ne vivant que de choux & de carottes n'aurait sûrement pas ruiné les bienfaiteurs qu'il aurait voulu choisir. En supposant que sa pauvreté eût été aussi réelle que sa lettre à M. Clairaut le témoigne, la nécessité l'aurait obligé d'implorer leurs secours. On se laisse aisé-

ment de souffrir, & l'on s'ennuie davantage de languir. Malgré les soupçons déplacés de M. Hume pour représenter Rousseau comme affectant une fausse pauvreté, je me persuade qu'un homme qui est à son aise n'écrit pas, *vous exercerez à mon endroit une charité très-utile & dont je serai très-reconnaissant.* En sollicitant un service qui coûte des soins, & un tems qui est toujours précieux à celui qui le donne : il ne tâche point d'exciter la pitié par des lamentations : il prie tout uniment que par bonté d'âme & de cœur, on examine son ouvrage pour que sa réputation d'homme de lettres n'en souffre pas. Mais quand il fait cette prière, en avouant que c'est pour avoir du pain, c'est qu'effectivement il paraissait à la veille de manquer de pain.

Que M. Hume ne dise plus que J. J. Rousseau faisait métier & marchandise de sa misère ; ce commerce ne fut jamais bien brillant , & je parierai qu'il n'y a pas fait fortune. D'où je conjecture que la même nécessité qui l'avait forcé d'implorer les soins charitables de M. Clairaut , l'aurait tôt ou tard contraint d'avoir recours de la même manière à ceux de M. Hume ou de quelqu'autre.

Il ne faut que lire avec réflexion les Lettres de J. J. Rousseau à son nouveau patron , pour s'appercevoir qu'il se formalisait trop sérieusement de ces petites minuties dont le véritable Philosophe ne s'occupe jamais.

*L'affaire de ma voiture , dit-il , n'est pas arrangée , * parce que je sais qu'on*

* Il voulait parler de l'arrangement qui

m'en a imposé : c'est une petite faute qui ne peut être que l'ouvrage d'une vanité obligeante, quand elle ne revient pas à deux fois ; comme, si c'eût été un grand péché lorsque même elle se ferait recidivée quatre fois par semaine ? était-ce un si grand crime que de faire voyager un homme qui est à l'étroit à bon marché ? Rousseau n'y était plus ; sa maladie empirait, ou pour mieux dire, elle prenait de nouvelles gradations. Mais la voici qui veut se manifester avec plus d'éclat. Il dit en écrivant à M. Hume. Si vous y avez trempé, je vous conseille de vous défaire de ces petites ruses, qui ne peuvent avoir un bon

avait été pris pour le faire voiturer à meilleur marché qu'il n'aurait pû le faire : & quand il dit n'est pas arrangée, c'est-à-dire, qu'elle lui tient encore à cœur.

principe quand elles se tournent en pièges contre la simplicité. Ah ! le pauvre innocent qu'il est à plaindre ! Quoi ! faire sa route dans un bon carrosse, sans qu'il lui en coûte presque rien, & qui le conduit dans une riante solitude où lui-même avoue être au comble de ses vœux ! Qu'entend-il donc par les pièges que l'on tend, ou que l'on peut tendre par ce procédé obligeant à sa simplicité ? Mais il veut qu'on le devine & je ne suis pas forcier.

Ce n'est pas dans cette Lettre seule que le bon J. J. Rousseau se plaît à produire des obscurités, c'est dans plus d'un tiers de ses ouvrages. On disait qu'il était né avec un génie fait exprès pour composer des énigmes & n'en jamais donner l'explication. C'est autant que je puis m'y connaître, la charlatanerie du

métier de certains Auteurs, qui enveloppent leurs pensées dans des phrases tout-à-fait sombres, pour engager apparemment leurs admirateurs à les appeler à leur secours, non pas pour savoir ce qu'ils n'ont pas dit, mais ce qu'ils avaient envie de dire. Ces Messieurs prêtent à leur éloquent galimatias de séduisantes lumières, qui ne font qu'éblouir les esprits bornés; mais qui font hauffer les épaules aux personnes raisonnables. Est-ce que Rousseau n'aurait pas mieux fait de dire tout franchement, en écrivant à son ami. « C'est une façon d'agir qu'un » autre que moi trouverait trop recherchée, mais qui ne peut être » que l'ouvrage d'un bon cœur qui » fait obliger délicatement, & qui » serait une vertu tout-à-fait bien- » faisante si vous ne m'en eussiez

» pas fait un mystère ? » Comment se peut-il que de pareilles fautes , si tant est que c'en soient , *ne peuvent avoir un bon principe* , sur-tout quand il en résulte une bonne œuvre & un service essentiel pour celui qui en est l'objet ? Comment ces *rusés* , si on pouvait nommer ainsi de si nobles précautions , peuvent-elles se tourner en pièges ? En vérité je me perds dans ce chaos d'idées confuses , qui ne présentent à mon imagination que des vapeurs dignes d'un cerveau extravagant.

Les soupçons énigmatiques de J. J. Rousseau , sont pour moi le nœud Gordien : il faudrait être un second Alexandre pour le denouer. A combien d'interprétations différentes cet illustre Genevois , n'affervit-il pas ses argumens ? Je crois que M. Hume aurait fait un grand plaisir au public ,

s'il se fût donné la peine , je ne dis pas d'expliquer les pensées de son adversaire , mais de dire seulement ce que lui-même pouvait comprendre en lisant tant de fades contradictions ? Je parierais que Rousseau lui-même aurait eu bien de la peine à sortir de ce labyrinthe.

Passons à la Lettre du 29 Mai 1766. Le Philosophe Genevois avoue ingénument , que dans l'asile qu'on lui a procuré , il est très-bien & même au-delà de ses souhaits. Deux choses altèrent sa félicité ; la première , c'est qu'on a pour lui trop d'attention ; la seconde , c'est qu'il n'entend pas & ne peut se faire entendre des domestiques , parce qu'il ne fait pas parler Anglais. A peine a-t-il fait cet aveu , qu'il en fait un autre qui contredit le précédent. C'est qu'il est charmé de son ignorance ,

ignorance , parce qu'elle lui sert pour flatter sa misantropie & autoriser ses incivilités. Il va plus loin, il a le front de s'en vanter pour éloigner le Pasteur de sa Paroisse qu'il met au rang des fénéants.

Que peut-on penser de ce mélange d'orgueil, d'amour-propre & de ruficité? Ne dirait-on pas que ce petit mortel, voudrait être considéré comme un être supérieur en intelligence à tous ceux qui l'abordent? Mais pour prouver son infériorité, il n'y a qu'à lire avec attention toute cette Epître. Qu'offre-t-elle à l'entendement de l'esprit humain, sinon les bizarreries & les caprices d'un homme qui, dans ses ouvrages, paraît s'être efforcé à faire aimer les nœuds de la société humaine, que lui seul veut avoir le privilege de fuir & de détester.

Quelle contradiction d'esprit ! quel égarement ! Ce n'est ni l'une ni l'autre ; c'est une extravagance d'une espece toute nouvelle , & dont on ne saurait produire aucun exemple , à moins que d'aller le chercher aux petites maisons.

M. Hume , retenu à Calais par les vents contraires , demande à Rousseau , qui peu de tems auparavant , voulait faire argent d'un Dictionnaire pour avoir du pain , s'il n'accepterait pas une pension du Roi d'Angleterre ? Rousseau qui apparemment aurait souhaité de faire revivre Diogène , répond à l'historien Anglais , que cela n'était pas sans difficulté , mais qu'il s'en rapporterait à l'avis de Milord Maréchal. Autre folie de même date. Le consentement du Lord Ecoffais arrive , & cependant le Philosophe

Genevois, au-lieu de déferer aux sages conseils d'un Seigneur qu'il nommait son pere & son ami, fait encore naître de nouvelles difficultés sous des prétextes si frivoles, qu'un idiot ou un hebeté rougirait s'il s'en était servi. Enfin on a la complaisance de se prêter à ses inconstantes bizarreries. On lui propose que la pension aura lieu aux conditions que lui-même voudra prescrire : la plus importante est qu'il faut que le public ignore que cet acte de bienfaisance émanait de la compatissante libéralité d'un grand Roi : comme si un homme de Lettres pouvait rougir du bien que lui ferait un Souverain ami des arts & des talens.

Voilà le ridicule du Philosophe Genevois, ou plutôt sa folie, prouvée par un refus que tout autre

que Rousseau n'aurait jamais fait. Voyons comment M. Hume l'a interprété en caractérisant son ancien ami bien plus par un esprit de vengeance que par discernement. Je crois bien, avec cet Anglais, que le Genevois avait l'esprit inquiet. Cela ne devait point l'étonner : il devait se figurer que son ami se croyait journellement menacé par un nombre d'ennemis différens. Il avait à redouter tous ceux qui, dans le contrat social, Emile, & les Lettres de la Montagne, se trouvaient offensés par des traits qui s'opposaient à leurs intérêts, ou par ceux dont il avait blessé les consciences. Enfin il pouvait aisément pressentir que J. J. Rousseau, en horreur aux Magistrats de Geneve, tremblait à chaque pas & se figurait qu'on le poursuivrait jusques dans les lieux

les plus éloignés. Mais non, M. Hume incapable de réfléchir sur cette position aussi critique qu'embarassante, s'érige en censeur despotique, & publie de sa pure autorité, qu'il voyait clairement que son ami *était né pour le tumulte & les orages*, & que le dégoût qui suit la jouissance paisible de la solitude & de la tranquillité le rendrait bientôt à charge à lui-même & à tout ce qui l'environnerait. Mais M. Hume ne voyait que les efforts de son ressentiment, & ne supposait tant de défauts à son ami, que pour fournir des mots à une phrase brillante. Toute la vie précédente de J. J. Rousseau, ni même sa conduite, excepté celle qu'il eut peu de jours avant son départ de Môtiers-Travers, ne laisse du tout point soupçonner qu'il était né pour les orages.

Ce tableau convenait mieux à un Volt. à un la Beaumelle & à quelqu'autres caractères de cette trempe. M. Hume ne voulait pas peindre, il barbouillait seulement sa colère pour s'amuser.

Me voici arrivé à la scène scandaleuse de cette piece; c'est le chef-d'œuvre d'esprit de M. Walpole; son amour-propre l'avait trouvé digne de la plume d'un grand Roi, & son insuffisance avait eu la témérité de le publier sous le nom glorieux de l'immortel Frédéric. Cette ineptie remplie des plus fausses & des plus extravagantes idées, inonda bientôt tout l'Europe des sottises de celui qui en était l'Auteur. Elle commence , *vous avez renoncé à Geneve votre patrie.* On ne fut pas long-tems à s'appercevoir que sa Majesté Prussienne ne pouvait pas

l'avoir écrite , parce que ce Prince était mieux informé que M. Walpole , du vrai motif qui avait engagé J. J. Rousseau à renoncer à Geneve. Celui-ci l'avait fait à dessein : il avait demandé qu'on le dépouillât de son titre de Citoyen-bourgeois , afin qu'en instruisant * ses compatriotes de ce qu'ils devaient faire autant pour défendre que pour soutenir leurs privilèges , on ne pût pas procéder contre lui comme étant chef de parti , ni envelopper sous le même filet ses parens & les amis qu'il pouvait encore avoir dans la République. C'était agir en rusé politique & donner adroitement , comme on dit en Angleterre , un croc en jambe à la loi. C'en était effective-

* Dans ses Lettres écrites de la Montagne.

ment un, à l'égard de l'Edit de Médiation qui fut publié à Geneve en 1738, où il est expressement spécifié, que le premier d'entre les Citoyens, qui fomenterait des troubles ou des divisions, serait jugé comme perturbateur du repos public, & même puni de mort, lui & ses complices, selon que le cas l'exigerait. Ce reproche n'influe point ignominieusement sur la réputation de celui à qui il s'adresse, il réjaillit honteusement sur le prétendu bel esprit qui préfère à s'occuper de mauvais propos, plutôt que de s'instruire de choses utiles & intéressantes. Ordinairement une sottise en accompagne une autre; M. Walpole ne voulait pas démentir ce proverbe, il joint au reproche la calomnie. *Vous vous êtes*, dit-il, en s'adressant à Rousseau, *fait chasser de la Suisse,*
pays

pays tant vanté dans vos écrits. Oui ce même pays mérite de l'être, mais il est faux que J. J. Rousseau, en aye été chassé. Voici ce me semble tout ce qu'on aurait pû lui reprocher.

Pendant votre séjour à Môtier-Travers, vous vous êtes trop livré à de certains esprits, & à des personnes qui, par leur état autant que pour leur repos, ne pouvaient pas raisonnablement adopter vos systèmes erronnés ou scandaleux, ni vivre amicalement avec vous.

Après l'aventure du carreau de vôtre cassé à l'une de vos fenêtres, en supposant que ce n'a pas été l'ouvrage de votre chere gouvernante, vous pouviez paisiblement vous retirer à *Couvet*, où tous vos *combourgeois* * vous auraient reçu

* La communauté de Couvet, pour hono-

à bras ouverts. Vous n'auriez eu qu'une demi-lieue à faire , & vous étiez en sûreté. Vous ne deviez point chercher de retraite dans le Canton de Berne ; vous saviez ce que votre compatriote Micheli Ducret s'y était attiré. Vous deviez bien vous attendre que tôt ou tard on solliciterait votre éloignement , & qu'un Apôtre de la Démocratie ne pouvait espérer un asyle assuré dans un état Aristocratique. Mais vous aviez des vues impénétrables , & ceux qui ne savaient pas où butaient vos projets , pouvaient à plus forte raison que vos meilleurs amis , vous accuser d'imprudence & de légèreté.

Ce qui vous arriva dans l'isle de

rer les talens de J. J. Rousseau , lui ont accordé le droit de Bourgeoisie,

St. Pierre , * ne peut ni ne doit pas vous être reproché. On en use de même dans presque tous les états de l'Europe envers ceux dont on a lieu d'apprehender l'esprit inquiet & remuant. Mais ofer insulter quelqu'un & l'investiver par une calomnie outrageante , c'est déroger de propos délibéré aux sentimens de l'honnête homme & mériter la haine & l'indignation de tous les honnêtes gens.

Apprenez de moi M. Walpole , qu'il n'y a rien de plus lâche que d'opprimer les malheureux : c'est combattre , le poignard à la main , un

* Quand J. J. Rousseau fut obligé de sortir de cette isle , où il n'y a qu'une seule maison , il sentit bien d'où le coup partait ; alors il s'écria , en parlant du Magistrat de Geneve , ils veulent la guerre , eh bien ! ils l'auront.

homme qui aurait les pieds & les mains liés, non pas pour lui arracher la vie, mais pour le mutiler dans toutes les parties de son corps sans qu'il puisse se défendre. Un pareil triomphe couvre toujours de honte & d'opprobre le vainqueur, on le déteste; il mérite de l'être.

Tout le reste de cette Lettre supposée, & qui a passé pour un chef-d'œuvre d'éloquence, n'est dans le fond qu'un tissu de brillantes impertinences, qui attaquent moins J. J. Rousseau que l'esprit éclairé du Prince à qui M. le Bourgeois de Westminster a osé attribuer un stile, & des pensées fort au-dessous de la plume d'un Souverain.

On pouvait bien s'imaginer que le Genevois outragé dans cette Lettre, en la voyant paraître dans un papier public, demanderait satisfac-

tion la plume à la main. Cependant en faisant cette démarche il aurait dû sagement ne pas étendre ses soupçons , ni s'imaginer avec trop de vivacité que M. Hume avait trempé dans cette méprisable plaisanterie. Quoique cela pouvait être , des soupçons ne suffisaient pas pour l'en accuser; il fallait voir venir, dissimuler encore quelque tems; mais point du tout, le masque tombe & le Philosophe s'évanouit; il ne se contente pas de soupçonner, il porte ses doutes jusques dans le sein de la crédulité, ce qui prouve toujours bien plus de faiblesse que de discernement & de prudence. Pourquoi s'agiter, s'échauffer & s'altérer à crédit en fixant de vapeurs, ou prenant des nuées pour des montagnes inaccessibles?

Je crois que M. Hume aurait pû

se dispenser de faire éclater tant de surprise & de se plaindre avec autant d'amertume qu'il le fait, des expressions de la Lettre de J. J. Rousseau à l'Auteur du saint James Chronicle. Il n'y était pas nommé : pourquoi ! puisqu'il soutient qu'il ignorait la plaisanterie de M. Walpole, pourquoi, dit-il, que c'est lui que J. J. soupçonne & qu'il insulte tout à la fois, & qu'enfin du meilleur de ses amis, il le convertit subitement en un ennemi perfide & méchant. Mais quoi ! l'Auteur Anglais ose-t-il finir cette phrase en ajoutant ; *& par-là ; tous mes services passés & présens sont d'un seul trait adroitement effacés.* Non, ils ne l'étaient pas encore, si M. Hume eût été aussi innocent dans cette affaire qu'il le proteste, deux mots de Lettre suffisaient pour lui rendre toute l'amitié de J. J. Rouf-

seau, qui lui-même aurait rougi d'avoir eu la faiblesse de se battre pendant si long-tems avec une épée qui était chez le Fourbisseur.

Quand je dis que le Philosophe Genevois aurait rougi, c'est-à-dire, qu'il aurait été fâché d'avoir soupçonné trop légèrement son ami, c'est toujours en supposant qu'il était de sens rassis; & je conviens que s'il n'eût pas eu l'esprit troublé, jamais semblable querelle n'aurait scandalisé le public. Mais J. J. était malade, & David ne se portait pas trop bien. Le premier soupçonnait avec trop peu d'apparence, & le second accusait trop inconsidérément son ami d'ingratitude & de méchanceté.

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.

Si tous les hommes avaient assez

de justesse dans l'esprit & d'équité dans le cœur, ils seraient bientôt convaincus que le reproche d'un service rendu revolte toujours l'obligé & métamorphose sa reconnaissance en ingratitude perpétuelle. Si M. Hume n'eût obligé J. J. Rousseau que pour le plaisir seul d'avoir la satisfaction de lui faire du bien, le public le savait, l'obligé même le lui avait appris, l'Anglais n'aurait jamais eu la faiblesse de le lui reprocher, & son ostentation eût été ignorée dans le monde : c'est lui-même qui l'a affichée par des reproches qui ne conviennent qu'à des âmes viles & à des hommes abjets. Eh ! qui aurait jamais osé soupçonner qu'un écrivain estimé eût pu s'oublier jusqu'au point de faire parade de ses services & de ses bienfaits ? excepté cependant que

Messieurs les Auteurs Anglais ayent acquis ce privilège par une chartre ignorée par les Philosophes des autres Nations policées.

Si l'on considérait l'action d'obliger comme une vertu attachée aux devoirs de l'humanité & qui prend son origine dans un sentiment aussi noble & même plus vertueux que la générosité , l'ingratitude serait entièrement bannie de ce monde : M. Hume ne se fut jamais encensé lui-même aux yeux des hommes , qui capables de réflexions , savent qu'il n'y a point de mérite à faire du bien à quelqu'un , quand après l'avoir fait , on est assez lâche pour s'en glorifier ouvertement. La passion , autrement dit la vengeance , l'emportait sur les sages réflexions qu'il aurait dû faire avant que de plaider sa cause à la face du ciel &

de la terre. C'est ce qu'il fait voir très-clairement quand il dit en parlant de son adverse partie, *s'il n'était pas ridicule d'employer le raisonnement sur un semblable sujet & contre un tel homme , il lui demanderait pourquoi il lui suppose le dessein de lui nuire ?*

Est-il possible que cet Anglais s'oublie jusqu'au point d'avouer, comme il le fait ici, la duplicité & l'inconstance de ses sentimens. A-t-il estimé ou non celui qu'il affecte dans cet instant de mépriser jusqu'à l'injure ? A-t-il oublié que lui-même avait dit *que la célébrité de son génie , de ses talens , sur-tout de ses malheurs , l'avaient engagé de s'intéresser pour lui ?* Est-il ridicule d'employer le raisonnement quand il s'agit de se justifier d'un soupçon ? l'est-il davantage de s'en servir vis-

à-vis d'un homme célèbre par son génie & ses talens ? Contre qui donc faudrait-il employer le raisonnement ? seroit-ce contre un sot , un ignorant incapable d'en sentir la force & la vérité ?

Si tout le public juge comme moi , il ne trouve , dans la phrase de ce célèbre écrivain Anglais , que la quintessence du mauvais raisonnement. Il ne peut y rencontrer qu'une façon de penser & d'écrire tout-à-fait opposée à la philosophie morale , & entièrement dépourvue de délicatesse & de grandeur d'âme. Que penser des talens supérieurs de M. Hume , quand il dit *que ce n'est pas l'usage que les services que nous avons rendus , fassent en nous de la mauvaise volonté.* Qui vous a dit , M. Hume , que ce n'est pas l'usage ? & moi je vous soutiens que

la plûpart de ceux qui, dans ce siècle, obligent ou rendent des services, ne l'ont pas plutôt fait, que d'une manière ou d'une autre ils cherchent à en retirer l'intérêt.

Les uns exigent des déférences ou des assiduités; & il en est qui poussent la mauvaise volonté jusques à exiger des sacrifices qui coûtent beaucoup à la délicatesse & à l'amour-propre de ceux qui ont reçu leurs bienfaits : enfin il en est peu qui en répandent sans avoir un but ou un point de vue, qui n'est pas toujours la perspective de la vertu.

The study of man is mankind.

L'étude de l'homme, c'est l'homme.

Est-il un écrivain qui puisse mériter quelque applaudissement s'il n'a pas fait un cours de cette étude

avec toute l'attention & les réflexions nécessaires. On ne voit le plus souvent parmi nous qui ne sommes pas les sauvages de l'Amérique, que de l'orgueil, de l'ostentation & sur-tout des caprices, qui nous font tourner du sud au nord, & tomber rapidement du blanc au noir. Quand M. Hume dit ce n'est pas l'usage que les services que nous avons rendus fassent naître en nous de la mauvaise volonté, l'on reconnaît qu'il se livre avec plus de promptitude à ses idées qu'à ses réflexions. Il aurait mieux dit, en tournant la phrase, que beaucoup de gens, après avoir rendu quelques légers services, en rendent ensuite de fort mauvais à ceux qu'ils avaient obligés ou par humeur, ou par caprice, ou par orgueil. C'est assez l'usage en Angle-

terre de ne faire du bien & de ne rendre service que par ostentation , & pour jouir du plaisir stérile d'en être applaudi , & par qui ? par ceux qui ne se connaissent pas en vertus solides.

Quand on examine de près les actions des hommes , & que l'on réfléchit sur le ton vers lequel la société est montée seulement depuis vingt ans , on s'apperçoit bientôt que toutes les démarches qu'on leur voit faire ne tendent qu'à se jouer , se tromper & se tympaniser les uns des autres ; mais particulièrement de ceux que la fortune a privé de ses faveurs ou de ceux à qui elle a tourné le dos. Ah ! si l'on pensait que du bien être à l'infortune , il n'y a qu'un pas à broncher , on traiterait avec beaucoup plus d'indulgence les infortunés. Je ne dis

pas que ce soit toujours l'ouvrage d'un mauvais cœur. Non, il est de très-bons caractères qui se laissent entraîner par le torrent des mauvais exemples : d'autres ne font en cela que ce que l'on leur a fait, ou que ce qu'ils voyent faire à gens en place ou accrédités. Je vais étendre ce tableau. Un homme de mérite, mais dépourvu des moyens ou du bien être convenables à la pureté de ses mœurs, se montre, il étale à la fois une bonne conduite & une honnête industrie, ses talens lui méritent quelques égards, enfin quelqu'un se pique de l'obliger, on lui fait ou on lui procure du bien; voilà le chef-d'œuvre du sentiment qui honore l'humanité & sert en même-tems la patrie. Cette action est noble & généreuse, elle nous approche beaucoup de la Di-

vinité ; le Diable en est jaloux ; que fait-il ? il nous fait , par orgueil , découvrir quelques faiblesses ou des défauts dans celui qui était l'objet de nos bonnes œuvres : nous oublions que nous n'en sommes pas exempts. Nous n'appercevons pas la poutre qui est dans notre œil , nous ne voyons que le fétu qui est dans la prunelle de notre prochain malheureux. Nous nous élevons au-dessus de lui par le dedain , par l'indifférence ou par une fausse pitié. Nous nous érigeons pédantesquement en censeur de sa conduite & de ses mœurs , & souvent sans être bien informés de la constitution de son tempérament , nous baptisons les ravages d'une fièvre lente , ou d'une insomnie de paresse & de négligence. Bientôt nous le moralisons : nous voulons le prêcher

cher sur tout ce qui ne répond pas à ce que l'on voudrait exiger de lui. Nous attaquons sa délicatesse par l'endroit sensible : il en est humilié , il pense , il demêle le fond d'orgueil qui nous fait parler ; & cependant il se tait par timidité , & n'ose répliquer ni se défendre. Pourquoi ? parce qu'il craint de perdre la suite des bons offices qu'il espere encore de notre part , & auxquels nous l'avons comme enchaîné par des promesses réitérées. Pourquoi les lui avons-nous faites ? parce que de prime abord nous n'appercevions en lui que l'homme de mérite , & que ses faiblesses & ses défauts nous étaient encore cachés ; cependant ces mêmes défauts n'étaient pas des vices , & n'émanaient que de ses infirmités corporelles , ou bien de la faiblesse de son

tempérament. Mais on ne veut pas se donner la peine de creuser si avant ; ses prétendues imperfections ralentissent notre zèle , & par degré nous porte à l'éloigner , pour ne pas être obligé à lui tenir parole. Il sent notre refroidissement : il feint de ne pas s'en appercevoir. Il se montre encore , mais si la raillerie piquante succede à l'austère morale , alors se croyant méprisé , il se dépite & se courrouce tout bas contre des procédés tout-à-fait indignes de l'honnête homme. S'il s'apperçoit que de premier objet qu'il était de nos sentimens vertueux , il est devenu celui de nos jeux de mots ou de nos mépris , son estime pour nous s'évapore , & si , avec cela , nous faisons Chorus avec ceux qui se croient en droit par leur fortune de se divertir

à ses dépens, d'homme qu'il aurait été véritablement reconnaissant, il ne tient plus à notre égard que la conduite que le ressentiment naturel inspire. D'un cœur disposé à la reconnaissance, nous en avons fait un ingrat.

Voilà nos usages, & il paraît que M. Hume aurait cru dégénérer à sa qualité d'honnête homme, selon le monde, s'il ne s'y était pas conformé. Il répondra, sans doute à cela, que tout habitant de la société doit faire ce que les autres font : se livrer au torrent & ne pas se singulariser : que la misanthropie n'est plus à la mode : qu'il faut observer un juste milieu entre l'austérité d'une saine philosophie & la corruption des mœurs : enfin qu'il faut être de mise & se plier au goût général. Hélas! ce Philosophe An-

glais dégénère furieusement au titre que la complaisance publique lui a prodigué.

Écoutons M. Hume lui-même. C'est dans le Livre intitulé les Pensées de cet Historien qu'il saisit l'occasion de se peindre & de se caractériser. La Copie ressemble si parfaitement à cet Auteur, que l'on ne peut s'y méprendre; les coups de pinceaux du Peintre témoignent que l'Artiste avait eu le loisir de bien étudier les traits de l'original.

*O Philosophe ! ta vertu est stérile
& ta sagesse n'est que vanité. Tu cours
après les stupides applaudissemens des
hommes.*

*Tu ne cherches ni le solide témoi-
gnage de ta conscience, ni l'approba-
tion infiniment plus solide encore de
cet Etre qui, d'un seul de ses regards,
pénètre tous les abymes de l'univers.*

*Pourrais-tu ne point sentir combien ta probité est chimérique. Tu te glorifies des beaux noms de Citoyen, de fils, d'ami... Tu es toi-même ta propre idole, tu n'encenses que tes perfections imaginaires, & tu ne cherches qu'à flatter ton orgueil en te faisant un nombreux cortège d'admirateurs ignorans. **

La preuve d'un orgueil démesuré dans un petit particulier se trouve dans l'ostentation de faire du bien, & ensuite d'emboucher lui-même la trompette pour le publier.

Est-ce qu'un homme né sensible, humilié ou avili par gens qui lui ont procuré quelques secours passagers, peut conserver pour d'indignes bienfaiteurs cette reconnaissance parfaite qui s'était de prime

* Pensées de M. Hume.

abord logée dans son cœur à la réception des bienfaits ?

Sa reconnaissance en naissant était vraie , son âme en était pénétrée , son cœur en palpitait de joye , elle croissait à vue d'œil tant qu'il éprouvait que la pratique du sentiment de bienfaisance le mettait de niveau avec son bienfaiteur , mais dès qu'il éprouve que le bienfait reçu ne lui a donné qu'un supérieur , qui , par gradation , veut s'ériger en tiran de ses volontés & de ses actions , l'indignation , le remord & le repentir prennent la place de cette noble & sincère reconnaissance. L'un crie à l'ingrat , l'autre à la perfidie. Le premier a tort , le second a raison : mais est-il appuyé ? Non , tout au contraire , on se range du côté de l'opulent. On encense toujours le veau d'or. La guerre se déclare ,

les partis s'échauffent, & le combat ne finit que par quelque scène scandaleuse.

Il est plus d'un exemple de ce que je viens d'alléguer. Je ne rapporterai que celui-ci.

Dans une ville dépendante de la Grande-Bretagne, arrive un homme qui n'était pas sans talens, il joignait à une conduite réglée l'amour des Belles-Lettres, & pouvait tenir son coin dans la bonne société. Le fruit qu'il avait tiré de ses voyages le faisait distinguer de la foule des voyageurs qui cherchent fortune; enfin on se plaisait à l'entendre, & on aimait sa conversation. Sa conduite & ses manières le firent bientôt rechercher. Mais particulièrement du sieur Ried, qui, réunissant un commerce fort étendu à un emploi très-honorable, pouvait splen-

didement jouir de tous les agremens que l'on reçoit d'une brillante prospérité. De plus c'était un vieux garçon qui n'avait à songer qu'à des héritiers collatéraux pour lesquels ordinairement on se gêne moins que pour ses propres enfans.

Ried était considéré par ses compatriotes comme un homme aimable & sociable. Les Maures, avec qui il avait souvent affaire, soit pour les intérêts de la Grande-Bretagne, ou soit pour les siens propres, ne l'envisageaient pas de même; Ried s'était imaginé qu'en leur montrant de l'orgueil & de la fierté, il en obtiendrait ce qu'il se proposait d'en recevoir. Ce système était mal conçu, puisque quelques années après lui-même en fut la victime. * Au reste

* Ried ayant été chargé d'une négocia-

il avait des connaissances assez étendues, & s'appliquait autant par théorie que par pratique aux devoirs de son état. Son esprit était orné par une lecture suivie des meilleurs Auteurs Anglais, Français & Espagnols, le tout accompagné d'une humeur enjouée & d'une vivacité qui lui attiraient l'admiration de tous ceux qui étaient en liaison amicale avec lui.

Dès la seconde visite, il offrit à l'Etranger qui lui avait été recommandé, ses bons offices en le priant de n'avoir plus d'autre table que

tion auprès du Roi de Maroc, s'énonça avec tant de hauteur d'orgueil & de fierté, joignant à cela des menaces outrageantes, que comme il y pensait le moins, plusieurs hommes armés entrèrent dans son appartement & le massacrèrent,

la sienne , excepté celle du Gouverneur , chez qui Ried & l'Etranger se trouvaient fréquemment invités. Il poussa même plus loin la générosité , il le pria de disposer de sa bourse & de son crédit. Rien de plus noble & de plus généreux que ce procédé.

Tout le premier mois se passa à la satisfaction réciproque de l'homme heureux , & de celui qui cherchait à le devenir. Tous deux par une conformité apparente de sentimens se croyaient au comble de leurs souhaits : le premier d'avoir le plaisir d'obliger , & l'autre la consolation de pouvoir reconnaître dignement un acte de bienveillance si rare & si distingué. L'un s'applaudissait d'avoir rencontré l'occasion de donner l'essor à son penchant libéral , & l'autre employait les

talens de son esprit pour tâcher de plaire à un bienfaiteur qui paraissait à ses yeux le Roi des hommes.

Il n'est pas toujours possible que deux esprits, quelque ressemblance qu'ils puissent avoir, se trouvent toujours de même sentiment. Dans le commencement d'une liaison amicale, on apporte souvent plus de circonspection qu'il n'en faudrait, & quand on s'imagine que la sympathie opere avec le plus de force, on se relâche beaucoup plus qu'on ne devrait le faire.

Un rien, une niaiserie & même une question absolument indifférente agitée auprès d'un *bol de punch* ou à la fin d'un grand repas, où le bourgogne & le champagne ont coulé avec trop de profusion, peut causer de fâcheuses révolutions sur deux cœurs qui, de sang-froid, ne

la sienne , excepté celle du Gouverneur , chez qui Ried & l'Etranger se trouvaient fréquemment invités. Il poussa même plus loin la générosité , il le pria de disposer de sa bourse & de son crédit. Rien de plus noble & de plus généreux que ce procédé.

Tout le premier mois se passa à la satisfaction réciproque de l'homme heureux , & de celui qui cherchait à le devenir. Tous deux par une conformité apparente de sentimens se croyaient au comble de leurs souhaits : le premier d'avoir le plaisir d'obliger , & l'autre la consolation de pouvoir reconnaître dignement un acte de bienveillance si rare & si distingué. L'un s'applaudissait d'avoir rencontré l'occasion de donner l'essor à son penchant libéral , & l'autre employait les

talens de son esprit pour tâcher de plaire à un bienfaiteur qui paraissait à ses yeux le Roi des hommes.

Il n'est pas toujours possible que deux esprits, quelque ressemblance qu'ils puissent avoir, se trouvent toujours de même sentiment. Dans le commencement d'une liaison amicale, on apporte souvent plus de circonspection qu'il n'en faudrait, & quand on s'imagine que la sympathie opere avec le plus de force, on se relâche beaucoup plus qu'on ne devrait le faire.

Un rien, une niaiserie & même une question absolument indifférente agitée auprès d'un *bol de punch* ou à la fin d'un grand repas, où le bourgogne & le champagne ont coulé avec trop de profusion, peut causer de fâcheuses révolutions sur deux cœurs qui, de sang-froid, ne

se feraient jamais entrechoqués , & qui semblaient de prime abord n'avoir été créés que pour s'entr'estimer.

Souvent à la faveur de l'opulence , un homme de génie médiocre s'arroge bien des droits qui n'appartiennent qu'aux vrais sçavans.

Vers le milieu du second mois , Ried commençait à vouloir primer sur tout ce qui donnait matière à la conversation , & développait des systèmes qui n'étaient pas toujours les plus raisonnables.

Un homme né sincère trouve toujours de la bassesse à déguiser ses pensées. L'Etranger était de ce caractère , il ne savait point l'art de dire oui , quand il fallait dire non , & Ried méritait souvent , par des entêtemens déplacés , qu'on ne fût pas de son avis, L'Etranger ne

crovait pas qu'il convenait à un homme vrai de payer les droits de l'hospitalité & de la bienveillance, par le deni formel d'une vérité évidente. L'Irlandais de son côté, ne croyait pas devoir le céder à un particulier qui dépendait en quelque sorte de son opulence, d'ailleurs il se ferait cru trop humilié, s'il avait été obligé, par la force d'une relation juste & véritable, de se rétracter de ce qu'il avait assez inconfidemment soutenu, & cela plutôt par opiniâtreté & par orgueil, que par connaissance de cause. De-là les contrariétés & les légères disputes. De celles-ci, l'échauffement de la bile, les vivacités déplacées ; enfin les tons de voix impérieux qui font trop connaître à l'obligé, que le prétendu bienfaiteur voudrait mettre un impôt sur ses lumières, &

donner des entraves à ses sentimens. S'il refuse ce tribut honteux , le bienfaiteur se refroidit, ses gestes, ses regards & ses dedains l'annoncent, & ses propos font bientôt connaître qu'il a diminué d'estime, & de bonne opinion envers celui pour lequel il avait fait paraître la plus forte considération.

Voilà en mignature le tableau de la conduite du sieur Ried à l'endroit de l'Etranger qu'il avait si noblement & si généreusement accueilli.

A peine le troisieme mois fut-il arrivé, que Ried ne témoignait plus avoir pour celui à qui il avait prodigué le beau titre d'ami que de l'indifférence, pour ne pas dire du mépris. Il ne l'écoutait plus comme un homme instruit par l'étude & par l'expérience. Ce n'était plus

L'Oracle qui , dans les premières journées de leur connaissance , paraissait captiver l'attention des auditeurs , & à qui même Ried prodiguait des louanges & de l'encens. Ce n'était plus un homme doué de pénétration & de discernement , c'était seulement un beau rêveur , un causeur impitoyable , qui ne produisait dans la conversation , que des choses puisées dans son cerveau , & cela , parce que Ried ne les avaient pas trouvées dans sa bibliothèque. Enfin l'instant où l'Irlandais devait ou voulait étouffer dans le cœur de cet Etranger tous les sentimens de reconnaissance , dont il était pénétré , arriva. On avait agité une question intéressante , & à laquelle Ried n'avait pas répondu en homme tout-à-fait bien instruit du fait dont il s'agissait ; l'Etranger

mieux informé , voulut l'éclaircir en rapprochant les circonstances & les démonstrations nécessaires à cet effet ; mais Ried , pour ce moment-là , plus opiniâtre que sçavant , s'efforça à contredire ce que l'autre venait d'avancer , & s'oublia même jusqu'au point de faire succéder aux railleries piquantes , certaines expressions outrageantes , dont on ne se sert jamais que pour étaler l'impéiosité , l'orgueil & le mépris.

Que devintes-vous ! ô chere & tendre reconnaissance ! vous qui jusqu'alors aviez navré de joye & de plaisir le cœur de l'obligé. Vous vous enfuîtes presqu'aussi rapidement que le cerf à la vue du chasseur. La vivacité de l'Etranger subitement métamorphosée en une colère que l'honneur de concert avec l'amour-propre inspire , l'emporta

sur les différences que vous exigés. Il fit sentir à cet Irlandais trop opulent, qu'il savait distinguer le bienfaiteur d'avec le tiran impérieux, & prêt à commettre la plus blâmable incivilité, il fut enfin forcé en quittant pour toujours cette maison, de s'écrier que c'était faire payer trop cher des bienfaits, que d'en accorder à ce prix-là.

Tout occupé de la scène qui venait de se passer, il écrivit le même jour un Lettre à cet Irlandais où il lui faisait un tableau général de tous les devoirs que la reconnaissance exige de l'honnête homme, qu'il s'était appliqué à les remplir. Mais il ajoutait que dès que l'honneur se voyait égratigné, fût même par celui qui aurait fait notre fortune, qu'alors tout sentiment de reconnaissance faisoit pla-

ce, non pas à la vengeance, mais à la plus froide indifférence.

La preuve que Ried n'avait pas été bienfaiteur par noblesse d'âme & par sentimens épuré, c'est qu'il fit tout ce que M. Hume a fait à l'endroit de J. J. Rousseau. Autant il avait prôné les bonnes qualités de l'Etranger, autant il s'efforçait à l'avilir & à le décrier. Il lui prodiguait les titres d'ingrat & de méchant, & s'empressait à indisposer contre lui tous ceux qui lui avaient témoigné quelque bienveillance. Plusieurs d'entr'eux, séduits par la prévention, firent *chorus*, & sans examiner qui des deux avait tort, l'Etranger fut condamné. On ne voulait pas même lui permettre de se justifier. Cependant le généreux Lieutenant Colonel C*** ne voulut pas être du nombre des faibles.

Il écouta l'Etranger , eut la générosité de plaider sa cause & la défendit ouvertement à la honte de l'Irlandais & de ses adhérens. Il fit plus , il voulut remplacer Ried dans l'emploi de bienfaiteur , & s'en chargea avec tant de grandeur d'âme & de délicatesse , que ce même Etranger peut encore protester que jamais homme vivant n'a pu graver dans son cœur autant de reconnaissance , de respect & de vénération. La haute sagesse & la probité de ce valeureux Militaire sont trop connues , pour qu'on puisse le soupçonner de s'être livré à un autre sentiment qu'à celui qu'inspire la justice & l'amour du prochain affligé.

Un homme libéral est un Dieu sur la terre ,

Un ami vertueux , un sage défenseur ;

Quand l'Etranger en lui peut retrouver
un pere ,
Et qu'il a tous les traits d'un noble bien-
faiteur,

Lorsqu'on épure par le creuset
de la réflexion les actions de la
plûpart des hommes , on n'y re-
marque que le vernis de la probité
& l'étiquette du sentiment. Ceux
qui, par des dehors trompeurs ont
l'adresse de se faire passer pour les
plus estimables , n'ont ordinairement
que le coloris de la vertu. Examine-
t-on de près les motifs qui les font
agir , la réalité des sentimens géné-
reux ne s'y trouve plus. Orgueil,
ostentation, caprice & fausse com-
passion sont la baze presque de tous
les dons gratuits dont l'opulence se
dépouille en faveur d'un homme
infortuné. Ah ! si les Cresus de nos
jours pensaient quelquefois à leur

fin dernière & remontaient de tems à autre jusqu'à la source d'où leur est venu tant de richesses , ils seraient bien moins durs envers les indigens : ils se condamneraient eux-mêmes à une restitution volontaire envers ceux que la fortune persécute. Combien en est-il, M^{rs}. les riches, qui ne sont indigens que par les injustices & les concussions de vos ayeux. Ils n'existent plus me direz-vous ; cela est vrai, mais les malheureux qu'ils ont faits ont engendré des fils, qui ne sont devenus des objets de pitié, que parce que vos ancêtres avaient eu l'adresse de s'enrichir aux dépens des leurs. Mais cet Etranger qui vient des antipodes peut-il avoir de pareilles prétentions, Qu'en savez-vous ? peut-être son pere ne fit le trajet de l'Amérique, que parce que

son bien était injustement passé entre les mains de celui qui a testé en votre faveur. Vous & lui l'ignorez, toutefois vous lui devez une portion de votre superflu, en considération de ce que ceux qui pourraient avoir une prétention légitime sur une part de votre héritage, ignorent à qui ils pourraient s'adresser pour la réclamer.

Je ne prétens pas établir par ce système des restitutions illégales, l'idée d'un pareil projet n'appartenait qu'à l'Abbé de St. Pierre. Je pense qu'il convient mieux de laisser subsister les chaînes de la société telles qu'elles se trouvent actuellement forgées ; mais je crois qu'il convient à tout écrivain qui aime l'humanité, d'engager les hommes à réfléchir sur des devoirs qui se présentent rarement devant leurs

yeux, sur-tout au milieu des délices d'une heureuse prospérité.

Je fais que je ne suis pas le seul qui ait prêché à peu près une semblable morale. Mrs Steele, Adisson & Lucas en ont bien dit davantage, & ce qu'ils ont écrit sur le même sujet suffirait pour engager les hommes à ne faire du bien aux indigens, que par la seule idée qu'en le faisant avec un entier désintéressement, ils s'attirent non-seulement l'estime de tous les hommes vertueux, mais encore les bénédictions du Ciel. Ce qui vaut infiniment mieux que tous les témoignages de reconnaissance, dont on ne peut donner des preuves réelles, que quand la fortune nous met de niveau avec nos bienfaiteurs. Obliger un ami, obliger un compatriote, obliger un Etranger, sont des em,

plais tout-à-fait différens. Les circonstances seules fournissent à un bienfaiteur généreux, la maniere de se distinguer par la pratique de cette vertu toute divine. Mais dans le nombre de la plupart de ceux qui se plaisent à faire des heureux, il en est peu qui le fassent avec la dignité & le désintéressement convenable à cette pieuse opération.

L'art de savoir accorder des graces ou des bienfaits est trop ignoré du vulgaire, il n'y a tout au plus que ceux qui ont reçu une éducation distinguée qui s'en acquittent avec autant de délicatesse que de promptitude, par ce qu'on leur a appris,

Si benè quod facias, facias citò ; nam citò factum,

Gratum erit, ingratum gratia tarda fecit.

Que M. Hume ainsi que tous ceux qui ont obligé J. J. Rousseau s'examinent

minent d'après le tableau que je viens de faire. J'en excepte le généreux Lord Maréchal & quelques âmes aussi nobles que la sienne : mais que les autres se jugent eux-mêmes, ils conviendront que s'ils n'ont pas agi en conséquence des principes que cette peinture offre à leurs yeux, qu'ils n'ont été que des bienfaiteurs ostentatieux ou intéressés : autant vaudrait-il ne le pas être.

Suivons M. Hume dans sa justification, il nie d'avoir été complice de M. Walpole relativement à la Satyre, dont celui-ci s'est avoué l'Auteur ; il avoue cependant avoir vu cette Epître ou ce libelle *lorsqu'il était entre les mains de tout le monde, & même avant son impression.* Il devait donc alors en homme d'esprit, s'imaginer que connaissant, ainsi

qu'il le dit lui-même, J. J. Rousseau pour un homme *d'un caractère défiant & soupçonneux*, que celui-ci ne manquerait pas de l'accuser d'avoir trempé dans l'impression de cette pièce. Si M. Hume eût eu le secret de prendre les devants & d'avertir Rousseau de ce qui s'était fait, ce Genevois n'eût jamais osé accuser son ami de complicité. Il ne se fût jamais livré à cet excès de sensibilité où s'abandonnent les esprits faibles & qui leur fait ordinairement entasser sottises sur sottises. Mais l'Auteur Anglais croit en avoir dit assez au public en alléguant qu'il se serait lui-même cru coupable de noirceur & de méchanceté, s'il avait imaginé que Rousseau l'eût soupçonné d'être l'éditeur de cette plaisanterie, & que c'était contre lui que le Genevois se disposait à tour-

per toute la fureur. Je ne fais comment M. Hume peut nommer plaisanterie l'outrage le plus formel, & dire ensuite que cependant c'était contre lui que J. J. se disposait à tourner toute sa fureur. Je ne crois pas que l'on puisse mesurer davantage du pouvoir de s'obscurcir, que de s'exprimer de cette maniere. Il continue en disant qu'il *était le dernier des hommes du monde, qui, dans les règles du sens commun, devait être soupçonné.* Et moi je dis que les règles du sens commun indiquaient le soupçon. Mais que si Rousseau les eût mieux connues, il n'aurait jamais mis au jour ses doutes à cet égard. M. Hume ajoute que c'est lui que le Genevois *accuse sans hésiter d'avoir fait imprimer le Libelle, &c.* Cela n'est pas : le plaignant ne nomme per-

sonne, & M. Hume qui, lui seul soupçonne que c'est contre lui, que Rousseau tire à bout touchant, se déclare par-là bien plus coupable que n'ose le faire le Genevois, qui dit uniment que *ce qui navre & déchire son cœur, c'est que l'imposteur a des complices en Angleterre.* Cette phrase n'indique que le soupçon, elle n'accuse qui que ce soit, M. Hume lui seul se l'approprie : en faut-il davantage pour ne pas se persuader qu'elle lui convient plutôt qu'à un autre : cependant je ferai voir plus bas que J. J. Rousseau avait tort d'accuser son bienfaiteur avec aussi peu de certitude qu'il le fit dans cette occasion-là.

Malgré les froideurs & le silence opiniâtre du Genevois, M. Hume continuait cependant de négocier la pension dont il a été parlé. Il en

avait fait les premiers pas, il ne voulait pas reculer par bienséance ou sinon par ostentation, il continuait ses sollicitations à ce sujet auprès du Général Conway : il voulait montrer par-là, qu'il connaissait tout l'esprit de la quintessence du sentiment, bien plus pour s'acquérir le titre de l'homme généreux que pour en remplir tous les devoirs. Solliciter d'un côté & dénigrer de l'autre ne sont pas synonymes. Enfin cette affaire se termine selon ses vœux : il en mande le succès au bon J. J. qui pousse le ressentiment jusqu'à s'obstiner à ne faire aucune réponse à M. Hume. Quelle petitesse ! pour ne pas dire quelle grossièreté ! Un homme qui fait si bien écrire, doit-il ignorer que la preuve du plus grand mépris se manifeste par l'affectation du silen-

ce, & que mêmes des ennemis déclarés lorsqu'ils sont gens au-dessus de la lie du peuple, rougiraient de se traiter de cette maniere. Que fait J. J. Rousseau, tout ce qu'un homme peut faire pour que l'on juge fort mal du fond de son caractère, & qu'on le soupçonne capable d'ingratitude & d'incivilité, il ne fait aucune réponse à son sollicitateur, il se contente d'écrire au bienfaisant Général, qui avait été sollicité, une longue Epitre... La franchise avec laquelle le Genevois prétend s'exprimer dans cette Lettre, ne paroît pas être moulée sur celle des Patriarches, je la trouve trop enveloppée de cette ambiguité à la mode, qui veut que l'on devine les pensées de ceux qui s'en servent.

Si je crois pénétrer dans l'esprit de Rousseau, voici je pense ce qu'il a

voulu dire ou que j'aurais dit en pareille circonstance. Le préliminaire de sa Lettre est un chef-d'œuvre, il s'en faut de beaucoup que le reste de l'Épître lui ressemble. Je ne le répéterai pas; je vais tâcher de tirer le reste au clair, en parlant comme Rousseau, moins malade eût été capable de faire avec beaucoup plus d'éloquence que moi. Il aurait donc pû, en écrivant au Général, s'exprimer ainsi.

« Je me croyais préparé à tous
 » les événemens possibles, & ce-
 » pendant je n'aurais pas prévu ce
 » qui vient de m'arriver. C'est la
 » publication d'une mauvaise plai-
 » santerie qui ne me tient à cœur
 » qu'autant qu'elle pourrait trouver
 » un accès réel auprès des person-
 » nes distinguées qui me font la
 » grace de s'intéresser pour moi. Je

ne dois pas appréhender que V.
 » E. lui donne quelque crédit ; je
 » dois cependant lui avouer que
 » j'en suis affecté au-delà de ce que
 » je devrais l'être. En cela je re-
 » connais les effets de la faiblesse
 » humaine ; je les sens encore mieux ,
 » lorsque je ne puis m'empêcher de
 » soupçonner M. Hume de s'être
 » prêté avec trop de complaisance
 » aux intentions de ceux qui avaient
 » projeté de me ridiculiser. Lui qui ,
 » cependant , s'était déclaré avec tant
 » de chaleur mon Mecène & mon
 » ami. Au reste ce n'est qu'un soup-
 » çon , qui m'oblige , si je me suis
 » trompé , de lui faire telle répa-
 » ration que son amitié pour moi
 » voudra lui dicter. Si l'on fait m'of-
 » fenser je me glorifie de pardonner
 » même à mes ennemis ; & mon
 » ressentiment ne répareit jamais au
 » lever

» lever du soleil. Ma trop grande
 » sensibilité pour des procédés qui
 » tendent à me consterner , serait
 » moins pardonnable dans une situa-
 » tion plus heureuse. Je prie V. E.
 » de ne l'attribuer qu'à l'excès des
 » chagrins qui m'ont environné jus-
 » qu'à ce jour. C'est par vos bontés
 » que je vais être en situation de
 » pouvoir les oublier. Ah ! que ce
 » jour est brillant à mes yeux ! que
 » de joye ne m'apporte-t-il pas ?
 » sur-tout quand je pense que c'est
 » dans ce jour le plus heureux de
 » ma vie , que j'apprens , par la Let-
 » tre de M. Hume , que mes infor-
 » tunes vont finir pour jamais , au-
 » tant par les bienfaits de Sa Ma-
 » jesté , que par la continuation de
 » la protection dont vous daignez
 » m'honorer.

» Oui je vais dès cet instant fou-

» ler à mes pieds le souvenir de
 » mes malheurs passés, pour ne plus
 » penser qu'à me rendre digne de la
 » grace que le meilleur des Rois,
 » a bien voulu m'accorder sur l'ex-
 » posé que Votre Excellence s'est
 » donné les soins de lui faire de ma
 » situation. Qu'il me soit permis de
 » le publier ; qu'il me soit défendu
 » d'en parler, mon silence ne dimi-
 » nuera rien de tous les sentimens
 » de la plus respectueuse reconnais-
 » sance, & dont mon cœur fera
 » pénétré tant que je respirerai ; &
 » ma plume, s'il m'est permis de
 » s'en servir, guidée par le devoir
 » le plus légitime, ne coulera sur le
 » papier que pour annoncer à toute
 » la terre que la Grande Bretagne
 » a le bonheur de voir sur le trône
 » un Souverain bienfaisant dont le
 » cœur est véritablement digne de

» Dieu, & que de même elle a
 » la fatisfaction de pouvoir admirer
 » dans le cabinet de ce grand Roi
 » un Ministre capable de contribuer
 » à la gloire de son règne & à la
 » félicité des peuples qui lui sont
 » soumis ».

Mais point du tout, le bon J. J. voulait réalifer ce qui se trouvait inféré dans le Libelle dont le sieur Walpole était l'Auteur, où il est dit, *vous avez assez fait parler de vous par des singularités peu convenables à un véritable grand homme*, & il ne voulait pas démontrer à ses ennemis qu'il pouvait avoir une fois le sens commun. En effet est-il rien de plus insensé que d'avouer en écrivant au Général-Ministre, *que l'excès de son accablement plongeait son esprit dans les fers*, & que tout ce que lui dictait la raison, (il aurait

mieux dit les égaremens de son esprit) étoit de suspendre ses résolutions sur une affaire aussi importante ; il voulait parler de celle qui le conduisait à recevoir une pension de la part d'un Roi bon , humain & libéral.

Dans la maniere de s'exprimer , ne dirait-on pas , qu'il n'y avait rien de plus important que de s'opposer à son bien être. Mais hélas ! la mémoire s'enfuit avec l'âge. Dans une Lettre à Milord Maréchal , le Genevois expatrié consent à être pensionné , toutefois aux conditions que cela ne fera point de bruit , puisqu'il témoigne que *le secret de cette affaire* , comme si le salut de l'Etat en dépendait , *sera pour lui une circonstance très-agréable*. A peine lui a-t-on promis ce secret tant désiré , que ce Philosophe postiche ,

échange tout-à-coup de batterie, il écrit au Général Conway, qu'il veut employer l'orgueil qu'on lui impute à se glorifier du bonheur d'être pensionné d'un grand Roi, & que ce qu'il y voit de plus pénible est de ne pouvoir s'en honorer aux yeux du Public comme aux siens, mais que lorsqu'il recevra les bienfaits, il veut, ajoute-il, pouvoir se livrer tout entier aux sentimens que ces mêmes bienfaits lui inspireront. Le reste de l'Épître n'est que du compliment, où l'Auteur prie qu'on lui réserve la bonne volonté où l'on est de lui faire du bien pour des tems plus heureux. Est-il possible de tomber avec du bon sens dans un pareil égarement ! N'est-ce pas dans le fort des douleurs qu'il est le plus naturel de desirer d'en être soulagé ? & Rousseau, dans l'accès de la maladie qui

l'afflige, refuse follement le vrai remède qui pourrait en opérer la guérison.

M. Hume prétend que la Lettre de Rousseau, au Ministre, leur parut un refus absolu d'accepter la pension. J'oserois soupçonner que M. Hume ne fut pas le dernier à interpréter ainsi l'idée du Genevois. Je crois que ces Messieurs ne se connaissaient pas encore bien en énigmes, je vais les éclairer : il y a à parier que J. J. avait bien plus d'envie d'accepter que de refuser; mais sa façon de penser sur le chapitre des bienfaits, à recevoir & qui l'a est tout-à-fait particulière, le plongeait dans des embarras, qui, loin de nettoyer les idées, ne font que les embourber davantage. Rousseau, à la réception de la nouvelle que lui venait d'annoncer M. Hume,

s'était déjà gonflé de ressentiment contre celui-ci , & avait déjà pris assez inconsidérément la résolution de ne plus avoir de commerce avec cet Anglais. Quand l'Historien lui manda que l'affaire de sa pension était enfin terminée , le Genevois se trouva doublement embarrassé. Quoi , se disait-il ! moi recevoir des bienfaits par la médiation d'un homme qui s'est uni avec ceux qui m'ont couvert de honte & d'opprobre ! d'un homme qui m'a réduit dans l'absolue nécessité de le haïr , ou sinon d'oublier son existence. Non , J. J. Rousseau n'est point capable de pareille lâcheté ; lui vivre heureux à ce prix-là , serait dégénérer aux sentimens les plus délicats , il vaut beaucoup mieux languir & périr même , que de couler ses jours dans l'opulence , lorsque cette opulence

ferait l'ouvrage d'un ennemi. Pourrait-il jouir paisiblement du plaisir d'être content, quand les échos de sa solitude, lui répéteraient les discours que M. Hume tiendrait dans le public en affichant de tous côtés que l'Etranger à qui il a fait obtenir une retraite paisible & les bienfaits de sa Majesté, n'est qu'un ingrat & le plus méchant de tous les hommes.

Voilà le nœud de la piece, passons au dénouement; c'est un Genevois qui veut reculer pour mieux sauter; il ne refuse point, mais, sous des prétextes assez équivoques, il élude seulement ce qu'il desire avec empressement : il veut suspendre, pour voir comment il pourra s'affranchir des liens qui le retiennent encore au char de l'Auteur Anglais qu'il n'aime plus & sans trop savoir pourquoi, ou plutôt

pour des vêtiles qui n'inspirent pas même l'indifférence. Il demande du tems pour pouvoir s'affranchir de la captivité dans laquelle les bienfaits reçus pourraient le retenir; il ne veut être redevable de la grace qu'on lui offre qu'aux bontés du Prince & aux soins généreux de son Ministre; il ne veut plus les accepter en silence, pour avoir lieu d'informer le public que ce n'est pas à la sollicitation de M. Hume, mais à la priere du Général Conway, qu'il a eu le bonheur de les obtenir. Il veut lui-même entonner la trompette & crier à haute voix, je ne dois plus rien au perfide que j'avais cru mon ami : ses procédés & sa trahison m'en ont donné quittance; je ne vis & ne respire que par les royales libéralités d'un grand Roi qui a reconnu à la fin que mon

mérite & mes talens étaient dignes de ses bienfaits.

Si je me suis trompé dans mes spéculations ingénieuses, bien d'autres se tromperont après moi. En attendant, je vais poursuivre la tâche que je me suis imposée au risque de me tromper encore. Au reste, je n'y entends point finesse, j'écris comme je parle, & parle comme je pense.

On voit encore dans les pensées de M. Hume, qui accompagnent ses réflexions, un petit trait de vengeance qui ne sied du tout point à un homme qui veut avoir la réputation de bien écrire. Comment est-il possible lorsqu'on pense faux d'être juste dans ses décisions ?

Quant à l'accablement profond, dit-il, dont Rousseau se plaint dans sa Lettre au Général Conway, & qui

lui ôtait jusqu'à la liberté de son esprit , je fus rassuré à cet égard , par la Lettre de M. Davenport , qui marquait que précisément dans ce tems-là , son hôte était très-gai & très-sociable.

Un Philosophe ou qui s'imagine de l'être , n'étale pas toujours ses déplaîsirs aux yeux de ceux qui l'environnent : il affecte autant qu'il peut cette égalité d'âme qui convient si parfaitement à l'homme raisonnable , il prend le masque du Héros , mais , dans son cabinet , sa grandeur d'âme s'évanouit.

N'est-il pas des instans où l'homme le plus consterné cherche par une gaieté affectée de s'étourdir sur ses chagrins. Mais je ferais plus tenté à croire que J. J. se flattait follement que sa Lettre , au Général Couway , produirait l'effet qu'il en

espérait : qu'il s'applaudissait de son chef-d'œuvre épistolaire , & se réjouissait d'avance du triomphe que son amour-propre lui laissait entrevoir. *Je reconnus-là*, dit encore M. Hume , *cette faiblesse ordinaire de mon ami qui veut passer pour être persécuté par l'infortune , les maladies , les persécutions lorsqu'il est le plus tranquille & le plus heureux.*

Ah ! M. Hume , ne me donnez jamais , je vous prie , votre amitié à ce prix-là. On ne traite plus d'ami , pas même ironiquement , un homme à qui l'on prête toute la bassesse du sentiment le plus abject. Vous enfoncez le poignard trop galamment , & le poison dont vous l'imbibés ne ferait du tout point de mon goût. Je vois bien qu'il ne faut pas que vos amis indigens s'avisent

de rire en votre absence, ils y perdraient trop, & je n'y veux rien gagner.

Son affectation de sensibilité extrême, ajoutez-vous, était un artifice trop souvent répété, pour en imposer à un homme qui le connaissait aussi bien que moi, je soutiens que vous ne le connaissiez pas ou que vous feigniez malicieusement de ne pas le connaître. Il se peut qu'il ait eu un peu trop d'affectation dans la sensibilité que J. J. a fait paraître, il se peut même que ce soit l'effet de la maladie dont il est attaqué; mais en ajoutant que c'est pour se rendre plus intéressant vis-à-vis la comifération du public, ne semble-t-il pas que vous invitiez ce même public à ne plus s'épancher en secours généreux envers un vieillard accablé d'infirmités, & qui touche à

la décrépitude. Vous ne croyez pas non plus que moi, que ce vieillard possède quelque trésor caché. En vérité votre intention, en peignant de la sorte ceux que vous nommez encore vos amis, n'annonce pas un ami de l'humanité où le vrai Philosophe qui plaint les vicieux & déteste les vices.

Puis-je vous demander si les sentimens que vous inspirez dans vos productions littéraires sont de la même espece? je vous proteste, s'ils ressembtent à ceux-ci, que je ne voudrais pas même aspirer à l'amitié des Lecteurs qui y applaudiraient, fussent-ils sur le trône du Mogol.

Dans la Lettre de M. Hume à M. Rousseau, en date du 19 Juin 1766, on n'y peut remarquer que beaucoup de zele pour engager le se-

cond à déclarer à quelles conditions il voudrait recevoir la pension, qu'il n'osait plus accepter, comme je l'ai déjà fait remarquer, par l'entremise de l'homme qu'il croyait être son plus grand ennemi,

La réponse de Rousseau à cette Lettre ne développe que très-obscurément le crime prétendu de son ancien bienfaiteur. Est-il possible que J. J. qui prétendait porter nuit & jour le flambeau de la raison, ait refusé lui-même de s'en servir dans cette occasion ? J'aurais pardonné le style de cette Lettre à une précieuse ridicule. Quoi ! toujours de l'énigme entourée des lambeaux que le soupçon déchire de la faiblesse de l'esprit humain, & le tout couronné par une invective outrageante qui paraît tout-à-fait étrangère au sujet.

Le public aime à être trompé, écrit J. J. à David Hume, & vous êtes fait pour le tromper. Je ne vois pas que ce reproche puisse avoir rien de commun avec la prétendue trahison dont le Genevois accuse son ancien ami. Répondra-t-il qu'il était pleinement convaincu que M. Hume le trahissait & le dénigrait par quelque Satyre donnée au public. Pourquoi en laisse-t-il ignorer les circonstances ? pourquoi ne va-t-il pas tout de suite au fait, où il n'arrive jamais ? pourquoi ne cite-t-il pas des preuves par lesquelles son ami puisse se reconnaître coupable. S'imagine-t-il qu'après lui avoir reproché qu'il est fait pour tromper le public, que le public le lapidera. Quelle faiblesse ! supposons pour un instant que M. Hume eût agi à la mode de la plûpart des amis de notre tems,

en

en se prêtant aux plaisanteries de certains esprits légers qui se plaisent à mordre sur la pauvreté & à se divertir aux dépens de ceux qu'ils croient sans défense. Etait-ce un crime impardonnable ? cela valait-il la peine de se courroucer avec tant de chaleur & de rompre avec autant d'éclat & de ressentiment que si M. Hume eût été lui-même l'Auteur du Libelle de M. Walpole ; ou enfin qu'il eût trempé dans une conjuration où la vie du Genevois eût été en danger ; mais non , ce n'est point la vie qui lui est chère , c'est sa réputation que J. J. abandonne avec peu de regrets. Je n'y puis plus tenir : ah , M. Rousseau , permettez-moi de vous le dire , votre maladie vous fait échouer contre un écueil qui me paraît tout-à-fait imaginaire. Est-ce que la réputation

de l'honnête homme n'est past toujours à sa disposition, dépend-elle des fots discours de quelques écervelés ou de l'épigramme d'un mauvais plaifant ?

Dans les discours qui se font élevés contre votre amour-propre, vous a-t-on accusé de quelques traits qui deshonnorent ? vous a-t-on prêté des débauches criminelles & des mœurs dépravées. Vous a-t-on accusé de bassesses flétrissantes, & qui font fuir & abhorrer quiconque s'en est rendu coupable ! rien de tout cela : on a plutôt ironnisé que calomnié. Le ridicule est retombé, à la face des honnêtes gens, sur le mauvais plaifant ; & malgré que la voix publique défend avec beaucoup de zele & de compassion votre cause, peu satisfait d'un Avocat si respectable, vous vous exha-

lèz en plaintes ameres : vous criez tout à la fois au feu, aux voleurs, à l'opprobre & à la vengeance. Vous plaidez & vous jugez vous-même en dernier ressort, & le tout sur de simples soupçons. Répondez, est-ce vous qui êtes l'Auteur éloquent de tant de bonne morale & de ses grands sentimens qui se lisent dans plusieurs de vos productions ? Quelle éducation donnez-vous par votre exemple ? quelle modération inspirez-vous par votre conduite ? non, vous ne scandalisez pas ; mais, en vérité, vous faites pitié.

Poursuivons. Dans la même Epître on y lit : *Quant aux bons offices en matiere d'intérêt avec lesquels vous vous masquiez, je vous en remercie & vous en dispense.* Je ne veux pas que M. Rousseau, sacrifie à la politique & à la dissimulation, il

est beau d'être sincère, parce qu'il
ferait à souhaiter, pour le bonheur
du genre humain, que tout le
monde le fût. J'avoue même qu'il
convient à tout homme d'honneur
de savoir répéter à propos ces
beaux vers de Voltaire.

Seigneur, il est bien dur pour un cœur ma-
gnanime,
D'attendre des secours de ceux qu'on méfesse-
time,
Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits sont
rougir.

Mais de se livrer à ce senti-
ment avant que d'être bien con-
vaincu que son bienfaiteur soit cou-
pable de trahison; de s'y abandon-
ner sur l'apparence trompeuse de
certaines démarches, auxquelles on
veut prêter gratuitement des inten-
tions criminelles; en vérité ce n'est
plus agir en homme raisonnable,
c'est annoncer une imagination éva-
porée qui n'apperçoit dans le loin-

tain que des fantômes qui disparaissent en les approchant.

Examinons encore jusqu'où le Philosophe Genevois porte le ressentiment. *Je me dois*, dit-il à M. Hume, *de n'avoir plus de commerce avec vous, & de n'accepter pas même à mon avantage aucune affaire dont vous soyez le médiateur.* Ici, il faut se mettre à la place de M. Hume, en le supposant innocent, & convenir qu'après les démarches qu'il avait déjà faites auprès des Ministres pour faire obtenir à J. J. Rousseau une pension de S. M. B. que cette phrase était pour lui un coup de foudre. Supposons-le coupable, elle ne pouvait que l'étourdir & le révolter, sur-tout en réfléchissant sur la situation étroite où J. J. se trouvait. Ce refus opiniâtre ne pouvait que révolter les personnes sen-

féés qui conviennent qu'il est du devoir du Philosophe de ménager toutefois sans bassesse, ses intérêts les plus chers, & qu'il doit en faveur à propos faire plier son fort à l'approche des circonstances.

Ou M. Rousseau était assez aisé pour se passer de la pension, ou il ne l'était pas ? Dans le premier cas il était honteux à ce Philosophe d'avoir consenti qu'on la sollicitât à titre de secours pieux & charitable ; & dans le second, il y avait de la folie à ne vouloir pas la recevoir, fût même par la médiation d'un homme qui, cependant ne s'était point encore déclaré ouvertement son ennemi, & qui continuait à jouer avec chaleur le rôle de l'amitié.

Si je ne connaissais pas les hommes autant que j'ai appris à les con-

naître, & sur-tout Messieurs les Anglais, je ferais incliné à croire même par la superbe réponse de M. Hume à l'Épître de Rousseau, que le premier est absolument innocent de la prétendue trahison dont le second l'accuse. Voyons comme le premier s'y prend pour se justifier. *Sa conscience*, dit-il, *ne lui reproche rien*, elle renferme les preuves d'une affection sincère, & lui fait lire avec surprise des accusations si violentes, que les trouvant fixées à de simples généralités, il lui est impossible de les concevoir. Il suppose qu'elles ne peuvent émaner, que de la part de quelqu'infames calomnieux. Il demande à J. J. de les lui nommer, ou de le mettre à même de se justifier. Il se déclare innocent, c'est comme tel & non comme un ancien ami qu'il veut plaider sa cause & con-

fondre l'imposleur. Rien de plus raisonnable que *cette demande.* Rien de plus juste que de déferer à ce qu'elle exige. On ne trouve point dans cette Lettre de ces phrases boursouflées ni enveloppées par le moindre mot énigmatique, tout y est clair & distinct : mais J. J. qui veut toujours se singulariser, demeure trois semaines à composer tout un Volume pour répondre à M. Hume, tandis que quatre pages tout au plus auraient suffi pour accorder à l'Auteur Anglais tout ce qu'il demandait.

Que fait-il pour éclaircir un sujet qu'il n'a fait qu'obscurcir davantage par des phrases encore plus sombres que les précédentes. Il débute par une excuse qui est démentie par la longueur de l'Epitre.

Je suis malade, dit M. Rousseau,
&

E peu en état d'écrire. Cela était vrai, on ne peut en douter ; j'en ferai l'analise dans le cours de cette réfutation, sa maladie n'était pas peu de chose, elle me paraît même incurable, & ce grand factum qui ne dit rien, & qu'il a pourtant sçu conduire à 68 pages d'impression le prouve encore mieux que le prétexte de sa maladie. C'est sa dernière piece, qui annonce très-éloquemment qu'il n'est plus en état d'écrire pour être entendu des Lecteurs ordinaires qui n'ont pas le talent d'expliquer des logogripes, & qui préfèrent aux sublimes obscurités les efforts de la raison & les chef-d'œuvres d'un bon jugement.

Rousseau continue, *mais vous voulez une explication, il faut vous la donner, & quelques lignes plus bas, je vous l'envoie, oui, bien la*

Lettre, mais non pas l'explication. Elle sera longue, oui bien l'Épître qui ne contient qu'une récapitulation de mille circonstances inutiles, qui ne tendent nullement à mettre en évidence la prétendue trahison de l'accusé.

Ah, mon cher Rousseau ! convenez que vous n'étiez plus à vous-même quand vous écriviez. *Je ne vis point dans le monde, j'ignore ce qui s'y passe ; je n'ai point de parti ; je n'ai point d'associé ; point d'intrigue, on ne me dit rien ; je ne sais ce que je sens ; mais comme on le fait bien sentir, je le sais bien.* Si vous appelez cela de l'explication, les sauvages l'appellent du galimatias en beau stile. Je crois, ma foi, que vous auriez besoin d'un commentateur. La Sybille de Cume n'entortillerait pas mieux ses Oracles, &

je crois même qu'un nouvel Œdipe
serait fort en peine d'expliquer clai-
rement ce que vous vouliez dire,
*par je ne sais ce que je sens , mais
comme on me le fait bien sentir , je
le sais bien.*

Tout ce que je puis vous dire ;
c'est que je n'ai oui tenir de sem-
blables propos qu'à gens dont l'es-
prit n'était pas bien raffiné. Je les
plaignais , j'en fais de même à votre
égard.

Je m'étonne que M. Hume se soit
si fort allarmé par la lecture de vo-
tre Lettre ; il fallait qu'il fût bien
bon ; quant à moi , je vous l'aurais
renvoyée avec prière d'être moins
éloquent , plus clair & plus équi-
table. C'est être injuste que de con-
damner *ipso facto* , ses amis sur de
simples conjectures.

Vous y promettez toutefois en

ne consultant que votre ressentiment, de convaincre M. Hume de trahison, vous dites que vous voulez *commencer par les indices & finir par les démonstrations*. Si les tribunaux de judicature adoptaient cette nouvelle manière de juger, que d'innocens risqueraient d'être conduits au supplice ? J'aurais attendu de votre précédente façon de penser, que des indices vous en seriez venu aux preuves, & non pas à des démonstrations qui ne démontrent que vos frayeurs chimériques.

Voyez jusqu'où s'étend votre égarement ; s'il est permis à l'esprit humain de s'égarer , il ne lui est pas permis de courir jusqu'à la calomnie. Vous y êtes arrivé cependant, & j'ose croire sans vous en appercevoir. Vous qui craignez tant les suites honteuses de la mé

disance, pouviez-vous dire, *je quittais la Suisse fatigué des traitemens barbares ?* Qu'auriez-vous dit de plus en vous échappant de Tunis ou de Salé ; en supposant que vous y eussiez été détenu dans les fers les plus durs & les plus honteux. *Traitemens*, ajoutez-vous, *qui ne mettaient en péril que votre personne , & laissaient votre honneur en sûreté.* Pour prouver qu'en écrivant cette Lettre, vous étiez bien malade, & que vous vous laissiez emporter par les accès du délire ; je vais tracer une légère esquisse de ces traitemens barbares, je démontrerai très-clairement que votre honneur ne courrait en Suisse aucun danger, & que votre personne y était moins en péril que par-tout ailleurs. Vous aviez choisi pour votre retraite Môtier-Travers, l'un des plus sains

& des plus beaux endroits des montagnes du Comté de Neuf-Châtel ; habité , sur-tout en Été , par quantité de personnes estimables par leur mérite & leur affabilité. On vous y laissait vivre à votre fantaisie ; on vous y accueillait amicalement , & vous y étiez traité avec des égards qui pouvaient chatouiller l'amour-propre d'un Philosophe orgueilleux. Vos rêveries vous conduisaient selon vos souhaits & à pied jusqu'au plus haut des montagnes voisines , & dans des bois où les Charbonniers étaient assez surpris de vous y rencontrer si souvent. C'est d'eux-mêmes de qui je tiens cette vérité ; je leur ai demandé ce que vous y faisiez ; je crois , me répondit l'un , qu'il y cueillait des fraises ; mais j'interprétais mieux sa réponse , & je fais

que, sçavant dans la connaissance des plantes, vous ne faisiez ce trajet que pour herboriser.

Je suis bien certain que ce n'est pas de la part des ces bonnes gens qui, dans ce pays-là, sont bons & humains que vous avez reçu des traitemens barbares.

Un Ecclésiastique, M. le Professeur de Montmolin vous avait donné de prime abord des marques de son estime & de sa bienveillance; l'un & l'autre vous devinrent à charge, & par des traits peu convenables à un Philosophe, vous fîtes tous vos efforts pour vous aliéner son amitié. Il voulait opérer votre conversion, tandis que vous vous entêtiez à vouloir en faire un Prosélite selon la Confession de foi de J. J. Rousseau. Ce n'est pourtant pas chez lui que vous reçûtes des

traitemens barbares. Avouez ; de bonne foi , que vos trop profondes rêveries vous éloignent quelquefois du sein de la raison. Ce n'est pas en se cabrant contre les opinions reçues que l'on peut se faire aimer dans un village. Un Londres, un Paris ou quelques autres grandes villes fourmillent en gens qui aiment la nouveauté ; c'est-là , où les nouveaux systêmes peuvent trouver des partisans : mais dans le cercle de deux ou trois hameaux , les préjugés y sont trop profondément plantés pour les pouvoir déraciner avec de simples paroles.

Mais venons à l'époque où vous pourriez dire que vous reçûtes les atteintes d'un traitement barbare.

Vous aviez répété dans l'une de vos conversations , & d'après les Mahométans , que les femmes n'ont

point d'âme ; fans doute que vous n'étiez pas de leur sentiment , surtout lorsque vous fixiez votre chere gouvernante. Votre aveuglement sur sa conduite vis-à-vis de vos voisins & de vos locataires prouvait assez la bonne opinion que vous aviez de ses prétendus sentimens délicats. Celle-ci avait un ame , fans doute , & peut-être était-ce un pré-sent que vous lui faisiez par reconnaissance. Mais vous le savez , les beaux sentimens ne peuvent émaner que d'une belle âme , & puis-je vous demander si M^{le}. le Vasseur , s'en est toujours glorifiée ?

Je fais bien que le Maréchal d'A. n'eut pas plus d'empire sur l'esprit de Sa Souveraine que votre gouvernante en a sur le vôtre. Permettez-moi de le prouver par le récit d'une Anecdote récitée, sur

les lieux, par gens dignes de foi.

Cette souveraine qui donnait des loix à votre cuisine & à votre conduite, n'avait pas moins de pouvoir sur votre confiance que sur votre trop aveugle crédulité. Bien persuadée que vous ne la démentiez jamais, n'eût-elle pas la lâcheté d'accuser une personne estimée, par une probité reconnue, d'avoir détourné d'un certain tiroir un louis d'or neuf; quoique l'innocence ne s'abaisse pas toujours à se justifier, elle cherche cependant quelque consolation à le faire avec cet esprit de douceur & de naïveté qui lui est naturel. L'accusée s'adresse à vous en se déclarant innocente & incapable d'une telle basse; elle s' imagine que l'Auteur d'un chef-d'œuvre, qui traite de l'éducation, doit être assez prudent pour suspendre

son jugement jusqu'après *un très-
amplement informé*, & qu'enfin il
sera assez judicieux pour ne pas
imiter les Juges de Calas, ou tout
au moins pour ne pas prononcer
un arrêt sans préalablement avoir
oui le demandeur & le défendeur.

Mais point du tout, J. J. Rouss-
seau plus despotique en cette ren-
contre que le grand Sultan, oublie
les sages leçons que lui-même a
données en défendant sa propre cau-
se. Il se plaint de ce qu'on l'a jugé
sans l'entendre, & veut lui-même
condamner sans daigner écouter,
& même sans confronter l'accusée
avec l'accusatrice. Cela n'est ni beau
ni honnête, & cette conduite si
opposée à vos propres principes,
s'éloigne furieusement de la raison
& de l'équité. Doit-on juger de
la beauté de l'âme de votre chere

gouvernante par l'extrême confiance que vous avez dans tout ce qu'elle fait & ce qu'elle dit. L'accusée, par prudence, s'adresse à vous, non-seulement pour détruire le soupçon, mais pour vous alléguer toutes les raisons qui peuvent concourir à prouver son innocence. A peine a-t-elle exposé le fait, que vous l'interrompez avec une vivacité peu convenable au Philosophe, pour lui répondre. *Je fais ce que je dois penser là dessus ; tout ce que vous me diriez n'est pas capable de détruire dans mon esprit la bonne opinion que je dois avoir de M^{le}. le Vasseur, que je connais depuis long-tems incapable de m'en imposer ; & lorsqu'elle me dirait à minuit qu'il fait jour je le croirais.* Ah l'excellent Juge ! ah que cette phrase est admirable ! n'est-elle pas digne d'un Auteur célèbre

que l'on place au rang des grands hommes de ce siècle. Convenez , M. le grand homme , que celui qui écrit aussi bien & avec autant de bon jugement que vous le faites dans quelques uns de vos Ouvrages , & qui , en même-tems , parle si mal dans son domestique , est un protégé tout-à-fait dangereux à la société.

M^{lle}. le Vasseur était , selon vous , douée d'une âme trop noble & trop belle , pour oser calomnier votre Hôtesse , vous l'en croyez sur sa parole , tandis que vous répétez que les femmes n'ont point d'âme. Quelques Payfans racontent vos discours à leurs cheres moitiés , & celles-ci , pour appaiser les fumées trop épaisses de votre imagination échauffée , vous menacent de vous faire prendre un bain froid dans la

fontaine publique. Vous en fûtes quitte pour la peur, & voilà l'un des traitemens barbares dont vous vous plaignez. Passons au second qui fut le dernier.

Un jour de foire, une troupe d'ivrognes s'attroupent à dix heures du soir devant votre porte en pestant contre vos sentimens erronés ou du moins qui leurs paraissaient tels. L'un d'eux jette une pierre * qui passe de la fenêtre dans votre

** Toute la Communauté de Môtier-Travers s'accorde pour dire que la pierre produite pour la preuve de ce fait, était beaucoup plus grosse que le trou du carreau de vitre supposé avoir été cassé par cette pierre : & presque tous les habitans prêtent cette petite noirceur à la malice de Mademoiselle le Vasseur qui, n'étant pas aimée, voulait trouver des prétextes pour engager Rousseau à changer de pays.*

chambre ; elle ne vous fit aucun mal. La justice, dont le chef était votre protecteur déclaré, prend des informations pour poursuivre les coupables & les punir : on ne les découvre pas. Serait-ce ce que vous appelleriez un traitement barbare ? c'est pourtant le seul que vous pourriez citer, s'il était permis à un homme de bons sens de se servir en pareille conjoncture de cette expression.

De tout ce que je viens de rapporter, vous prenez l'occasion d'étaler des frayeurs paniques qui vous font imaginer qu'on en veut à votre vie, tandis que près de votre retraite menacée, vous aviez un asile assuré. La communauté de Couvet vous offrait des Combourgeois humains & généreux qui se seraient empressés à vous donner des mar-

ques de leur protection. Mais vous vouliez changer d'air & de climat: il fallait, pour masquer votre humeur inconstante, enfanter des prétextes, & j'appréhende bien que ceux dont vous vous êtes servis ne soient pas applaudis par les hommes de bon sens. Pour vous convaincre que vous ne deviez pas éprouver des traitemens barbares, on vous accompagne jusques dans l'Isle de saint Pierre, au milieu d'un lac, dans une terre inaccessible à vos ennemis ou du moins que vous croyez tels; mais les Souverains de cet endroit-là, jugent à propos de vous signifier de choisir un autre asile. La politique le veut, on craint que votre plume ne franchisse les airs pour inspirer aux habitans d'un Etat voisin des sentimens de patriotisme que l'on souhaiterait qu'ils

qu'ils n'eussent pas. Oferiez-vous nommer cette conduite un traitement barbare ? que vos Livres en aient effuyé, j'en conviens : mais vous, en les composant, ne deviez-vous pas vous y attendre. Soyez plus équitable, ne taxez plus de barbares des peuples chez qui, malgré vos singularités, vous avez reçu les traitemens les plus doux, autrement je croirai que vous ne connaissiez plus la valeur des expressions. Puis-je mieux le croire, quand vous alléguez pour les indices d'une trahison que l'on a tramée contre vous, ce grand éloge que vous faites des grands talens & de l'honnêteté bien établie de M. Hume, & que vous accompagnez fort inutilement de la relation de votre voyage à Londres, passant par Strasbourg, Paris, &c. mais c'est

à Douvres où je vous arrête. *Transporté*, dites-vous, *de toucher enfin cette terre de liberté*, & d'y être amené par *cette homme illustre*; * je lui saute au cou, je l'embrasse étroitement & sans rien dire, mais en couvrant son visage de baisers & de larmes qui parlaient assez; cela est vrai, ils en disaient même plus qu'il en fallait. On passe à des femmes quand on leur accorde ce qu'elles ont longtemps désiré, & à de jeunes écoliers à qui l'on distribue des prix, ces petits accès d'une joie immodérée qui s'évaporent aussi vite que les fumées d'un feu de paille; mais des faïfiffemens de cette nature, exprimés par les embrassemens & les larmes d'un vieillard sexagénaire, ne sont que les avant-coureurs qui annoncent que

* M. Hume.

le bon homme commence à tomber dans l'enfance : convenez de cette vérité. Plus bas vous faites la question, *je ne sais ce que M. Hume fait de ces souvenirs*, vous voulez dire de ces treffaillemens de joye, & vous ajoutez, *j'ai dans l'esprit qu'il doit en être quelquefois importuné*, je crois qu'il l'était bien davantage lorsque vous lui en faisiez éprouver les effets. Des baisers, des embrassemens réitérés & des larmes hors de propos, importunent toujours un homme raisonnable, à moins que ce ne soit dans une première entrevue, après une longue absence, ou enfin à la suite de quelque événement miraculeux qui tiennent du prodige. Le retour d'un parent échappé d'un naufrage ou d'un danger éminent ; celui d'un ami qui revient d'un voyage de

long cours : celui d'un fils que l'on croyait perdu : sont affûrement des circonstances très-touchantes ; mais que penser d'un homme avec lequel on vient de faire le même trajet qui , à propos de botte , vous serre , vous étouffe , pleure & sanglotte tout à la fois , s'imaginant par ces démonstrations sinceres ou non , témoigner la plus vive reconnaissance ? En vérité , mon cher Philosophe , Erasme vous aurait mieux caractérisé que je ne puis le faire.

Je soupçonne que M. Hume s'apercevait bien que vous dégénériez à votre titre ; il n'osait pas vous le dire , & c'est à cause de son silence que vous le soupçonnez dans la suite de vous trahir , & c'est de ce seul soupçon que vous tirez les indices qui précèdent les démonstrations qui doivent , selon vous , faire

preuves contre lui. Hélas, que je
 vous plains ! poursuivons : vous
 avouez avoir été fêté & bien vu
 de tout le monde en arrivant à
 Londres, & quelques lignes plus
 bas, vous vous plaignez que toutes
 les marques d'estime que l'on vous
 avait prodiguées se métamorphose-
 rent subitement en froideurs & en
 indifférence même jusqu'au mépris.
 Je vais vous en expliquer claire-
 ment la raison : l'Angleterre, par
 quelques uns de vos Ouvrages, avait
 conçu de vous & de vos talens une
 si haute idée, qu'elle ne croyait
 faire que ce qu'elle devait à sa
 propre réputation en vous accueil-
 lant de la maniere la plus distin-
 guée. Elle voulait payer, en vous
 faisant du bien, ce qu'elle avait
 oublié d'accorder à l'immortel Mil-
 ton & à quelques autres Ecrivains

célèbres qu'elle avait laissé mourir dans les bras de l'indigence ; enfin les nombreuses éditions de l'Eloyse & d'Emile , vous avaient acquis en fait de morale la même réputation que Pamela en fait de Roman avait acquis à Richardson , & peut-être quelques Bourgeois de Westminster espéraient-ils que par le secours de la métempfycose , Pope , Steele ou Adisson étaient ressuscités dans la personne de J. J. Rousseau. Vous aviez déjà par devers vous des traits de plume que vos plus grands ennemis ne pouvaient se dispenser d'admirer , à moins que d'être des parfaits ignorans : avec ces titres , vous arrivez à Londres ; mais on n'y avait pas encore vu entre les feuillets de vos livres , ces caprices , ces boutades & ces singularités qui vous sont naturelles & qui ne qua-

drent du tout point avec les usages
 reçus. Comme nous sommes des
 êtres créés pour la société, nous
 sommes faits pour les hommes, &
 si je vous ai bien pénétré, vous
 vous êtes follement imaginé que les
 hommes n'étaient faits que pour
 vous. Les Anglais attendaient de
 l'Auteur du Contrat Social qu'il
 ferait le premier à leur prouver par
 sa conduite, que chaque homme
 ici-bas, mais sur-tout un sçavant,
 devait se prêter, selon ses forces,
 à resserrer les liens de la bonne so-
 ciété; mais loin de vous approcher
 d'eux, vous desirez avec affecta-
 tion une retraite obscure. Vos bi-
 zarreries vous en éloignent; ils
 vous tournent le dos; ils ont rai-
 son, vous ne voulez pas qu'ils
 aient tort; mais vous prétendez
 que c'est M. Hume, qui les a em-

pêché de vous courtoiser & de s'a-
cheminer dans votre folitude pour
y aller voir la piece curieufe. A le
bien examiner de près , ce ne font
point les propos de l'Hiftorien des
Anglais, ce font vos comportements
& vos fingularités qui les ont fait
fuir : ils n'auraient pas mieux trai-
tés le grand Newton , Clarck &
Swift, fi ces hommes immortels fe
fuffent fingularifés comme vous le
faites , par des traits qui dénotent
plus d'orgueil & de préfontion
que de candeur & d'humilité. Si
les Anglais ne vous ont pas mieux
traités , ne vous en prenez qu'à
vous-même , & non pas à M.
Hume.

Je ne m'attens pas que vous fe-
rez de mon fentiment, je m'en con-
fole en confidération qu'il y en aura
bien d'autres que vous.

Pardonnez

Pardonnez à mon exactitude, mon cher Rousseau, je ne veux rien laisser échapper dans votre Lettre qui ne puisse me conduire au but où je vise. Je veux tâcher de vous définir, & de vous caractériser avec tous les traits qui vous conviennent. Votre amour-propre vous dira que je me suis trompé, mais ceux qui vous ont fréquenté feront, peut-être, d'un avis tout différent.

Je continue la lecture de votre factum, & j'y rencontre une petite-tesse qui me fait soupçonner que J. J. Rousseau, ainsi que la plupart des petits esprits, se plaît quelquefois à ne s'occuper que de niaiseries.

M. Hume vous avait donné, dites-vous, *des marques de son attachement*, mais celle de faire faire

vosre portrait en grand ne fut pourtant pas de ce nombre. En vérité je n'en puis plus, je perds haleine; ou vous ou moi nous sommes fous; c'est l'un des deux. Si vous dites que c'est moi, je vous le pardonne de bon cœur; enfin c'est donc ma folie, j'y consens, qui me fait remarquer dans ce reproche, que vous placez, sans doute, au rang des indices, une folie de six pieds six pouces au-dessus de la mienne; mais je soutiendrai toute ma vie que tout ce qui accompagne ce reproche n'est pas moins insensé. Preuve que vous n'étiez pas de sens rassis en le lui faisant; c'est qu'après que l'accès qui vous l'avait dicté commençait à s'affaiblir, vous avouez sans peine que vous pouvez avoir tort de l'avoir fait; vous ne l'avez donc fait que sur un soup-

çon des plus légers, & qui vous faisoit entrevoir dans ce procédé de la mauvaise volonté? Convenez qu'il n'y a rien de plus inquiétant dans le monde qu'un esprit perpétuellement soupçonneux, & qui croit voir dans la démarche la plus innocente les intentions les plus criminelles.

Je vous pardonnerais si vous eussiez dit après avoir étudié quelque tems le génie de la nation, les Anglais se sont mis dans le goût de meubler leur appartement ou avec les portraits ou avec les estampes des grands hommes qui se sont acquis soit par leurs talens ou par des traits singuliers, une réputation immortelle. Comme on recherche l'empreinte de Belizaire, de Benjamin Johnson ou de quelques autres, sans doute pouvait avoir dit

M. de Ramsay * à M. Hume , on ne fera pas moins curieux d'acquérir celle du fameux J. J. Rousseau , & nous partagerons le bénéfice.

Ce soupçon pouvait être fondé sur ce qui se passe journellement en Angleterre à cet égard , mais en supposant que l'ostentation & la vénalité eussent triomphé dans ce procédé , il n'y avait pas là de quoi se mettre en frais de plaintes ni de reproches : bien au contraire l'amour-propre de l'Auteur de l'Eloïse y trouvait toujours son compte ; mais les petits génies interprètent toujours de travers ce que l'on fait même pour leur avantage. J. J. Rousseau le fait & les imite ; que penser de l'esprit de ce grand homme ! il avait bien raison de dire

* Fameux Peintre.

qu'il pouvait avoir tort de s'attacher à cette vétille, mais ce n'est pas dans cet endroit seul que l'on s'apperçoit qu'il s'égare, venons aux autres.

Tout ce qu'il dit concernant le soin que prit M. Hume de son pur mouvement à solliciter pour lui une pension, *témoin le zèle que cet Anglais mit à cette affaire*, ne fait point l'éloge du fond d'un caractère honnête. Il avait été recommandé à M. Hume déjà instruit de ses disgraces & mieux encore de sa réputation d'homme de Lettres. Il lui avait offert de lui procurer un asile, en espérant toutefois que Rousseau en profiterait pour faire valoir ses talens. Une Brochure de J. J. Rousseau fixée en Angleterre, aurait été un billet de banque, ou une lettre de change payable à vue.

La traduction de cet Ouvrage était d'un prix convenable à un bon Traducteur ; & soit que M. Hume ou quelqu'autre à sa dévotion se fût chargé d'une pareille tâche , le profit en était clair & certain. La nouveauté séduit , & la réputation en impose.

Voltaire rimerait Cendrillon , la Belle au bois dormant & les Contes des Fées , que la foule des esprits médiocres s'empresse à les acquérir ; & le grand débit de ses puérilités enrichirait également l'Auteur & l'Imprimeur : c'est le cours des choses du monde , c'est un torrent par lequel les plus sages quelquefois se laissent entraîner.

Rousseau ferait un Traité sur la nature des élémens , ou sur l'origine des plantes , & grossirait *un in-quarto* par des obscurités éter-

nelles que l'on voudrait acquérir le volume pour l'accoler aux autres chefs-d'œuvres de l'Auteur.

Voulez-vous, mon cher Collegue, en productions superflues, que je vous parle franchement ; je crois que M. Hume dès votre arrivée en Angleterre, s'apperçut bientôt, à vos embrassades, à vos saisiffemens ; à vos larmes, à vos transports de joie & à vos emportemens, que l'excès de la reconnaissance vous avait tourné la cervelle. Dès que parurent vos boutades & vos caprices , il se douta bien qu'il ne vous manierait pas comme de la cire , que sa réthorique ne serait pas capable de vous faire écrire quand votre fantaisie ne le voudrait pas : que d'ailleurs, vous ne lui paraissiez pas assez ouvert, pour lui communiquer ni vos projets,

ni vos sistêmes. Il soupçonnait que votre esprit était égaré ; mais il n'osait pas lui-même s'en convaincre en en faisant l'épreuve à ses dépens. Comment se délivrer honnêtement du fardeau dont il commençait à sentir toute la pesanteur ? il ne pouvait le faire , sinon qu'en sollicitant pour vous une pension. Vous y soucrivez aux conditions d'un consentement dont vous ne pouvez , dites-vous , vous passer sans manquer à votre devoir ; & quand ce consentement arrive , vous manquez à votre généreux protecteur , à votre ami , à vous-même , à un grand Roi , & à son Ministre , votre Mecène auprès de lui. Quoi ! tant de contrastes à la fois ne feraient pas la preuve de l'aliénation de l'esprit. Oh ! parbleu mon cher Rousseau , j'en appelle

à vous-même , quand l'accès de votre délire sera passé. Mais hélas ! je crains bien que votre maladie aille toujours en empirant.

Autre preuve d'aliénation d'esprit. Londres vous devient un séjour incommode : vous aimez la campagne ; on vous y conduit ; vous hésitez follement sur le choix de deux ou trois maisons , tandis que sûrement la première aurait été du goût d'un homme raisonnable. Enfin vous arrivez dans *une habitation solitaire , commode & agréable ; le maître de la maison prévoit tout , pourvoit à tout , rien ne vous manque , vous y êtes tranquille , indépendant & heureux , c'est le tableau que vous en faites , & j'ajoute moi que vous vous trouviez à couvert des mauvaises intentions de ceux que vous appelez vos*

ennemis ; mais non , c'est-là , dites-vous , *qu'ils deviennent plus cruels que vous ne l'aviez encore éprouvé.* Pourquoi cela ? parce que les efforts de votre esprit étant usés , votre imagination se détraque , vos pensées s'éloignent des objets qui sont enchaînés à la raison pour ne s'attacher qu'à des chimères. Il me semble que je vous vois pensif & rêveur , & que vous ne vous reveillez qu'à l'aspect des fantômes & des soupçons qui , dans vos rêveries , vous font la guerre.

Tant d'éloges & de plaintes prodiguées alternativement tantôt aux soins & tantôt aux procédés de M. Hume à votre égard , ne sont sûrement pas des indices ni des démonstrations des maux prétendus *qui vous accablent* , ni de la trahison que vous dites avoir été tramée contre

vous. Je pense que M. Hume a raison, quand il dit que tous vos ennemis se réunissent en vous seul. Vous voulez que l'on croie absolument que vous n'en auriez aucun si vous étiez venu seul en Angleterre. Nommez donc ces ennemis ! vous pourriez citer quelques mauvais plaisans & tout au plus deux ou trois semblables à M. Walpole ; mais dans le vrai on n'y a jamais cassé vos vitres, & ce que vous appelez froideurs, indifférence & mépris ne sont autre choses que les témoignages d'une charitable pitié, parce qu'on s'apercevait que la maladie dont vous êtes attaqué ne vous laisse de relâche que pour empirer. En voici non pas l'indice, mais la preuve évidente : était-ce à vous à emboucher la trompette pour publier vous-même,

que l'Angleterre s'honorait d'être votre refuge, qu'elle en glorifiait avec justice ses Loix & son Gouvernement. Ne dirait-on pas que J. J. Rousseau était d'une trempe si parfaite, qu'il fallait que tout un Royaume se fît un honneur particulier de l'accueillir & de le protéger.

Pouvons-nous, mon cher confrere, nous autres pauvres barbouilleurs de papier, pouvons-nous, dis-je, sans égarement, nous servir du langage des maîtres de la terre, ou des Héros fugitifs & injustement persécutés, à moins que ce ne soit pour faire parler ceux que nous faisons sortir de la coulisse. Malgré tout l'honneur que l'Angleterre s'était fait de vous recevoir, les papiers publics qui s'étaient empressés de chanter vos louanges sifflent tout-à-coup la palinodie; cela est bien

dur j'en conviens , sur-tout pour ces petits génies qui ne pensent qu'à eux-mêmes , mais pour les âmes fortes toujours occupées des choses au-dessus du commun , ces revers ou plutôt ces petits traits de lâcheté littéraire font des piquures si légères , qu'à peine ont-elles le tems de les sentir. Dites-moi , dans laquelle de ces deux classes voulez-vous que l'on vous place ?

Tout ce que vous dites encore *sur l'accueil que vous fit un grand Prince à Paris ; sur le peu d'empressemens que l'on fit de continuer à vous fêter , après que l'on vous eût étudié à Londres , sur le manque de politesse de certains particuliers à votre égard , sur les flagoneries de M. Hume , qui plaçait exprès votre Heloyse sur sa table , sur la visite de M. Penneck : sur votre bourse qui n'était pas vuide*

& sur la maniere de vous faire l'aumône de maniere à vous en sauver l'embarras, ne sont que des minuties auxquelles je ne veux pas dire un esprit stoïque, mais même un homme raisonnable, ne prête pas la moindre attention.

Si tous les hommes étaient obligés de compasser toute leur conduite & leurs actions d'après votre exemple, il ne s'en trouverait pas un seul qui ne pût croire que l'autre voudrait le trahir, n'eût-il fait que d'éternuer en sa présence.

Vous savez ce que j'ai prononcé touchant la Lettre que M. Walpole a publiée sous le nom du Roi de Prusse, je n'ai pas applaudi à ce procédé indigne d'un galant homme; mais vous, en vous en plaignant, êtes-vous en droit de vous servir des expressions échappées de de la boue des halles.

Le terme de Jongleur soit dans la bouche ou sous la plume brillante de J. J. Rousseau est un solécisme qui ne se pardonnerait pas à un écolier de sixième. Le sage ne parle jamais, même de ses ennemis qu'avec décence, si ce n'est pour eux, ce doit être pour sa propre réputation.

C'est à M. le Docteur Tronchin à qui s'adresse cette épithète, & celui qui la lui donne n'ignore pas que ce Médecin n'a jamais fait le métier de Bateleur. Il est vrai que ses ordonnances presque toutes favoronnées, * & qu'il prodigue à tou-

* M. le Comte de Ch*** s'étant rendu à Genève exprès pour y consulter ce Médecin si renommé, ayant produit l'ordonnance qu'il venait de recevoir, la communiqua à plusieurs personnes, qui, l'ayant confrontée avec la leur, y trouverent tous du savon; ce

tes sortes d'infirmités quelconques, le font passer pour un Charlatan, & non pas pour un Jongleur qui court les places publiques pour y débiter de l'onguent & des emplâtres.

Une telle calomnie n'est sûrement pas du style de Démofthènes, elle ne convient qu'à un Auteur bas & rempant, elle deshonne moins celui à qui elle s'adresse, que celui qui s'en est servi; mais peut-elle, avec les soupçons qui l'accompagnent, aider à fournir un indice à J. J. Rousseau contre M. Hume, non elle ne fournit que la preuve d'un esprit ombrageux, d'un homme qui voudrait que celui qu'il croit être son ami intime, fît une

qui fit dire à un plaisant que si sa blanchisseuse le savait, elle intenterait un procès à ce fameux Docteur.

guerre

guerre ouverte à tous ceux qui ne font pas les siens, ou qui ne peuvent pas l'estimer à sa fantaisie.

La manœuvre de Lettre * qui fuit cet article n'est pas plus un indice de trahison, que le serait l'un des soupçons chimériques de l'Auteur d'Heloyse. Les regards secs, ardens & moqueurs de M. Hume, en fixant le nouveau débarqué, & qui inquiétaient tant le pauvre Rousseau, n'étaient autre chose que l'étude du caractère & de l'humeur de ce Genevois. L'Historien Anglois, se demandait tout bas si cet homme n'avait pas fait banqueroute à la raison & au bon sens, ou si le mal dont il paraissait attaqué était sans remède. Je m'étonne que M. Hume ait pu demeurer si long-tems

* Autre expression de Rousseau.

à s'appercevoir que son protégé était pour le moins autant infirme d'esprit que de corps, sur-tout après que Rousseau *suffoqué de sanglots & inondé de larmes*, se fut jetté à son cou en s'écriant, *non, David Hume n'est pas un traître ; s'il n'était pas le meilleur des hommes, il faudrait qu'il en fût le plus noir.*

Tout ceci bien interprété, après de mûres réflexions, prouve bien mieux l'aliénation de l'esprit de celui qui se livre à ses extravagantes émotions, que des soupçons en l'air pourraient indiquer une trahison.

Je m'étonne que l'Anglais n'aye pas rompu dès le lendemain toute liaison avec le Genevois. Peut-être craignait-il de se méprendre, peut-être n'osait-il pas le faire, soit par ménagement pour lui à l'égard de ce que le public aurait pu penser de

ce procédé peu charitable, ou soit pour ne pas s'attirer de toutes parts les reproches de ceux qui savaient qu'il avait offert à ce Philosophe errant un asyle en Angleterre.

Quant aux petits coups flatteurs réitérés sur le dos de Rousseau, pendant que celui-ci embrassait & arrosait de ses larmes son bienfaiteur; de même que ces paroles. *Quoi, mon cher Monsieur! eh, mon cher Monsieur! quoi donc mon cher Monsieur!* n'ajoutant rien de plus, ne sont pas des procédés qui indiquent, comme l'insinue M. Rousseau, une trahison. Ce sont les consolations ordinaires que l'on prodigue à tous ceux qui paraissent émus par de violens transports; on me les a prodigués quelquefois pour arrêter les effets d'une bile trop échauffée; les uns se servent des mots de

cher ami, d'autres de *dear Sir*, ou mon cher Monsieur, qui est l'équivalent, & quelquefois embrassent l'affligé, pour lui témoigner leur compassion & la part qu'ils prennent à son excès de sensibilité. Ces consolations sont de tout pays; mais il arrive ordinairement que les esprits égarés interprètent à leur guise & du mauvais côté, même ce que l'on fait pour leur propre bien.

Je comprends que dans une Lettre, l'amitié peut quelquefois employer ces expressions douces & tendres dont les amans se servent pour exprimer leur ardeur, mais que J. J. Rousseau compose tout un Roman sur l'étroite liaison qu'il a contractée avec un confrere, je ne puis lui accorder tout le bon sens dont peut se piquer un homme raisonnable. Je lui dis tout net, plus

j'apperois d'emphase & d'affectation dans les témoignages réciproques d'amitié entre deux amis ou qui se nomment tels, moins je pense que le cœur ait part à leur correspondance, on doit toujours se défier de celui qui flatte jusqu'à l'excès. Est-il quelqu'amant, tout passionné qu'il fût, qui pourrait prodiguer à sa maîtresse des expressions plus tendres que celles dont Rousseau se sert en parlant de son ancien ami M. Hume. *Quel repos, dit-il, peut-on goûter dans la vie quand le cœur est agité ! troublé de la plus cruelle incertitude, & ne sachant que penser d'un homme que je devois aimer ; je cherchais à me délivrer de ce doute funeste, en rendant toute ma confiance à mon bienfaiteur, & plus bas, je le prie de m'aimer à cause du bien qu'il m'avait fait, &*

quelques lignes plus bas il se plaint que cet ami en lui écrivant ne lui *dit pas un mot sur le principal sujet de sa Lettre , ni sur l'état de son cœur dont il devait si bien voir le tourment.*

Je répons sur ce dernier article, que M. Hume s'appercevait bien par ces phrases romanesques, que l'Ecrivain cherchait matière à enfanter de nouveaux soupçons, & que lui parler de l'état & du tourment de son cœur, ç'aurait été jeter de l'huile sur le feu plutôt que de l'éteindre ; mais me voici arrivé à la trente-huitième page de la Lettre que J. J. n'était pas en état d'écrire, parce qu'il disait être malade. Qu'aurait-il fait de plus se portant bien ? C'est pourtant en débutant qu'il promet *une explication & des indices* sur la trahison dont

il accuse son ami. J'ai relu deux fois cette Epitre, & je veux être écorché vif si j'ai pu appercevoir le moindre éclaircissement sur le fait dont il est question, je n'ai pu y découvrir que le progrès de sa maladie qui se manifeste à chaque ligne, & qui de phrases en phrases va toujours en empirant. La preuve de cette vérité, c'est qu'à mesure que la plume de l'Ecrivain coule sur le papier, il perd tellement la mémoire, qu'il ne s'apperçoit pas que lui-même se contredit dans ses propres aveux, & s'il s'y soutient, ce n'est que par la répétition des soupçons qui font très-sûrement la cause primitive de son mal.

Ce qui m'y réjouit, c'est d'y trouver un homme unique en son genre qui voulait absolument que ses amis l'eussent tous été de M. Hume,

qu'il aime comme on aimerait une jolie femme , & que M. Hume fît la guerre à tous ceux que lui Rousseau n'aimait pas sans trop savoir pourquoi , ou qu'autrement cet Anglais ne ferait qu'un traître abominable.

Plus on tourne de feuillets , & plus on remarque que le malade ne dormait pas en les remplissant , mais que ses assoupissemens lui suscitaient des rêves de longue haleine. En voici un qui l'a beaucoup effrayé , c'est encore un soupçon , mais d'une espece tout-à-fait caustique ; son imagination le fixe attentivement ; ce n'est point un ombre qui passe , c'est un spectre hideux qui lui présente M. d'Alembert , non pas à Wooton , mais à Paris , une plume à la main , & limant avec toute l'éloquence dont

ce sçavant est doué, la Lettre publiée sous le nom du Monarque Prussien. Il proteste, & dit quil est convaincu que ce ne peut pas être un autre qui en soit l'Auteur; il culbute ce soupçon sur un autre, & prétend que c'est à cette Epître qu'il doit attribuer les *froideurs qui succèdent à l'accueil brillant qu'il avait reçu dès les premiers jours de son arrivée à Londres*. C'est ce qu'il appelle une indice, qui le conduit à la preuve; elle est d'une nature si singuliere & si nouvelle que je parierais bien qu'on n'en a jamais vu de semblable; la voici, *à l'instant un trait de lumiere vient l'éclairer*, & comme si l'action se passait au pied du trône de la vérité, *il voit clairement*, à la faveur de cette vision indubitable, *le foyer du complot qui se tramait contre lui en Angleterre*,

pour le trahir. De quelle maniere le trahit-on ! & pourquoi ? il n'en fait rien , ni moi non plus.

Un autre rêve encore agité par de nouveaux soupçons lui fait voir qu'il n'avait été attiré en Angleterre qu'en vertu d'un projet qui commençait à s'exécuter , mais dont il ignorait le but ; il sentait le péril sans savoir où il pouvait être , ni de quoi il avait à se garantir.

Je demande à tout Lecteur sensé ce qu'il est possible de comprendre par cette triple énigme ? Cruel effet d'une maladie incurable , & dont on peut aisément deviner les suites & les progrès. Que doivent penser les personnes raisonnables en lisant toutes les absurdités qui se suivent en foule dans le reste de cette Lettre. On y retrouve à chaque page les mêmes griefs : les

mêmes soupçons y reviennent si souvent à la charge, qu'en dépit d'une lueur de beau stile, on ne peut s'empêcher de s'écrier, l'Auteur est fou & ne le fait pas, le public s'en doute & ne s'en apperçoit pas, & ses partisans ne le croiront pas qu'ils ne le voyent aux petites maisons.

Cent indices de cette vérité pourraient se tirer de quelques autres articles que je supprime dans la crainte de tomber dans des répétitions toujours ennuyeuses. L'excès de l'affliction dont le malade se tourmente lui-même de gayeté de cœur, & qui ne roule le plus souvent que sur des bagatelles, annoncent en effet une âme agitée par tant de passions différentes, qu'il n'est pas possible que l'esprit de cet homme-là puisse jamais reprendre les fonc-

tions attachées à des procédés raisonnables. Orgueil apparent, amour-propre invincible , vaine gloire, crainte , frayeur , amitié dérégée & seulement à moitié étouffée par le desir d'une vengeance autant injuste qu'impuissante s'entre-choquent & se battent perpétuellement dans le cerveau timbré de ce pauvre Genevois.

Autre preuve de folie tirée de la même Lettre, & qui dénote les desirs de vengeance dont je viens de parler.

M. Hume avait écrit comme on l'a dit ci-dessus à J. J. Rousseau sur un objet essentiel & d'où son bien-être dépendait; il lui avait mandé que l'affaire concernant la pension qu'on voulait lui faire était enfin terminée. Non-seulement le Genevois se fait gloire de n'avoir pas daigné

répondre à ce zélé & généreux sol-
liciteur, mais il se vante orgueil-
leusement d'avoir envoyé sa ré-
ponse au Général Conway. Il trouve
ce procédé si charmant qu'il s'écrie,
faisant allusion à M. Hume : *Premier*
soufflet sur la joue de mon patron ;
il n'en sent rien. Lorsqu'il dit que
l'imposteur a des complices en Angle-
terre, c'est-à-dire, que l'Auteur du
Libelle était en liaison avec M.
Hume, il répète, *second soufflet sur*
la joue de mon Patron ; il n'en sent
rien. Il continue en faisant remar-
quer que dans sa Lettre au Général
il avait affecté de ne point parler de
celui qui lui avait servi de Mecène,
& répète encore, *troisième soufflet*
sur la joue de mon Patron ; & ter-
mine sa phrase en s'écriant, *pour*
celui-là, s'il ne le sent pas, c'est assu-
rement sa faute : ensuite il ajoute,

il n'en sent rien. Est-il rien de plus insensé & de plus extravagant que ces fortes de jeux de mots indignes de la plume d'un homme qui veut trancher du Philosophe.

Autre preuve de folie ; M. Hume, prétend J. J. Rousseau, n'a pour ami que ses ennemis ; il nomme Voltaire, d'Alembert, Tronchin & Walpole , tandis que tout le mal que ces ennemis lui ont fait se réduit à n'avoir pas voulu applaudir à ses rêveries, & que l'un d'eux l'a tourné en ridicule par une mauvaise & fote plaisanterie.

En voici une autre : Rousseau déclare lui-même qu'il ne peut écrire à M. le Général Conway *qu'en remplissant sa Lettre de phrases obscures*, sans cependant en alléguer la raison. C'est un Protée qui veut qu'on le devine.

Dans un autre endroit, il avoue que *la tête lui tourne en lisant le Billet* par lequel M. Hume l'avertit qu'*il ne saurait rester plus long-tems à Londres pour son service*, & il ne sent pas que l'Anglais lui fait cette menace pour le déterminer à accepter la pension qu'on voulait lui faire. Je souhaiterais bien qu'on voulût essayer de me faire tourner la cervelle à ce prix-là; je croirais bien plutôt que ce serait le moyen de la remettre dans son assiette, surtout si l'excès du chagrin l'avait dérangée.

Je continue de lire & tourne cinq feuillets où je n'apperçois que continuation de soupçons, suppositions chimériques; plaintes outrageantes, afflictions déplacées & injures atroces contre M. Hume, à qui il fait un crime impardonna-

ble de s'être intéressé en sa faveur & malgré lui auprès du Roi & de ses Ministres.

Me voici enfin arrivé à ces quatre mots fameux qui ont fait tant de frayeur à notre pauvre malade, mots prononcés par M. Hume dans l'erreur d'un rêve, ou si l'on veut, lorsqu'il ne dormait pas. *Je tiens J. J. Rousseau*, voilà le dénouement qui arrive de cette pièce toute singulière ; c'est dommage que M^e. le Vasseur n'ait pas paru sur la scène, on aurait pu en composer une Comédie réjouissante, intitulée *le Fou sans le savoir*. Ce sont ces quatre mots qui, selon ce Philosophe ombrageux, font une preuve plus que convainquante d'une trahison manifeste, à laquelle il peut en ajouter deux autres; la première *des regards longs & funestes*

tant de fois lancés sur lui, & la seconde des petits coups flatteurs sur le dos accompagnés des mots de cher Monsieur. Mais voici un autre accès de la maladie de cet honnête homme. C'est dans le fort du délire qu'il s'écrie, oui, M. Hume, vous me tenez, je le fais, mais seulement par des choses qui me sont extérieures : vous me tenez par ma réputation, par ma sûreté peut-être. Apparemment que le malade rêvait & se figurait qu'on voulait le coffrer; & c'est en s'abandonnant à cette frayeur qu'il voit déjà l'exaltation barbare de ses implacables ennemis, & que le public qui est toujours pour les services rendus ne le ménagera pas. Qu'il prévoyait la suite de tout cela, & quel est-elle? que les gens sensés, ajoute-il, qui sont en petit nombre & qui ne sont pas ceux qui font du bruit,

comprendront que loin que ce soit lui qui ait pu rechercher cette affaire, elle était ce qui pouvait lui arriver de plus terrible. Moi, je dis que les gens sensés ne jugent point sur les discours de la calomnie, qu'ils ne se livrent point à bras ouverts à des soupçons chimériques, & qu'ils attendent que les Athlètes aient paru sur l'arène, avant que de juger lequel des deux a combattu avec le plus de courage & le plus de prudence, & que ce n'est pas à celui qui a crié au meurtre avant de recevoir un coup, auquel ils applaudissent. Un verbiage en entraîne un autre; le malade habile dans l'art des paradoxes tombe dans le délire, & prononce en soupirant amèrement : Oui, M. Hume, vous me tenez par tous les liens de cette vie, mais vous ne me tenez ni par ma vertu ni

par mon courage , indépendant de vous & des hommes , & qui me restera tout entier malgré vous ; je suis accoutumé à leur injustice & j'ai appris à les peu redouter.

Pourquoi les craint-il donc tant ? *Si votre parti est pris, ajoute le malade, le mien ne l'est pas moins ; mais s'il eût pris son parti en homme courageux , aurait-il poussé de pareils gémissemens , puisqu'il déclare que si son corps est affoibli, que jamais son âme ne fut plus ferme. Il faut convenir ici que le malade est bien à plaindre : que d'écarts ! que d'égaremens ! il convient de sa maladie par l'affaiblissement de son corps , sans s'appercevoir que son esprit s'en ressent furieusement : il soutient que son âme ne fut jamais plus ferme , & par cette affirmation même il en fait voir toute la défaillance.*

Voyons comme il prouve cette fermeté héroïque : *quelqu'opprobre, dit-il, qui m'attende & quelque malheur qui me menace, je suis prêt. Quoiqu'à plaindre, je le serai moins que vous ; & je vous laisse pour toute vengeance le tourment de respecter malgré vous l'infortuné que vous accablez.* Un Héros de coulisse n'en pourrait pas dire davantage à l'approche du glaive d'un tyran de théâtre. Est-ce-là le langage d'un homme que l'on ne persécute, si je peux me servir de cette expression, que pour le rendre plus heureux, & dont enfin on cherche à alléger les soins & les peines en lui offrant & en le pressant vivement d'accepter une pension ?

Combien en est-il de pauvres Auteurs infortunés qui voudraient être exposés à pareille persécution !

Pour moi , je ne me ferais pas tant tirer l'oreille , & ma résignation aux volontés de mes généreux protecteurs leur prouverait bientôt que je ne suis pas J. J. Rousseau. Un élève du Parnasse ne doit jamais rougir de recevoir des bienfaits mérités par des travaux qui coûtent des soins , des veilles & presque toujours l'altération de la santé , excepté que la fortune d'ailleurs n'ait pas pourvu à ce qui convient à l'honnête homme pour être heureux , ou que des exploits lucratifs , ou des charges honorables ne leur tiennent lieu d'héritage. Ce qu'il y a de plus drôle dans ce démêlé , c'est que notre malade , en achevant une Lettre de soixante-six pages , *est surpris de la force qu'il a eu de l'écrire*. Le public doit l'être bien davantage , lorsqu'il y trouve que

ce pauvre incurable convient que *si l'on mourait de douleur, il en serait mort à chaque ligne* ; mais que doit-on penser quand il dit , que *tout est également incompréhensible dans ce qui se passe* ; que n'a-t-il ajouté dans tout ce qu'il a écrit sur ce sujet. Une conduite semblable à celle de M. Hume n'est pas dans la nature , elle est contradictoire , & cependant il ajoute , qu'elle lui est clairement démontrée. Puisque cela est ainsi, pourquoi ne démontre-t-il pas lui-même cette clarté sur laquelle il jette lui-même les ténèbres les plus épaisses. S'il était véritablement convaincu & persuadé de la prétendue trahison dont il accuse M. Hume , s'écrierait-il ? *abyssme de deux côtés ! je périrais dans l'un ou dans l'autre , je suis le plus malheureux des humains si vous êtes coupable. Peut-on*

demander à un homme de qui l'on a dit, que l'on fait positivement qu'il nous a trahi, si c'est bien lui qui est le traître ? peut-on après l'avoir convaincu de trahison le prier d'avouer son crime ? peut-on revoker en doute son intégrité quand il nie, & qu'il exige d'être confronté avec l'imposteur pour le confondre. Pourquoi ne lui accorder ni l'une ni l'autre de ses demandes ? Peut-on lui écrire, *je suis le plus vil des hommes si vous êtes innocent ; & vous me faites désirer d'être cet objet méprisable , si c'est moi qui vous ai faussement accusé de trahison.* C'est clairement avouer que l'accusation que l'on a fait n'était fondée que sur des soupçons ; que l'on s'y est livré avec chaleur, & qu'au lieu de les éloigner, on les a appelés à son secours pour lâ-

cher inconfidément cet indigne jugement téméraire que l'on veut faire recevoir comme la preuve du crime supposé. Peut-on s'égarer avec tant d'opiniâtreté sans être soupçonné de la plus haute folie ?

Je touche bientôt à la fin de cette trop longue Epître qui, en débutant, promettait des indices appuyées par des démonstrations qui devaient prouver clair comme le jour la trahison de M. Hume : mais le malade a oublié sa promesse, & ne produit que des nuages plus sombres & plus épais les uns que les autres ; il finit par les mêmes soupçons, & il est si peu convaincu de la vérité du fait que lui-même a mis en question, qu'il conjure son ami soupçonné de lui avouer son crime. *Si vous êtes coupable, lui dit-il, ne m'écrivez plus ; si vous êtes innocent,*

nocent, daignez vous justifier. Voilà à quoi se borne le pauvre Rouffeau; sont-ce là des indices? peut-on croire que le Lecteur prendra ces doutes pour des démonstrations? M. Hume était fort heureux de ce que J. J. n'était pas en pouvoir de lui faire appliquer la question. J'aurais parié que les tourmens n'eussent pas été épargnés, & malgré toute l'innocence de l'accusé, il lui aurait sûrement fait avouer de force ou de gré qu'il l'avait trahi, l'exécution n'eût pas tardé de s'ensuivre, car les fous n'ont pas beaucoup de penchant à pardonner. Si j'avais quelque chose à reprocher à M. Hume, ce serait d'avoir si long-tems envisagé ce Genevois comme un homme qui se portait bien.

Je me figure que M. Hume avait

S

charitablement attribué, comme lui-même le dit, aux prétendus malheurs de J. J. Rousseau la cause de son accablement, & qu'enfin il n'avait attribué les démonstrations de joie du Pèlerin qu'à la perspective rianté qui le conduisait en pompe en Angleterre pour le faire arriver au comble de ses vœux. Un esprit bien sain n'est pas insensible à un changement de fortune, qui le fait passer de la douleur au plaisir; mais sa joie se modere par la force de la raison qui l'avertit de ne rien outrer. Il prévoit tout le ridicule qu'il s'attirerait par des transports extravagans; il témoigne sa reconnaissance par une conduite uniforme & par des sentimens raisonnables; il ne se laisse point effrayer par un mot inconséquent, ou par de longs regards qui ne sont que

l'effet d'une distraction ou d'une profonde réflexion; enfin il se prête humainement aux faiblesses d'un ami, parce qu'il est convaincu qu'il n'est pas sans défauts.

Si un homme prend le contre-pied de cette conduite, on peut aisément conclure & dire que la machine est détraquée, parce que les ressorts en sont usés. On a des yeux & des oreilles; on voit, on écoute, on examine; on réfléchit & l'on agit en conséquence. D'où l'on peut conclure qu'il était facile à M. Hume de s'appercevoir dès les premiers jours après qu'il eût connu personnellement l'Auteur d'Heloyse, que cet Ecrivain était fort malade, j'avoue que les intervalles de santé qu'il avait de tems à autres, pouvaient embarrasser le Docteur Anglais; mais comme ces intervalles

n'étaient pas de longue durée , il ne fallait que réfléchir pour être à même de ne pas irriter le mal par des procédés qui n'en apportent pas le remede.

Les caprices & les singularités de J. J. & auxquelles on s'était déjà prêté charitablement à Paris , étaient fûrement les premiers fymptômes de cette maladie laquelle , au lieu de se guérir , n'a fait que s'accroître pendant son voyage en Angleterre. En fallait-il plus pour s'en appercevoir , que ces transports enthousiastes avec lesquels ce Genevois s'écrie , *non , David Hume n'est pas un traître !* Il faudrait n'avoir jamais vu d'esprits aliénés pour en juger autrement.

Convenez , bon J. J. , que c'était une folie des plus visibles que de vous imaginer que l'on ne vous

conduisait en Angleterre que pour vous y deshonorer, vous y trahir & vous y perdre. En était-ce une moins forte que de faire naître vos ridicules soupçons sur un mot échappé dans l'erreur d'un rêve ? Non, ces paroles, *je tiens J. J. Rousseau* prononcées avec transport soit en veillant ou en dormant, n'indiquent pas plus une trahison, que si M. Hume eût dit, j'aime de tout mon cœur le Philosophe Genevois. N'aviez-vous jamais réfléchi sur la nature & sur l'origine des rêves ? que je vous plains & que je me plaindrais bien davantage si j'étais assez malheureux que de vivre ou de voyager avec vos pareils.

Le plus beau rêve n'est que le plus grossier mensonge ; si vous n'en convenez pas, je croirai que vous êtes du nombre de ceux qui

dorment sans jamais rêver, & qui rêvent sans cesse en veillant : c'est le partage des fous, & la plus grande preuve de leur folie c'est d'ajouter foi aux rêves qu'ils font.

Vous souvenez-vous de la réponse de Caton à celui qui vint le consulter en lui racontant qu'il appréhendait l'événement de quelque malheur sinistre, parce qu'il avait rêvé que les rats avaient mangé ses fouliers. Tranquillisez-vous, lui répondit le Philosophe Romain, rien n'est plus naturel que cela : que des rats rongent des fouliers, la chose est possible ; mais vous auriez tout à craindre & tout à redouter si les fouliers eussent mangé les rats. Je vais, en remontant à la première idée que j'avais conçu du point de vue de M. Hume, développer la suite de son rêve : quand il pro-

nonça *je tiens J. J. Rousseau*, c'est comme s'il eût dit : j'ai heureusement pu attirer au Nord cet homme célèbre qui a déjà fait tant de bruit vers le Sud, & qui est encore en état par la beauté de son style ; la profondeur de ses réflexions, & l'élévation de son génie, de composer quelque Ouvrage qui sera recherché : je le traduirai, ou le ferai traduire ; par ce moyen, je pourrai mieux tirer parti de mes talens & des siens. Après quoi il s'éveille & pense aux moyens de réaliser un si beau songe ; pour cet effet il projette de solliciter pour ce Genevois une pension, afin que n'étant pas importuné par l'indigence, il puisse limer ses productions & les rendent dignes des applaudissemens du public. Enfin nous serons contens tous les deux, nous

acquéreron une nouvelle réputation dans la république des Lettres, & je n'y perdrai rien du côté des faveurs de la fortune.

Si un pareil projet pouvait passer pour une trahison , je ferais tenté de croire que l'Auteur Anglais était un traître ; mais ne l'étant pas, J. J. Rousseau a très-mauvaise grace de faire tant de bruit pour de si bonnes intentions.

Je me perds dans mes réflexions quand je considère que M. Hume ait pu demeurer si long-tems sans s'appercevoir du dérangement d'esprit de son compagnon de voyage, & qu'il ait eu la constance d'entreprendre une justification, toujours inutile vis-à-vis d'un homme de cette trempe.

Je ne dis pas que la dernière & longue Epître du malade dût demeurer

meurer sans réponse ; mais pour-
 quoi pousser la complaisance au-delà
 de ses bornes ? L'Anglais en peu de
 lignes peint au parfait la maladie de
 son ami. Il l'a connaissait donc ;
 pourquoi le combattre comme s'il
 eût eu l'esprit tout-à-fait libre.
 Voyons comme il le dessine d'après
 nature. Rousseau, dit-il, *reste en sa*
présence quelques tems assis , ayant
un air sombre & gardant le silence.
 N'est-ce pas là un avant-coureur du
 délire ? *Il répond aux questions qu'on*
lui fait avec beaucoup d'humeur , n'est-
ce pas les suites ordinaires de l'ac-
cès primitif du mal ? Il se leve brus-
quement , & après avoir fait quelques
tours dans la chambre , se jette à
corps perdu sur les genoux de M.
Hume , l'embrasse , lui serre le cou
comme pour l'étrangler , & s'écrie
comme un fou qui a peur que l'on

ne découvre son mal. *Mon cher ami,*
ne me pardonnerez-vous jamais cette
extravagance ? M. Hume veut ap-
 paîser les frayeurs de Rousseau par
 des consolations ; & il appelle cela
 une scène très-touchante : il a bien
 de la bonté , je l'appellerais moi
 très-ridicule. On plaint les fous ; on
 doit les secourir ; mais il est de la
 prudence de s'en éloigner , & de la
 sagesse de ne pas faire attention
 aux caresses non plus qu'aux in-
 vectives dont ils nous accablent.

Dans toutes les Lettres de M.
 Hume , il s'y trouve autant de
 clarté , que dans celles de son ami
 d'obscurité & de subterfuges. Plus
 J. J. Rousseau va en avant , plus il
 s'enfonce dans les ténèbres : les
 petits esprits qui ne savent lire que
 des mots artivement rangés , ne
 courent qu'après l'énigmatique pour

avoir le plaisir de deviner à faux; mais les gens sensés qui aiment le solide & le clair ne le regarderont jamais que comme un homme prêt à tomber dans les accès d'une fièvre chaude.

La Lettre de M. Walpole à M. Hume du 26 Juillet 1766, ne fait ni l'éloge de l'esprit, ni celui du caractère de cet Anglais. S'il eût eu du jugement & de la candeur, il eût dès Paris même, pu reconnaître par les singularités du Genevois, que cet homme n'était plus à lui-même, ni aux autres. A quoi bon se cuirasser pour faire la guerre aux fous. La pauvreté seule de celui qu'il cherchait à humilier, devait l'empêcher de le jouer dans une Lettre supposée. Insulter aux malheureux sans en avoir un sujet légitime, c'est afficher une âme dure

& incapable de compassion. Le Sr. Walpole ajoute qu'il a une parfaite indifférence sur ce qu'on pensera de son procédé vis-à-vis de Rousseau, c'est à la fois braver la voix publique & les honnêtes gens. Si cet Anglais dont les aïeux n'étaient ni fort riches ni fort illustres, eût regardé de plus près, il aurait vu que Rousseau n'était pas aussi méchant que lui, & qu'il n'avait pas le cœur ingrat; mais que quand un homme a l'esprit troublé, il n'est guères possible de le bien caractériser, parce qu'il change de propos & de conduite à chaque instant.

En suivant les réflexions de M. Hume, qui succèdent à l'Épître de M. Walpole, je remarque que celui-ci suppose toujours le Genevois expatrié, doué de toute la présence d'esprit d'un homme sensé. Dans

cette supposition il a raison de le peindre avec les traits qu'il emploie pour le rendre méprisable aux yeux du public ; mais en se rappelant lui-même les larmes & les transports de son ancien compagnon de voyage , & ses singularités , il devait plus que personne s'être aperçu de ses égaremens , & le traiter en conséquence. Comme il ne pouvait que le consoler ou le plaindre , l'animosité & le mépris ne devaient pas paraître ni dans l'une ni dans l'autre de ses Lettres , & cependant voici le portrait qu'il en fait.

Quoique M. Rousseau paraisse ici faire le sacrifice d'un intérêt considérable. Il veut dire de la pension dont il a été parlé : il faut observer cependant que l'argent n'est pas toujours le mobile des actions des hommes , sur

qui la vanité a un empire bien plus puissant , & c'est le cas de ce prétendu Philosophe.

C'est par ce même trait de haine & de vengeance que l'on s'aperçoit que M. Hume n'avait pas été assez pénétrant pour découvrir la maladie de J. J. Rousseau ; mais est-il de la grandeur d'âme d'un cœur humain de se servir de fleches empoisonnées. En voici une décochée par le Philosophe Anglais : *un refus fait avec ostentation de la pension du Roi d'Angleterre , ostentation qu'il a souvent recherchée à l'égard des autres Princes , aurait pû être seule un motif suffisant pour déterminer sa conduite.* Ah ! de grace , M. Hume , que pensera-t-on de la vôtre , en versant par torrens le fiel & le bithume sur celle de l'un de vos confreres en littérature. Oui , cette impérieuse

ostentation serait condamnable dans un homme de bons sens ; mais une ostentation de cette espece , accompagnée de toutes les circonstances qui l'ont précédée & suivie , suffisait pour faire connaître l'aliénation de l'esprit de cet objet de la plus charitable compassion.

Que diriez-vous de celui qui vous reprocherait de n'avoir pas la bouche au milieu du front. Que diriez-vous ? si vous entendiez un homme reprocher à l'un de ses anciens amis , dans le fort de l'accès d'une fièvre chaude , qu'il a tort de s'abandonner ainsi aux transports qui l'agitent , & qui lui ferait un crime d'avoir voulu se jeter par la fenêtre ? & qui ensuite se tournerait de votre côté , en disant que cette fièvre serait *un motif suffisant pour déterminer sa conduite*. Sachez

que vous & moi connaissons moins ce qui roule sur nos têtes que ce qui se trouve sous nos pieds. Des revers inopinés ; des renversemens de fortune ; des injustices atroces ; des frayeurs émanées d'un tremblement de terre ; les flammes d'un incendie ; des conspirations contre nos jours où notre bonheur & mille autres accidens auxquels nous sommes tous exposés, ont troublé quantités d'hommes doués des plus grands talens. Ayons donc pour les malades de cette espece, la même indulgence que nous souhaiterions que l'on eût pour nous si nous étions de ce nombre.

N'avez-vous jamais oui raconter des propos de ce fou qui se disait le pere éternel ? Si quelqu'un se fût avisé de l'accuser sérieusement devant le Juge d'être le plus impie

des blasphémateurs , je suis très-persuadé que l'accusateur eût été condamné d'aller loger sous le même toit. Peut-on supposer de l'orgueil & de l'ingratitude à quelqu'un qui serait à l'agonie : est-on dans cet état capable de sentir l'influence que les passions peuvent avoir sur notre âme : Or, peut-on douter que la folie ne soit l'agonie de l'esprit humain ?

Les amis de M. Hume qui ont caractérisé le pauvre Rousseau , veulent *que l'absurdité de ce qu'il avance* dans ses Lettres à M. Hume , *n'est pas une preuve de mauvaise foi.* Ils ont raison ; mais ils l'eussent mieux défini en disant que c'en était une très-visible de l'affaiblissement de son esprit. Fixons le tableau qu'ils font de cet homme-là. Le voici : *il se regarde , disent-ils , com-*

me le seul être important de l'univers , & croit bonnement que tout le genre humain conspire contre lui. Son plus grand bienfaiteur étant celui qui incommode le plus , son orgueil devient le principal objet de son animosité. Il est vrai que pour soutenir ses bizarreries , il emploie des fixions & des mensonges ; mais c'est une ressource dans ces têtes faibles , qui flottent continuellement entre la raison & la folie que personne ne doit s'en étonner.

Que l'on oppose mon opinion , ou, ce que j'ai déjà dit ci-devant avec ce qu'on vient de lire , & l'on verra si M. Hume avait lui-même beaucoup de raison que de vouloir luter avec un malade de cette espèce ; mais voyons ce qu'il dit lui-même. J'avoue que je penche beaucoup vers l'opinion de mes amis : quoiqu'en même-tems je doute fort

*qu'en aucune circonstance de sa vie ,
il ait joui plus entièrement qu'aujourd'hui de toute sa raison.*

J'en appelle au jugement des Lecteurs sensés : & je me persuade que ce paradoxe leur fera remarquer que celui qui l'avance s'aveugle de propos délibéré pour n'examiner en lui-même que les progrès du ressentiment le plus insensé. D'où je conjecture que M. Hume n'est pas encore aussi malade que J. J. mais qu'il montre déjà quelque disposition à le devenir. C'est encore l'Auteur Anglais qui veut que *même dans les étranges Lettres que Rousseau lui a écrites , on retrouve des traces bien marquées de son éloquence & de son génie.* J'en conviens, la toile en était bien lustrée & brillante , mais le fil en était pourri. Jamais homme de bon sens, quel-

que éclairé qu'il puisse être, ne pourra reconnaître dans ces *Lettres étranges* que le tissu embrouillé d'un sublime galimathias. Les foux causent & écrivent quelquefois avec beaucoup de feu & d'enthousiasme, mais leur éloquence est toujours entrecoupée par des fictions si ridicules, & des propositions si absurdes, que l'on ne peut s'empêcher de reconnaître leur égarement. La plus grande faute de M. Hume, c'est de n'avoir pas voulu reconnaître celui d'un homme qui en faisait voir tous les jours de sa vie, & d'une nouvelle espèce. Peut-on dire que Rousseau jouissait de toute sa raison en promettant des indices & des démonstrations qui, au bout de soixante-huit pages, n'arrivent pas. Il paraît bien plutôt par cette même Épître, & les visions qu'elle

contient que la République des Lettres va prendre le deuil, & se lamenter de la perte d'un Héros qui sûrement aurait illustré ses fastes, si la raison ne l'avait pas abandonné pour toujours.

Un anonyme qui s'est donné le titre de *Rapporteur de bonne foi*, a déjà prononcé ses arrêts sur le différent ou plutôt la querelle pitoyable entre M. Hume & Rousseau. Il fait pencher la balance du côté du second, en cela il sera toujours fort louable de s'être déclaré pour celui qui gémit, ou qui, par un excès de sensibilité, paraît le plus affligé. Je n'ai jamais connu que de réputation ces deux Auteurs célèbres, j'ai quelquefois oui faire l'éloge de leurs productions par gens du premier mérite, & qui je crois, étaient plus capables que moi

d'apprécier les talens. J'avoue à ma honte que j'ai trop peu recherché les productions de l'Auteur Anglais, sur-tout depuis le reproche que lui fit le Général Barrington, de n'avoir pas été fidele dans sa Relation de la conquête de la Guadeloupe. D'ailleurs tout ce que je puis en dire, est que je pense que ses talens & son mérite personnel lui ont mérité en Angleterre, en France & même ailleurs des applaudissemens & l'estime des honnêtes gens. C'est un homme du monde qui aime la bonne société, qui la recherche, qui en est recherché; & qui, ne voulant pas se singulariser, se prête aux mœurs & aux usages du siècle, peut-être, avec trop de complaisance. Je connais mieux les Ouvrages du misantrope Genevois qui m'ont quelquefois

émerveillé , & quelquefois fait penser qu'il se trompait dans ses spéculations. Peut-être avais-je tort ; mais , dit Boileau , *un Clerc pour quinze sols peut siffler attila* ; je m'attends bien de l'être , peut-être à meilleur marché. Si M. Hume a un peu dérogé au titre d'homme de Lettres dans la conduite qu'il a tenue dans cette affaire , J. J. Rousseau n'y a sûrement pas recueilli des lauriers bien flatteurs ; mais pour ce qui concerne la probité , l'on peut , sans outrer son éloge , avouer qu'il ne s'en est jamais écarté. Pour bien juger ou définir le fond de son caractère , & remonter à la source d'où sont partis ses égaremens , il faudrait commencer à le considérer dans son premier état , le voir dans sa plus tendre jeunesse une lime à la main , & revêtu du tablier de

garçon horloger ; ne quitter cette profession que pour être exposé à beaucoup de revers & d'infortunes , sur-tout après son changement de Religion. Le suivre dans ses voyages en Italie & ailleurs, faufile parmi gens de tous états & de toutes conditions, depuis le bonnet Ducal jusqu'à la houlette ; c'est pourquoi je me persuade que les replis du cœur humain peuvent lui être mieux connus que s'il eût toujours vécu dans le sein de l'opulence. Les talens & les connaissances qu'il a acquis sont une preuve bien certaine qu'il était né avec un goût naturel pour l'étude des belles Lettres ; mais que n'ayant eu que lui seul pour guide dans cette carrière épineuse, qu'il n'a pas toujours suivi le chemin qui conduit au Temple de la modération ; ce qui est sans doute

doute la cause qu'il a outré bien des systèmes , plus admirables en spéculation qu'ils pourraient l'être en pratique. J'aurais aussi quelque penchant à croire que la lecture des Auteurs tragiques, comiques & romanesques avait fixé ses amusemens : ce qui aurait beaucoup contribué à lui donner du goût pour ces grands sentimens, cet excès de sensibilité & cette fierté déplacée qu'il ne met que trop souvent en œuvre , & qui, dans le fond, ne conviennent qu'à de grands personnages, & sur-tout à des Héros de Théâtres.

Je m' imagine encore que les Poëtes anciens & modernes, les Orateurs de l'ancienne Rome & de l'antique Grèce, & les Philosophes de tous les âges, ont tour-à-tour déraciné de son âme la tige des

faux préjugés qui, de nos jours, font la honte du genre humain, ou qui, tout au moins, révoltent les esprits éclairés.

On remarque que la nature l'avait fait naître avec ce germe spirituel qui, bien cultivé, forme les grands génies ; mais que faute de bons principes, & voulant trop embrasser à la fois l'occasion de devenir un véritablement grand homme lui est échappée.

Destiné par sa naissance à s'attacher à des travaux mécaniques, il les abandonne pour ne s'appliquer qu'aux talens agréables ; il débute par remporter des prix Académiques ; ses productions, dans un genre tout-à-fait nouveau, le font remarquer : la nouveauté plaît, on y applaudit, & J. J. en ne s'éloignant plus de ce genre, était heu-

teux; mais il prend les aîles d'Icare, il veut s'élever au-dessus de sa sphère, il veut, sans appui & sans vocation, devenir législateur; il échoue dans son projet; cela seul, capable d'ébranler même l'esprit le plus stoïque, pouvait détraquer les ressorts de son imagination: il ne s'en apperçoit pas; il veut, malgré vent & marée, entrer au port, il y échoue en voulant s'y ancrer; prêt à périr, il brave le destin; & le destin qui se joue des mortels, ne lui sauve la vie que pour la lui rendre plus amère & plus douloureuse.

Malgré ses infortunes, ses productions l'introduisent pendant quelques tems parmi le beau monde; & s'il apprend à le connaître, ce n'est que pour s'en séparer. Plus il fait des efforts pour s'en éloigner,

gnér , plus le beau monde s'excite à le fêter , il est insensible à ses caresses. Il fuit ; on court après ; on l'arrête , il s'échappe encore : on veut le voir , il se cache. Dès-lors sa misantropie commence à se manifester ; mais comme tous les excès sont dangereux , elle dégénère en singularités , qui auraient dû depuis long-tems faire regarder comme un homme qui , de propos délibéré & de gayeté de cœur , s'éloigne du bon sens & de la raison , uniquement pour ne s'attacher qu'à des visions & à des chimères. Cet homme ne veut plus être fait pour les hommes ; on dirait à le voir agir , que ce sont eux qui doivent être faits pour être en bute à ses boutades & à ses caprices. Ne veut-on pas se prêter à ses sentimens romanesques & à

ses frayeurs ridicules, on devient tout-à-coup son plus grand ennemi ? Il crie à la trahison, à la perfidie ; il pleure, il gémit, enfin il tombe dans l'enfance ; c'est ce que l'on peut dire sans l'outrager.

D'ailleurs sa probité, sa simplicité, sa pitié envers les affligés & sa sobriété ont toujours fait la base de son caractère ; je ne dis rien de trop en affirmant que tous ceux qui l'ont accusé de noirceur d'âme ou de méchanceté étaient les plus méchans des hommes. Personne n'a lieu de se plaindre de ses frauduleux ressorts, il n'en connut jamais. La soif de l'or ne l'altère pas, il semble ne respirer que pour jouir d'une parfaite indépendance : toute son ambition se borne à vouloir être lui seul son roi, son maître & son législateur. Si c'en est une, voilà sa folie ; on

ne s'en apperçoit que parce que la fortune la privé des moyens de la cacher. Au tableau que je viens de faire, reconnaissez J. J. Rousseau ; je crois même qu'il aurait pu disposer à son gré de tous les objets qui fixaient son premier point de vue, s'il eût voulu tant-soit-peu se prêter aux généreux penchans de ceux qui se faisaient un mérite de l'accueillir & de le protéger. Combien de fois lui en ont-ils offerts les moyens ? y avait-il de la sagesse à les refuser ? C'est son orgueil s'écrient ses ennemis ; c'est la folie leur répondent ceux qui s'y connaissent mieux. Rousseau n'en convient pas, parce que de toutes les maladies, celle-ci est la seule que les malades ne veulent pas avouer, pourquoi ? parce qu'ils n'en ressentent pas les douleurs.

Demandez-le à M. Hume en colère contre le Genevois expatrié ; demandez-le à tel homme que ce puisse être dans l'accès d'un transport frénétique : il ne vous récitera que des rêves , des mots entrecoupés par des gémissemens , des sanglots & quelquefois des larmes.

Que J. J. Rousseau , de sens rassis , vous fasse le tableau de la conduite d'un esprit égaré , & qui serait positivement la peinture de la sienne dans le fort de ses égaremens , il vous dira avec tout le sublime de la Rhétorique , que cet homme a perdu la tête , qu'il faut le saigner , le baigner & le faire prendre une potion d'ellébore ; mais faites ce compliment à ce Philosophe , il vous donnera bientôt des preuves qu'il ne sent ni ne connaît son mal. Ses transports & ses empor-

temens colériques en seront sur le champ la preuve. Pour se venger il demandera du papier ; & armé de plume & d'encre , Dieu fait comme il vous habillera : ne l'a-t-il pas lui-même avoué, quand il écrivit à M. Hume que celui-ci n'ignorait pas *que l'on fait fort bien qu'il ne faut que le mettre en colère pour lui faire faire bien des sotises*. Qu'est-ce que des sotises qui proviennent des accès d'une violente colère ? ne sont-ce pas les preuves d'une conduite extravagante , ou de la plus haute folie ? il y a quelque apparence que deux sortes de folies agissent alternativement sur l'âme & l'esprit de ce Genevois. Folie paisible & supportable , & folie frénétique. Je ne m'attacherai qu'à démontrer que la première domine sur l'autre , & que ce qu'on appelle orgueil , ingratitude

gratitude & méchanceté, ne sont autres choses que les effets de la maladie dont il est visiblement attaqué.

La preuve que Rousseau n'est point orgueilleux, c'est qu'il ne se fait aucun scrupule de fréquenter indifféremment toutes sortes de personnes de quelques conditions qu'elles soient, pourvu qu'il les croye d'honnêtes gens. Si ce sont des esprits unis quoique bornés, il ne leur fait pas ressentir cette fotte supériorité que veulent avoir en dépit de l'égalité humaine quantité d'Ecrivains de nos jours, qui s'imaginent être d'une nature plus excellente que ceux qui ne barbouillent point de papier. Notre Philosophe malade n'affecte pas de mettre les poings sur les côtés en parlant à des hommes confondus

parmi le vulgaire ; cependant son antagoniste veut faire entendre que l'orgueil est son vice dominant. Est-il quelqu'un qui paraisse plus humble dans sa parure & dans ses discours familiers ? M. Hume lui prête une soif ardente pour les richesses , en disant que pour s'en désaltérer *il affecte aux yeux du public une extrême pauvreté* : cette médisance est démentie par le désintéressement avec lequel cet homme a abandonné la plupart de ses productions aux Libraires.

On m'opposera peut-être l'orgueil & le mépris des richesses que Diogène fit paraître vis-à-vis d'Alexandre ; mais n'a-t-on pas fait de ce cynique le portrait comme d'un fou de la première classe ?

Rousseau n'est point ingrat ; il pousse même la sensibilité & la

reconnaissance à l'excès lorsqu'on l'a obligé , témoins ses transports & les larmes dont il arrosa le visage de M. Hume lors de leur arrivée en Angleterre ; au reste , je suis assez de son sentiment lorsqu'il dit qu'on ne peut pas marchander sur la reconnaissance comme sur une piece de drap. Il n'est point méchant , & tous les traits de méchanceté que l'on décoche sur son caractère , ne sont que les suites de la prétendue ingratitude dont on l'accuse. Si quelqu'un s'avisait de faire la question en demandant d'où peut provenir l'égarement de l'esprit de cet Auteur si estimable par quantités de beaux traits répandus dans ses Ouvrages ? Je répondrais qu'il faudrait remonter jusques aux tems de sa premiere condition , & le voir passer de la bou-

tique d'un Horloger dans le Temple des Muses. Le voir voyager tantôt bien & le plus souvent mal à son aise , exposé à des chagrins & à des revers qui n'affermissent pas l'esprit humain. Ne voit-on pas tous les jours que de grandes tribulations , de même que les excès de joie & de tristesse , ou quelquefois une frayeur excessive peuvent selon la faiblesse du tempérament de ceux qui y sont exposés , opérer le bouleversement des sens , & frapper les fibres du cerveau jusqu'au point que l'âme & le cœur peuvent en être troublés , qu'ils peuvent attaquer les nerfs , ralentir ou précipiter la circulation du sang , & enfin priver du plus au moins la réflexion & le discernement de leurs fonctions ordinaires. On remarque qu'autant d'hommes affligés

de cette maladie , autant de maladies différentes dont la plûpart sont incurables.

N'est-il pas des fous que l'on est obligé d'enchaîner & de garotter, d'autres plus dociles , mais sujets de tems à autres à des transports frénétiques qui exigent les mêmes précautions ; d'autres qui , à la vue du public , pensent , parlent & agissent comme le reste du gros des hommes , & dont les égaremens d'esprit ne paraissent qu'aux yeux de ceux avec lesquels ils vivent ; d'autres dont la folie semble être attachée aux phases de la lune , & dont la maladie est couverte par les différentes interprétations que l'on fait de leurs passions & de leur conduite.

Combien de fois ne prend-on pas pour un défaut du cœur ou du

sentiment ce qui, dans le fond, n'est qu'une altération ou faiblesse de l'esprit humain.

Je crois que c'est dans ces dernières classes que l'on peut placer J. J. Rousseau, sans qu'il puisse s'en offenser, puisque ce genre de maladie le purge entièrement des vices du cœur & de l'âme dont ses ennemis l'accusent injustement.

Ouvrez l'Histoire de France, n'y trouverez-vous pas un grand Roi qui, par trois accidens différens, eût le malheur d'être troublé. Le premier fut un coup de soleil, qui lui ayant causé des transports au cerveau, commença cette fâcheuse opération; la seconde fut l'apparition subite d'un homme noir qui, à son passage dans une forêt, se présenta subitement à ce Prince en lui criant qu'on le trahissait, & que

l'on conspirait contre lui, & le troisième fut la chute d'une lance sur un casque, & dont le bruit sonore effraya tellement ce bon Prince, qu'il se troubla, au point qu'il s'imagina être livré à ses ennemis ; alors il entre en fureur, tire son épée, prend tous ceux qui se trouvaient devant lui pour des conspirateurs, fonce sur eux, court, crie, frappe & tue à tort & à travers jusqu'à ce qu'il tombe en pamoison ou en délire : on est obligé de le lier sur un chariot, on le remène en son palais. Il reprend ses esprits, rentre dans toute l'étendue de son bon sens, continue de gouverner des cinq, six & sept années de suite avec autant de sagesse que de prudence. Croirait-on qu'il laissait voir pendant les intervalles lucides que lui laissait son

mal , toute la force d'esprit & la sagacité dont se pourrait glorifier le prince le plus accompli ?

Que l'on réfléchisse sur ce passage , & sur la maladie de J. J. Rousseau , on y trouvera tout au moins, quant aux intervalles lucides, beaucoup de rapport ; ces intervalles ne sont pas de si longue durée chez le Philosophe Genevois, mais elles sont d'une nature capable de faire connaître que malgré qu'il n'y a point d'espèce de frénésie qui se ressemble , & qu'elles different toutes , que cependant il en est qui se rapprochent. On en pourrait dire de même des passions violentes , comme de l'amour du jeu de l'ivrognerie , de l'ambition , de la haine & de la vengeance , qui tiennent beaucoup de la force ou de la faiblesse du tempérament de

ceux qui ont le malheur de s'y laisser emporter.

Il en est peu qui se corrigent par les exhortations ou les menaces qu'on leur fait en leur opposant les loix divines & humaines. Les plus entêtés prennent même pour des outrages les bons conseils que leurs amis ou leurs proches s'empressent à leur donner, & les autres ne se laissent persuader que par l'impossibilité, où les mettent les causes secondes, d'atteindre à leur but : un amant, parce que l'objet qui ne peut le souffrir a des yeux pour un autre ; un joueur, parce que ses finances sont taries ; un vindicatif, parce que son adversaire est plus puissant que lui ; enfin, parce que l'homme, étant subordonné, est contraint de fléchir à l'approche des circonstances.

Il n'y a point de milieu, il faut que Rousseau convienne que sa maladie n'est autre chose que le dérèglement de son esprit & non pas l'effet de la perversité de son cœur. Je suis persuadé qu'un homme qui a tant soit peu sa réputation à cœur, préférera toujours de passer plutôt pour un esprit aliéné ou dérangé, que pour méchant, insolent, orgueilleux & ingrat. C'est cependant avec ces dernières couleurs que M. Hume fait le tableau du caractère de son ancien ami. Il a tort, c'est pourquoi je conclus à ce que le public équitable, oblige M. le Philosophe Anglais à faire au Philosophe Genevois, une réparation complete en y joignant tous les frais, dommages & intérêts. J'ai dit plus haut qu'une violente frayeur peut considérablement

contribuer à l'altération de l'esprit. Qu'on se rappelle ce terrible décret de prise de corps, qui, comme un coup de foudre, vint frapper l'esprit du Genevois, lorsque son Emile fut lacéré : frayeur, saisissement, consternation, amour-propre blessé à mort vinrent tour-à-tour jeter le trouble dans son âme ; son cœur agité par différentes passions, palpite, s'évanouit & se resserre. Le public en avait oui le coup, mais pouvait-il en ressentir les effets ? J. J. Rousseau seul les sentait bien mieux que les soufflets en l'air qu'il envoyait à son Patron par la poste : cette époque seule suffirait pour ébranler le plus ferme Stoïcien. A peine cet orage a cessé, que J. J. Rousseau en effuye encore un plus funeste à Geneve : les journaux & les papiers publics l'annoncent, mais les

Lecteurs n'en éprouvaient pas le suites douloureuses. Le bon J. J. Rousseau était le seul que les carreaux de Jupiter avaient frappé. Le saint homme Job ne se trouva jamais dans une situation aussi accablante, & l'on fait, que dans l'excès de ses plaintes & de ses transports, sa colère le plongeait en quelque sorte jusques dans les bras du délire.

Tous ces revers inopinés & les plus affligeantes tribulations, disent certains raisonneurs opulens & heureux, ne sauraient ébranler le grand homme. Le Philosophe doit y être préparé : quand elles arrivent, il fait ceci, ou il doit faire cela ; ah ! que j'en ai connus de ces brillans moralistes qui ne parlaient ainsi que parce que eux-mêmes n'avaient jamais eu que de très-faibles déplai-

firs; mais combien en pourrais-je nommer, non-seulement en Angleterre, mais par-tout ailleurs, qui, pour un intérêt de peu de chose, la perte d'un petit procès, la mort d'un parent, celle d'une maîtresse & souvent moins encore, se sont abandonnés à des excès plus funestes, jusques enfin à s'arracher la vie par l'eau, le feu, le fer ou le poison. Que ne profitaient-ils de leur stoïcisme? pourquoi la plupart des hommes ne s'attachent-ils pas à mieux connaître les facultés de l'âme & de l'esprit? parce qu'ils s'appliquent trop à raisonner sur les événements, & ne réfléchissent que très-rarement sur leur cause première.

Le Rapporteur, de bonne foi, qui eut occasion de voir M. Rousseau à Montmorency, lui fait un compli-

ment, par lequel on ne remarque pas qu'il se soit apperçu de la maladie qui affligeait plus son esprit que le corps de ce Philosophe; il se charge de sa justification, elle lui fait honneur : il défend l'innocent outragé, & son plaidoyer lui attirerait encore plus d'ologes, si celui pour lequel il plaide se portait bien.

Une premiere lecture de l'exposé lui montre M. Rousseau *singulier*. On peut dire que la politesse se perfectionne de nos jours comme les modes; pourquoi ne pas dire malade. La seconde le lui fait voir plein de candeur & de sensibilité; pourquoi n'a-t-il pas ajouté le mot de *trop*, qui aurait mieux fait comprendre au Lecteur que l'excès des passions de l'âme les fait dégénérer en faiblesse; mais la troisieme lec-

ture de l'exposé, en confirmant le jugement qu'il a porté sur cette affaire, c'est-à-dire, *de trouver l'illustre Genevois innocent*, innocence qui lui fait ressentir *un treffaillement de joie en appercevant à la fois sa plaine justification*, & *l'évidence des torts de son adversaire*. C'est beaucoup dire, *sa plaine justification*, en supposant qu'il se portait bien, & ce n'était rien dire de trop en convenant que sa maladie était manifeste. Dans le premier cas, il y a apparence que jamais Rousseau ne se fut brouillé avec M. Hume, pour des procédés indifférens, de nul intérêt, & qui n'attaquaient point l'honneur. Comme aliéné d'esprit, de quoi accuse-t-il M. Hume? d'être un traître : comment le fait-il? qui est-ce qui le lui a rapporté? qu'il nomme l'accusateur,

ou les témoins : il n'en fait rien ,
il ne produit que des soupçons : il
promet cependant des indices &
des démonstrations, il ne tient pas
parole : pour toute conviction, il
fait parler un homme enséveli dans
les bras du sommeil, à qui il fait
dire *je tiens J. J. Rousseau* ; & après
avoir tiré mille fausses conséquences
de ces paroles, il termine trente-
huit pages d'écriture par demander
à l'accusé s'il est vrai qu'il l'a tra-
hi ? & preuve qu'il n'en savait rien,
c'est qu'il confesse lui-même que,
si cela n'est pas, il est le plus mal-
heureux & le plus vil des hommes ;
qu'il desire d'être cet objet méprisable,
c'est-à-dire, de trouver M. Hume
innocent, pour avoir le plaisir d'être
prostré devant lui, foulé à ses
pieds, criant miséricorde, faisant tout
pour l'obtenir, publiant à haute voix
son

son indignité , & conclut par un paradoxe énigmatique , en disant , il n'y a point d'objection dont un cœur qui n'est pas né pour elle , ne puisse revenir. Je crois bien qu'un homme agité par les transports d'une maladie incurable peut s'égarer à ce point-là ; mais qu'un homme bien sain comme vous , mon cher confrere , en belle prose , puisse en lisant tant de folies ne pas s'apercevoir de l'aliénation de l'esprit de celui qui les a faites , c'est une de mes plus grandes surprises. Quoi ! M. le Rapporteur vous condamnez , M. Hume d'avoir fait publier une brochure pour se plaindre , tandis , ajoutez-vous , que M. Rousseau n'a répandu les siennes que dans le secret de l'amitié. Vous aviez sans doute oublié l'article du St. James Chronicle , ou l'illustre Genevois ap-

prend au public que son ennemi déclaré l'Auteur de la Lettre attribuée au Roi de Prusse, a des complices en Angleterre. M. Hume, diriez-vous, n'y est pas nommé; non, mais le public le soupçonne & le montre au doigt : ainsi en fait d'imprimé, c'est J. J. Rousseau qui est le premier agresseur. Ne défie-t-il pas ensuite M. Hume de faire imprimer tout ce qu'il a en main ! est-ce que de pareils défis ne sont pas des preuves d'un égarement marqué au coin de la plus haute folie ? n'est-ce pas vouloir appeller un homme en duel, sans pouvoir l'accuser de nous avoir deshonorés. J. J. Rousseau a tort, M. Hume n'a pas raison : vous défendez mal le premier, & vous condamnez trop légèrement le second. Peut-être aurai-je moins de raison encore vis-

à-vis de certains esprits , qui diront en lisant ceci , & moi , je vous siffle tous les quatre.

N'outrez pas la politesse , & ne dites pas qu'au jugement de plus d'une personne sensée , M. Hume n'a pas moins de vanité que de bienfaisance : vous auriez dû dire avec toute la franchise dont je vous crois capable , que l'ostentation & la vanité l'emportaient sur la bienfaisance ; parce que , lorsque celle-ci émane d'un principe généreux , telle que puisse être la conduite active & passive de l'obligé , le bienfaiteur observe un éternel silence sur ses bienfaits. Il peut , avec toutes les voyes permises , repousser la méchanceté & les indignités de l'ingrat qu'il a obligé , mais loin d'en faire parade ou de les lui reprocher , il doit observer un éternel silence à cet égard.

J'ai déjà mis au jour les motifs qui pouvaient avoir engagé M. Hume à protéger l'illustre Genevois, & vous n'avez pas tout-à-fait bien remontré en insinuant que cet Anglais avait pris de l'ombrage en fixant avec trop de jalousie la réputation & les talens de Rousseau; s'ils n'eussent pas été attaqués avec quelque différence de la même maladie, c'étaient deux astres qui, par des rayons éloignés de leur globe, auraient pu s'éclairer réciproquement, pour ensuite communiquer au genre humain les lumières les plus intéressantes. C'est à quoi tout Écrivain doit aspirer: c'est même dans cette idée que je vais encore donner un coup de pinceau aux devoirs de la bienfaisance.

Offrir des secours à un illustre

malheureux sans le connaître autrement que par son mérite, lui procurer un asyle plein d'agrément, voilà qui est digne d'une belle âme, & qui honore infiniment celui qui se plaît à couronner ce chef-d'œuvre du sentiment, par un oubli volontaire de ses services généreux ; mais si, non content de reprocher en public à l'obligé les dons qu'il lui a faits, il étale encore par ostentation ceux auxquels il n'a eu qu'une part indirecte, je soutiens qu'il s'est payé par lui-même d'une reconnaissance qu'il ne méritait pas ; mais que d'un autre côté l'obligé se cabre, s'irrite & se désole & crie à la trahison, à cause que son nouveau bienfaiteur veut avoir son portrait en grand, à cause qu'il sollicite sans un plein pouvoir une pension pour lui, à cause que le hazard introduit

dans la maison qu'ils habitent, des gens que Rousseau n'aime pas, à cause qu'il le soupçonne d'être en correspondance avec celui qui l'a plaisanté, en vérité on ne peut s'empêcher de crier à la folie. En peut-on faire moins, lorsqu'il fait un crime à son ami de ses longs regards, de son ton de voix, de ses gestes, de son flegme & de son silence ? Etait-ce dans l'ordre des bienséances de montrer de l'humeur & des caprices outrés vis-à-vis de celui qui témoignait tant de bonne volonté pour lui ? N'y avait-il rien de plus choquant que de le bouder, de se lever brusquement en sa présence, de se promener en affectant les bras croisés, & tout à coup de se jeter à son cou, de l'embrasser, de pleurer, de lui demander pardon, & de s'écrier : *non, D. Hume n'est pas*

un traître, &c. Combien d'autres traits semblables ne pourrais-je pas répéter pour prouver que ce n'est pas ainsi qu'on doit agir à l'égard de ceux qui s'employent à nous rendre heureux, & qu'une telle conduite, en remontant jusqu'à la maladie d'où elle dérive, est bien plus digne de pitié que de ressentiment.

Malgré toute la conduite réservée de M. Hume & toute la sagesse qui brille dans ses œuvres, qu'il me permette de lui demander où étaient ses yeux & ses oreilles quand son nouvel ami s'abandonnait en sa présence à tant d'excès déraisonnables. N'était-il pas lui-même un peu affecté de la même maladie. Est-ce que celle que Rousseau apportait en Angleterre ferait devenue épidémique au-delà de

la mer? Je ferais tenté à le croire; il fallait être bien préoccupé ou bien aveugle pour ne pas se persuader que tant d'extravagances n'étaient que les accès de la maladie de ce Genevois, il fallait que M. Hume fût bien malade lui-même pour ne pas s'en appercevoir, où il fallait être bien méchant, après s'en être aperçu, pour faire succéder au ressentiment la plus méprisable de toutes les vengeances.

Enfin vous trouvez, M. le Rapporteur qu'il est contre nature que M. Rousseau, d'abord si confiant & si sensible aux bienfaits de son ami, change ensuite tout-à-coup de langage, à moins, dites-vous, qu'il ne soit prouvé que ce Genevois se soit échappé des petites maisons. Non, cela n'est pas encore prouvé; mais ce même changement,

changement, avec toutes les circonstances qui le précèdent & qui l'accompagnent, dénote visiblement qu'il en prend le grand chemin. J. J. Rousseau s'égare de propos délibéré; il demande une explication; sur quoi la fonde-t-il? sur des soupçons: ses doutes ne sont fondés que sur des conjectures très-équivoques: il ne produit que des frayeurs chimériques. Quoi! à cause que dans l'accès de son trouble, il s'est écrié *Non, David Hume n'est pas un traître*, vous voulez que celui-ci le soupçonne de trahison: s'il eût dit, oui, je soupçonne que David Hume est un traître; alors l'Anglais sûrement aurait parlé. Si quelqu'un disait en votre présence, non, le Rapporteur de bonne foi n'est pas un menteur, iriez-vous follement vous imaginer qu'il a voulu vous accu-

fer de mensonge , ou prendriez-vous cette façon de parler pour une apostrophe injurieuse ? Est-ce que M. Hume devait prendre l'affirmative pour la négative ; je suis même certain que le silence dans pareille occasion prouve beaucoup mieux l'innocence , que tous les éclaircissemens que l'on voudrait tirer d'une accusation si équivoque. S'il s'était recrié avec chaleur sur un pareil soupçon , qui , entre nous , n'est pas des plus galans , n'aurait-il pas donné à penser qu'en effet il tramait avec les ennemis de Rousseau un complot contre lui. C'est en considération du profond silence qu'il observa alors , que je soupçonne cet Anglais d'être un homme fort sensé , mais qui l'aurait été davantage , s'il n'eût pas informé le public qu'il ne se connaît pas bien en hommes ,

& moins encore en gens aliénés d'esprit. J. J. Rousseau prouvait bien qu'il était de ce nombre; en creusant jusqu'où cette prétendue trahison pouvait s'étendre, la chose ne valait seulement pas la peine de s'en inquiéter; sa vie, sa liberté, ni son honneur ne courraient aucuns dangers. Son amour-propre seul s'y trouvait offensé : on ridiculisait un pauvre Etranger, qui crie à la trahison, parce que ses singularités lui avaient attiré quelques plaisanteries qui ne sont point des complots, ni des coups de poignards : dans semblables rencontres, on patiente, on dissimule, on se tait pendant quelque tems : on voit venir. Si le soupçon est fondé, on saisit adroitement la preuve la plus claire & la moins équivoque pour faire connaître à un homme capable de jouer les

malheureux , que ses sentimens sont abominables , que son cœur se pourrit : ensuite on lui tourne le dos , on se console par le témoignage d'une bonne conscience , on l'oublie , on n'y pense plus.

Pouviez-vous ne pas remarquer que toutes les autres lamentations du Philosophe Genevois ne roulaient que sur des vétilles dont une foubrette aurait eu honte de s'occuper. Quoi ! se formaliser des froideurs ou des incivilités de gens avec lesquels on a nulle liaison ; prendre leur peu de savoir vivre pour des mépris ou pour des insultes outrageantes ; remplir des pages entières pour relever avec aigreur des railleries qui sont de toutes les sociétés ? par exemple celle qui fut faite sur la préférence que le Genevois donna à Madame

Garrik plutôt qu'au *Museum*, n'é-
tait pas un outrage assez grave pour
mériter de s'en ressouvenir.

Il n'y a pas un homme sensé qui
n'envisage l'Auteur d'Heloyse com-
me un esprit égaré, quand il com-
mente & interprête les paroles de
M. Hume, qui, soit en dormant
ou en veillant, s'écrie, *je tiens*
J. J. Rousseau; est-il plus sage quand
il parle des *regards longs* & des
profondes rêveries de l'Auteur An-
glois en le fixant. Si j'ai pu lire
dans les idées de M. Hume, voici
à ce que je m'imagine, les pensées
qui accompagnaient ses réflexions.
Est-il possible, disait-il en lui-mê-
me, que j'aie fait la sottise d'em-
paqueter avec moi cet extravagant ?
est-il possible que j'aie pu conce-
voir le projet de rendre cet hom-
me heureux malgré lui-même ? ce-

pendant j'ai le public & mon honneur à ménager. Je ne puis lui tourner le dos subitement sans faire crier après moi : mes ennemis, mêmes ceux qui ne voudraient pas du bien à cet Etranger, prendraient occasion, en écoutant ses plaintes, de me peindre de toutes les couleurs. Voyons, tâchons de nous tirer doucement cette épine du pied. Faisons plus, sollicitons une pension pour lui, il est plus noble de dénouer l'amitié que de la rompre avec éclat ; je vois bien que cet homme n'est plus à lui-même ; mais de le déclarer tel, je m'exposerai moi-même aux railleries piquantes des mauvais plaisans dont le siècle abonde. Avez-vous pu annoncer ce Genevois, me reprocherait-on, pour un sage, tandis que l'*Anglais* aurait été un Caton vis-à-vis de

lui ? Voilà , je crois , tout ce que M. Hume pouvait penser en fixant son compagnon de voyage. En êtes-vous bien sûr , me direz-vous ? pas tout-à-fait , parce que si l'Historien Anglais convenait que j'ai deviné juste , il se rendrait capable de la plus grande folie , en ce qu'il n'est pas dans la nature , d'intenter un procès à un fou , à moins que l'on ne soit de vingt-quatre carats plus insensé que lui.

Comment se peut-il , M. le Rapporteur , que vous ne vous soyiez pas apperçu que le beau morceau de la longue Epître de Rousseau , & dont vous admirés le touchant & le pathétique , n'est autre chose que le témoignage de la faiblesse de l'esprit de celui qui l'a composé.

Dites-moi , est-ce le langage du Philosophe ? que signifient ces pa-

roles , *vous me tenez par l'opinion , par les jugemens des hommes.* Que lui importe cette bonne ou mauvaise opinion lorsque ses mœurs , sa conduite & sa conscience n'ont rien à lui reprocher. Que veut dire de plus *vous me tenez par ma réputation* , n'est-ce pas une répétition de la phrase précédente. Qu'entend le bon J. J. Rousseau lorsqu'il dit , *vous me tenez par ma sûreté.* Ne dirait-on pas qu'il appréhende d'être enlevé en Angleterre pour être conduit dans les prisons de Geneve. Est-ce au milieu d'une Province de la Grande-Bretagne environné de gens d'honneur & de probité que l'on puisse s'exprimer ainsi , ou avoir une pareille frayeur ? Que veut dire ce grand Philosophe ? s'imaginant reprocher à M. Hume sa trahison , lorsqu'il dit , *je prévois*

la suite de tout cela , sur-tout dans le pays où vous m'avez conduit , & où , sans amis , & étranger à tout le monde , je suis presqu'à votre merci. Rousseau avait raison de dire qu'il était malade en écrivant cette Lettre , il y a même toute apparence que c'était pendant la plus forte crise de sa maladie.

Que servent les amis à un homme qui aimerait mieux à ce qu'il dit lui-même , loger dans un trou de la garenne de Wooton , que dans le plus bel appartement de Londres ? Eh ! que m'importerait à moi de n'avoir point d'amis en Angleterre , quand je serais certain , comme M. Rousseau , d'en trouver ailleurs ; voyons comme ils s'explique là-dessus. *Enfin on dit que je suis sujet à changer d'amis , il ne faut pas être bien fin pour comprendre à quoi cela prépare. Distin-*

guons , j'ai , ajoute-t-il , depuis vingt & cinq & trente ans des amis très-solides : j'en ai de plus nouveaux , mais non moins sûrs , & que je garderai plus long-tems si je vis ; parce qu'apparemment les modernes sont plus jeunes que les anciens. A quoi aboutissent ces détails ? à quoi servent ces distinctions ? Eh ! qu'importe au grand homme les on dit ? il laisse dire & va toujours son train : en faisant bien , les on dit se démentent réciproquement , & notre gloire en devient plus brillante à la vue des honnêtes gens. Est-ce qu'avec des amis très-solides & de trente ans & avec d'autres plus jeunes que l'on peut garder jusqu'au tombeau ; on peut appréhender quelques fâcheux revers & risquer de mourir de faim. Qui dit avoir des amis , quel trésor peut-on leur comparer ?

Ah ! si M. Rousseau avait assez de bonté pour moi que de me prêter sur mon billet , seulement une demi-douzaine de ses amis solidés , je me croirais au comble de mes vœux ; j'en cherche un seul de , cette espece depuis quarante ans , sans avoir encore pu le trouver. J'ai eu trois amis en toute ma vie , l'un m'a duré deux ans , l'autre six semaines : ils ont cessé de m'aimer parce que je n'étais pas riche , le troisieme qui n'est pas plus opulent que moi m'aime beaucoup ; & peut-être encore cesserait-il de m'aimer , si j'avais trop souvent besoin des preuves d'une sincere amitié.

Mais que j'aime votre réflexion , M. le Rapporteur , c'est celle que vous faites après avoir répété les lamentations de Rousseau. La voici , *si pour le malheur de l'humanité ,*

dites-vous, *l'homme qui tient ce langage est un fourbe ; pleurons , Monsieur , pleurons sur la perversité du cœur humain ; rien n'est plus méprisable qu'un Protée qui se varie & se pervertit au gré de ses vues : ce que vous dites-là est fort éloquent, mais il me fait appercevoir que vous n'êtes pas bon connaisseur en espèce humaine. Vous avez connu M. Rousseau à Montmorency : cette seule visite aurait dû vous apprendre pour toujours qu'il était incapable de duplicité & moins encore de lâcheté ; mais si vous eussiez eu de meilleurs yeux , vous auriez pû remarquer en même-tems qu'un excès de misantropie est de tous les voisins de la folie celui qui peut indiquer avec le plus de certitude sa demeure. Vous me reprochez , peut-être , que je ne suis*

moi-même qu'un misantrophe , & que je ne vois personne ? La chose est bien différente, c'est que personne ne me veut voir , & que presque tous ceux que j'abhorde , sur-tout , depuis que l'on est scandalisé des procédés réciproques des deux Auteurs dont il est question , me soupçonnent d'être un esprit dangereux : pourquoi cela ? parce que je me mêle de barbouiller du papier , & de penser un peu plus creux que la foule des hommes.

Si je veux essayer de leur persuader que bien loin d'imiter les perturbateurs de la littérature , je m'efforce à fuir leur exemple , ils me répondent que les bons doivent souffrir pour les méchans : ils répètent dix fois de suite , nous avons été trompés , nous craignons encore l'être. C'est à ces Messieurs à qui

vous auriez dû adresser cette belle réflexion que vous avez un peu déplacée ; je la répète à dessein. *Faudra-t-il donc fuir tous les hommes*, vous pouviez ajouter & tous les gens de Lettres, parce qu'il s'en trouve de traîtres & d'ingrats ; faudra-t-il faire divorce avec la société, parce que la société qui est la nature morale a ses monstres, comme la nature physique a les siens. Je le fais par expérience, quelque clair-voyant que l'on soit, rien n'est plus difficile que de pénétrer de prime abord le germe de la folie, & que le plus sage pourrait s'y méprendre ; mais quand on voit qu'un homme lettré ou même non lettré, s'est singularisé à plusieurs reprises par des traits qui indiquent cette maladie, la charité veut que l'on contribue autant qu'il

est possible à sa guérison , & la prudence ordonne d'un autre côté , quand le mal est incurable , de s'en séparer pour toujours ; mais on ne finit pas ainsi que M. Hume l'a fait. On ne le cite pas devant le tribunal du public pour l'accuser de méchanceté & d'ingratitude : on ne le deshonne pas par des calomnies injurieuses ; bien-loin delà : on le plaint , on lui tend même des secours , ensuite en élevant les yeux au Ciel on lui rend grace qu'il nous a garanti d'un pareil accident. Ne voit-on pas tous les jours que des revers accablans n'affectent l'âme de certains génies avec tant d'excès , que pour rompre avec plus de force les ressorts qui règlent les opérations de l'esprit.

M. de la Bruyere prétend qu'il y a des hommes qui ont deux âmes,

il cite Santeuil & le grand Corneille, & vous le grand, l'illustre & le très-petit Voltaire; vous faites un parallele des petiteffes de ce Poëte applaudi avec ses belles actions. Vous êtes étonné de ce qu'un homme qui prêche avec tant d'éloquence les sentimens délicats, cherche à se venger lâchement contre un pauvre Musicien; & qu'après avoir donné des preuves d'une animosité implacable contre le phoenix des Poëtes lyriques, & du grand Rousseau, que ce même Ecrivain, s'arme généreusement pour la défense des Calas & des Sirven; mais vous ne dites pas que, tandis que sa plume combattait si vaillamment pour défendre l'innocence injustement flétrie, deshonorée & tyrannisée, qu'il s'en servait en même-tems pour outrager un homme que
 cet

cet Auteur avait ruiné. Jore, ce fameux Libraire de Rouen, poursuivi par l'infortune, se trouvait, il y a quatre ans, à Amsterdam. Voltaire l'apprend & lui écrit à peu près dans ces termes :

« En considération de l'état mi-
 » sérable où vous êtes, je vous
 » enverrai douze louis d'or, aux con-
 » ditions que vous m'enverrez une
 » rétractation en forme & signée de
 » votre main de tout ce qui se
 » trouve à ma charge contre vous
 » dans le factum insolent que l'Abbé
 » Desfontaines a écrit lorsqu'il mit
 » sous les yeux du public vos griefs
 » contre moi. Quoi ! offrir douze
 louis d'or à un homme dont on a
 été la cause de sa ruine ? un hom-
 me qui l'avait nourri & logé gratis
 pendant six mois, en lui prodiguant
 le titre de Mylord, que l'Auteur

avait exigé pour se dérober à ceux qui auraient voulu voir la piece curieuse dans la personne du Virgile Français.

Il est vrai que Jore refusa sans hésiter une offre qui l'outrageait & le deshonorait en même-tems ; peut-on lui en faire un crime ? ne fait-on pas que ces sortes de refus ne passeront jamais pour une ostentation déplacée , & moins encore pour une preuve de la folie que l'orgueil inspire. Ils sont dans la nature , ils devraient couvrir de honte & d'opprobre ceux qui ont le front de s'y exposer.

Mais Voltaire, selon vous , fait des bonnes œuvres , il assiste les pauvres de ses états naissans. Ignorez-vous que de deux presses qui travaillaient dans l'Imprimerie de Cramer à Geneve , avant l'arrivée

de Voltaire dans le voisinage de cette ville, quatre & quelquefois cinq travaillent perpétuellement pour le Héros de la Littérature moderne. Ecoutez ceci, M. le Rapporteur, pour le rapporter plus au long quand vous le jugerez à propos. Candide, ses cousins & ses cousines, l'Ingénu, Zapata, &c. sont des pieces qu'on ne lit pas pour rien. Le grand débit qui s'est fait de la premiere a considérablement augmenté les revenus d'un Auteur qui a eu l'adresse de la faire valoir. L'histoire de Calas & celle des Sirven, sont d'une nature à intéresser tous les états & toutes les différentes conditions des hommes. Allez à Maroc, à Alger, à Tunis, à Constantinople, vous y trouverez *Candide*. Croyez, que celui qui, dites-vous, *se fait une affaire capi-*

taie de répandre des bienfaits dans ses terres, n'ignore pas l'art d'en trouver la source. C'est dans les innombrables Editions de ces petites brochures que le *Pactole* * se déborde en faveur du généreux défenseur des innocens opprimés & condamnés injustement. Son zele est fort louable & le ferait bien davantage si les secours qu'il répand sur eux, étaient plus puissans & plus considérables, mais sachez que ce ne sont tout au plus que les brouillards qui s'élèvent au-dessus de ce fleuve précieux.

Apprenez que la maladie de Voltaire n'est pas tout-à-fait celle de J. J. Rousseau ; celui-ci n'a que la folie en partage, encore n'est-elle point dangereuse aux liens de la

* Fleuve qui charie de l'or.

société , mais son confrere que l'orgueil , l'avarice & l'ambition ne quitterent jamais , est encore outre cela attaqué de la maladie de la pierre. Son château de F. n'est pas assez vaste pour un si grand homme ; ses enfans ni ses héritiers collatéraux n'en jouiront pas : peut-il se promettre de l'occuper encore long-tems ? Ah ! s'il avait non pas une âme bienfaisante , mais seulement équitable , il retrancherait bientôt l'ostentativeuse dépense qu'il fait , pour la métamorphoser en abondantes restitutions envers Jore , Mesdemoiselles Dunoyer & tant d'autres malheureux qu'il a faits en s'enrichissant à leurs dépens. Que dites-vous de cette âme là , est-elle double ou simple ? je vous en fais le juge , mais le public fait à quoi s'en tenir.

Je vais répéter avec vous, *mais où m'emporte un zèle indiscret qu'enflamment à l'envi le saint amour de la vérité, & l'agréable desir de la faire connaître!* Quant aux différens entre M. Hume & J. J. Rousseau, je crois que vous & moi nous avons suffisamment démontré que le Philosophe Anglais a donné trop d'éclat à ses bienfaits, & qu'il a cédé trop facilement aux impulsions de l'amour propre, & qu'il a laissé trop de liberté à un esprit dur, insensible, trop intéressé, qui ne croit pas que l'on doive avoir compassion des esprits égarés : & qui, cependant, se déclare lui-même un homme fort insensé, en faisant imprimer avec ses griefs des calomnies & des atrocités contre son adverfaire. J. J. n'avait lâché contre lui que des soupçons si mal fondés, que le public n'au-

rait pû s'empêcher d'avoir pitié de celui qui s'en occupait. Que doit penser un esprit bien sain après un examen bien réfléchi des pieces, non pas de ce grand, mais de ce très-ridicule procès? C'est M. Hume & non pas J. J. Rousseau qui montre le coupable, dans la conduite de M. Hume lui-même qui a manqué au discernement, à la candeur & à la modération. Eh! n'est-ce pas lui qui fait soupçonner, en prônant avec autant d'orgueil que d'ostentation, la bonne œuvre qu'il avait commencée, que les motifs humains y avaient eu plus de part que le sentiment & la vertu.

Que M. Hume ait eu connaissance ou non du libelle de M. Walpole, publié sous le nom d'un Monarque couvert de gloire & de lauriers, dès qu'il n'y avait pas mis

du sien , & qu'il ne s'était pas mêlé de l'impression , pouvait-on le regarder comme coupable ? J'ose vous assurer , M. le Rapporteur , que si vous eussiez voulu mieux éclaircir le public sur cette affaire , vous auriez dit par qui & comment vous saviez que M. Hume avait avili Rousseau à Paris , *en le peignant comme un homme qui lui inspirait plus de compassion que d'estime , d'un homme qui alliait la simplicité des mœurs au faste de la plus superbe Philosophie , qui n'avait qu'une réputation usurpée , établie par des opinions extravagantes , plutôt que par des talens extraordinaires.* Peut-on dire qu'un homme a usurpé sa réputation à la faveur d'une multitude de productions qui , la plupart , ont été applaudies. Un autrefois , je vous prie de ne pas tant imiter

imiter Rousseau en donnant trop avant dans l'énigmatique. Que pouvaient penser du caractère de M. Hume ceux même à qui il aurait envoyé de Londres à Paris une peinture aussi hideuse que celle qu'il aurait entrepris de leur faire d'un homme qu'il avait pris si ouvertement sous sa protection. N'auraient-ils pas remarqué que l'Auteur Anglais dérogeait de gayeté de cœur aux droits de l'hospitalité & aux sentimens qu'inspirent la justice & la charité.

Qu'un Etranger soit un artiste médiocre, s'il est d'ailleurs doué de bonnes qualités, on ne peut lui refuser de l'estime. On doit savoir distinguer l'ami d'avec le savant. On aimera l'un par sympathie, ou parce que sa candeur ou ses vertus méritent notre estime; mais si ces

talens sont bornes, on n'ira pas sottement l'annoncer pour l'Oracle de Delphes : on ne peut le louer que par les endroits qui le méritent ; mais après avoir boursofflé son éloge, doit-on faire prononcer le public en faveur de notre opinion ? c'est comme si nous étions sûrs qu'il se rangera de notre côté : prenons-y garde : il est malin, il pourrait nous siffler.

Je passe, à votre exemple, à la déclaration de M. d'Alembert ; mais je ne dirai pas avec vous *on croit volontiers* ; mais je crois très-positivement que ce phénix de la probité & de la bonne littérature a désapprouvé la mauvaise plaisanterie de M. Walpole, en avouant que cet Anglais s'était fait aider pour le style par une personne qu'il ne nomme pas, & qui devrait peut-être se nom-

mer. Ce qui prouve combien M. d'Alembert a été éloigné de donner lieu au soupçon de J. I. Rousseau, qui, dans un excès de sa maladie, dit avec une espece d'affirmative, qu'en lisant cette Lettre, il y reconnut la plume de M. d'Alembert aussi positivement que s'il la lui avait vu écrire. Peut-on, avec du bon sens, s'exprimer ainsi?

Je ne pense pas, dites-vous, que personne doute d'une assertion aussi positive, étant donnée par un homme respectable à plus d'un titre. Pourquoi donc ayant une si haute opinion du bon caractère de ce savant, lui faites-vous un reproche, en disant que l'on est fondé à croire que s'il n'a eu aucune part à l'invention, au moins a-t-il été consulté sur le fond & la forme de la plaisanterie; & quand cela serait, quel crime y aurait-il?

J'ose même croire que ce fut à la suite de cette consultation, que bien-loin d'approuver l'ironie, qu'il eut la charité de représenter aux esprits malins qui trempaient dans cette petite noirceur, *qu'il ne faut point se moquer des malheureux*, surtout quand ils ne nous ont point fait de mal. Le généreux procéde de M. d'Alembert, son esprit doux & solide, & son humanité se manifestent tout-à-la-fois dans sa déclaration; il pousse même la complaisance jusqu'aux bornes de la complaisance même; il y fait l'aveu naïf & sincere en démontrant qu'il n'a jamais été l'ennemi déclaré ni secret de M. Rousseau; il s'offre même à prouver, *par des témoignages respectables*, qu'il a cherché à l'obliger. Eh! n'admirez-vous pas, dans cette déclaration, son indifférence sur les

soupçons que J. J. Rousseau avait follement hazardés contre lui, de même que sa modération, puisque le prétendu Philosophe Genevois, avait osé dire que M. d'Alembert n'était qu'un homme adroit & rusé.

Plus on réfléchit sur la modération avec laquelle M. d'Alembert s'explique sur le compte de J. J. Rousseau, plus j'entrevois de folie & d'erreur dans les rêveries de celui-ci, qui, de propos délibéré, se crée des ennemis qui n'ont jamais pensé à lui que pour le plaindre & le secourir. Ce ne sont point le fruit des leçons de la philosophie, qui font errer l'Auteur d'Emile; ce sont les accès de la maladie dont il n'est que trop attaqué. A la suite d'une multitude de rêves, les soupçons le réveillent & le poursuivent encore jusques dans les bras du

sommeil : il couche avec eux ! boit & mange avec eux ; il se promène en les accueillant ; comment pourrait-il s'en passer lorsqu'il écrit sur les affaires qui le concernent.

On lui apprend que Mylord Littelton possède une copie correcte d'une pièce satirique , composée contre lui par Voltaire ; aussi-tôt il s'écrie : *qu'ai-je fait à Mylord Littelton ! pourquoi est-il mon ennemi , je ne le connais pas !*

M. Rousseau par ses lectures , & même parce qu'il avait pu remarquer depuis son arrivée en Angleterre , devait sans doute être déjà informé , que même l'homme le plus opulent & le plus accrédité était exposé de même qu'un étranger à se voir censurer ou plaisanter dans les papiers publics ; mais que d'ailleurs l'honneur & la réputation des personnes n'y étaient jamais com-

promis, & qu'ainsi toutes les pafquinades qui auraient pû se faire sur ses singularités n'auraient jamais eu pour objet que de le corriger de ses ridicules.

Je ferais assez porté à croire que peut-être M. Hume aurait pû se laisser emporter par cette dernière idée; il faut pourtant convenir, si cela est, qu'il dérogeait entièrement au titre d'ami que J. J. Rousseau lui avait prodigué selon bien des gens avec un peu trop de précipitation : mais depuis quand Rousseau a-t-il cru que dans ce siècle on trouvait de vrais amis? Son aveuglement ou plutôt sa maladie ne lui a pas permis de remarquer que M. Hume n'avait été le sien, que comme le font la plupart des hommes qui ne donnent leur amitié que pour des motifs qui sont bien opposés aux sentimens qui émanent des mouvemens du cœur.

Pourquoi le Genevois va-t-il s'aviser d'aimer cet Anglais, comme on aimerait sa maîtresse ? pourquoi en devient-il jaloux comme un Italien le serait de la sienne ? mais c'est assez réfléchir sur la conduite d'un homme qui me semble, s'était trop singularisé, pour que le public ne s'aperçût pas de sa maladie. Il faut que je finisse cette réfutation, elle pourrait peut-être, à force de remontrer des rêveries & des frayeurs ridicules, me faire contracter la contagieuse maladie d'en enfanter moi-même à l'aspect d'une chauve souris ou d'un moucheron. Ce que je puis dire, c'est qu'il me paraît que l'Editeur de *l'exposé succinct* a tout-à-fait manqué de charité & de discernement ; de charité, en ce qu'il n'aurait pas dû accabler un homme infortuné par des calomnies outrageantes ; de discernement, parce

qu'il aurait pu remarquer, comme
 je crois, la conduite de J. J. Rou-
 leau en Angleterre, & même la
 Lettre de soixante-huit pages, ne
 prouvaient que l'affaiblissement de
 son âme & de son esprit, & non
 pas sa méchanceté. Il aurait ce me-
 semble pu pencher vers l'opinion
 des amis de M. Hume, & celui-ci
 déférer à leurs conseils, & ne pas
 s'abandonner à un ressentiment qui
 ne fait du tout point son éloge. Ses
 amis avaient raison de dire qu'il
 s'était trompé *en prenant les délires*
de l'imagination pour les défauts
du cœur. Aux larmes trop abon-
 dantes de ce vieillard septenaire,
 & à ses excès de sensibilité, on
 pouvait conjecturer qu'il était prêt
 à tomber dans l'enfance, mais que
 son cœur avait toujours incliné du
 côté de l'humanité la plus tendre;
 ce qui se fait assez sentir dans ses

productions. A la conduite de M. Hume, à qui la voix de l'amitié s'est faite inutilement entendre pour l'engager à éviter une scène scandaleuse, on croirait remarquer un homme qui n'est pas tout-à-fait aussi malade que celui qu'il poursuit; mais qui n'est pas moins sensible, & même plus vindicatif. Voici ce qu'a prononcé un très-honnête homme, après avoir parcouru l'*exposé succinct*. Rousseau n'est que malade, & non pas méchant, M. Hume, est malade & méchant tout à la fois. Je fais des vœux pour la guérison de tous deux, & particulièrement pour la conservation de celui qui, dans cette affaire, a témoigné plus d'ostentation, d'animosité & de vengeance, que de générosité & de grandeur d'âme.

F I N.



